Benjamin A-C,

Le Samedi

58e année, No 52 Montréal, 17 mai 1947

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

A-C,

PER
S-400
EX.2

Pour être en tête . . .

LE CUISEUR NATIONAL *Presto* devait être le meilleur!

L'ustensile le plus remarquable qui ait jamais été inventé pour la cuisson ultra-rapide et la mise en conserve sûre!

Les Cuiseurs PRESTO sont insurpassables pour la qualité de leur fabrication, leur perfection mécanique, la simplicité de leur fonctionnement et la beauté de leurs lignes. Ils sont le couronnement de plus de 30 ans d'expérience dans la fabrication des cuiseurs à pression. Des milliers de CUISEURS PRESTO sont maintenant en usage. Et la demande de la part des ménagères canadiennes dépasse encore ce chiffre.

Les aliments cuits dans le PRESTO peuvent être servis au bout de quelques minutes et non pas après des heures de cuisson. Par exemple, quand la température convenable a été atteinte, le temps de la cuisson, avec PRESTO, pour les asperges, les pois, les épinards, n'est que de 1 à 2 minutes. Un rôti de boeuf de 4 livres est délicieusement tendre en 35 minutes. De même, les soupes et les desserts sont prêts en un "clin d'oeil".

La Cuisson Ultra-Rapide avec PRESTO fait que les vitamines et les sels minéraux naturels, la couleur et la saveur des aliments sont conservés à un plus haut degré. Ceci assure une meilleure alimentation pour toute la famille. Diminue les frais de combustible. La cuisine est plus fraîche et plus propre.

Les CUISEURS PRESTO sont si faciles à employer, si faciles à nettoyer . . . Seul le PRESTO a le dispositif breveté HOMEC Seal. Mettez simplement le couvercle sur le cuiseur. Puis, ramenez les poignés ensemble et vous voilà prête à accomplir des merveilles culinaires que vous n'auriez jamais cru possibles. Le dispositif HOMEC Seal est la simplicité même!

Avec l'indicateur de poids de conception très ingénieuse, indiquant les pressions de 5, 10 et 15 livres, vous pouvez, en toute sécurité, vous servir de votre CUISEUR PRESTO pour faire des conserves, tout aussi bien que pour la cuisson ultra-rapide. Rien qui remue. Rien à écouter. Pas de perte de jus de fruits due à l'évaporation. (Maintenant également disponible pour emploi avec les premiers modèles PRESTO.)

Guaranteed by Good Housekeeping

LES CUISEURS PRESTO sont coulés dans de l'aluminium très lourd et de la meilleure qualité qui soit. Ils se vendent $15.95 seulement, partout où l'on vend des ustensiles de ménage de qualité. Gratis avec votre CUISEUR PRESTO, vous RECEVREZ un livre de recettes, des tableaux de cuisson, et des instructions faciles à suivre sur la façon de vous servir de votre CUISEUR PRESTO pour la cuisson et la mise en conserve.

Approuvés par les Laboratoires des Assureurs

Rappelez-vous que toutes les casseroles à pression ne sont pas des CUISEURS PRESTO. Quand vous achetez, recherchez la plaque sur laquelle figure le nom "PRESTO".

NATIONAL *Presto* COOKER

CUISEUR À PRESSION *National*

Capacité pour la mise en conserve, 5 boccux d'une pinte ou 7 bocaux d'une chopine. Capacité liquids, 10¼ pintes.

Les autorités les plus en vue en matière d'alimentation recommandent la cuisson sous pression comme étant la SEULE méthode SÛRE de mettre en conserve les aliments non acides, les légumes, les viandes, la volaille et le poisson.

Le NATIONAL No 5 est livré avec casseroles rentrantes, grille, panier en fil métallique pour la mise en conserve et est aussi accompagné d'un livre de recettes intitulé "The Modern Guide to Home Canning".

NATIONAL PRESSURE COOKER COMPANY (CANADA) LIMITED

Wallaceburg, Ontario

Usines américaines: Eau Claire, Wis., Menomonie, Wis., Los Angeles, Calif.

Les plus grands Fabricants au monde de Cuiseurs à Pression et d'Appareils pour la mise en conserve

EN PARLANT DE MÉNAGE

LE PRINTEMPS EST ARRIVÉ et chacun éprouve le goût de refaire la toilette du foyer ! On songe beaucoup à la peinture. En fait, un grand nombre de maîtres de maison et de ménagères consacrent une partie de leurs loisirs à l'entretien et à l'embellissement du home par un judicieux emploi de la peinture. D'autres, cependant, n'arrivent pas à surmonter certaines difficultés d'application.

En bien des cas, et même si l'entreprise est dans une certaine mesure réussie, on n'obtient pas l'excellent résultat escompté faute d'avoir bien mêlé la peinture dès le début. Après avoir retiré le couvercle du bidon de peinture, agitez donc le contenu avec soin, en y mettant le temps nécessaire.

Pour comprendre comme il sied l'importance de bien mêler la peinture, il faut retenir que celle-ci est un fluide complexe, composé d'huile, de pigments, d'un dessicateur et d'un amincissant. Le contenu de chaque bidon de peinture comprend des ingrédients minutieusement mesurés. Mais comme ils n'ont pas la même densité, ces ingrédients ont tendance à se dissocier : pour que la peinture prenne toute sa valeur, il faut donc mêler avec application avant de l'appliquer au pinceau.

Malheureusement, on a toujours propension à précipiter l'opération. On n'agite pas assez. Trop de peintres se contentent de quelques coups. Pour résister à cette hâte indue et bien réussir la manoeuvre, on devrait avoir recours à une méthode moins faillible. En voici une.

Prenez un second bidon — vide, celui-là — et versez-y la moitié ou les deux-tiers du contenu du bidon de peinture. Mêlez bien les pigments et les liquides qui restent au fond du bidon de peinture. Agitez jusqu'à ce que le tout forme un mélange homogène, uniforme et parfaitement lisse. Ajoutez ensuite, graduellement, ce que vous avez d'abord retiré, et continuez de mêler jusqu'à la fin du procédé.

Enfin, pour ne rien laisser au hasard . . . ou à la négligence, versez la peinture d'un bidon dans l'autre, à plusieurs reprises, jusqu'à uniformité impeccable du fluide. Si l'on se sert d'un bidon dont une partie a été employée antérieurement, et s'il s'est formée, à la surface de la peinture, une pellicule qui refuse de se dissoudre, on peut corriger la chose en tamisant la peinture dans une pièce de coton à fromage ou un petit couloir de métal.

Au fait, voici un autre petit truc bien connu des peintres de profession, et qui est toujours fort utile aux débutants. Au lieu d'enlever le surcroît de peinture du pinceau en frottant celui-ci sur le rebord du bidon, donnez plutôt de petits coups, avec le plat du pinceau, sur la paroi intérieure du bidon. De cette façon, la peinture ne coule pas sur le manche et elle pénètre davantage entre les soies ; on peut ainsi recouvrir une surface plus étendue avant de retremper l'instrument, sans compter qu'il coule moins de peinture à l'extérieur du bidon, ce qui n'est ni agréable, ni économique.

Si l'hiver a été rigoureux pour les gens, sans doute l'a-t-il été bien davantage pour les maisons, puisqu'elles ont été constamment exposées au froid, au vent, à la pluie, à la neige et à la grêle. Aussi convient-il, au retour du printemps, de dispenser à ces fidèles habitations les soins nécessaires, au moyen de la peinture et des réparations.

Les ravages de l'hiver s'observent partout. A l'extérieur, le bois se dénude, le métal rouille, la maçonnerie s'effrite. A l'intérieur, les murs portent maintes cicatrices et souillures. Les planchers font peine à voir, surtout aux endroits où l'on circule le plus. Le mastic des fenêtres s'est délabré, quand il n'a pas complètement cédé. Et le calfatage, tout rétréci, n'isole plus bien l'encadrement des portes et des fenêtres.

Mais voici enfin le printemps, le temps de nettoyer, peinturer, réparer.

Avant de peinturer, il convient d'effectuer les autres réparations qui s'imposent. On devrait reclouer les planches relâchées, remplacer les pièces de bois fendues ou pourries, poser du mortier aux endroits qui en ont besoin et cimenter les briques de la cheminée s'il y a lieu ; il importe également de remplacer les gouttières rongées par la rouille, les bardeaux arrachés et l'enduit de la couverture, de calfater portes et fenêtres, de remettre des carreaux neufs aux fenêtres veuves de vitres.

Une fois ces travaux réalisés, il faut encore apprêter les surfaces qu'on se propose de peinturer. On les dépouillera de leur vieille peinture écaillée et de tous corps étrangers. On enlève aisément la peinture soulevée à l'aide d'un grattoir ou d'une brosse métallique. Parfois, il faut aussi brosser la surface avec une solution détersive pour enlever la graisse et la boue.

Si la vieille peinture forme encore une pellicule épaisse — sous les combles, les avant-toit et autres parties à l'abri du soleil et de la pluie — on s'évitera bien des ennuis en l'enlevant complètement, ou du moins en l'amenuisant au papier sablé. Ce procédé permet en outre une meilleure adhérence de la nouvelle couche de peinture.

Pentures, vis, écrous, boulons, pièces métalliques : voilà autant de choses qu'il faut aussi dépouiller de leur rouille ou de leur vieille peinture craquelée, à l'aide d'un grattoir ou d'une brosse métallique. On mettra également du mastic dans les trous creusés par les clous. Et quand vous peinturerez, n'oubliez ni les persiennes, ni les clôtures : c'est par la toilette de tels accessoires qu'on observe le bon entretien d'une propriété.

NOTRE COUVERTURE

L'air, sans doute, est encore un peu frais sur le St-Laurent, mais le temps n'est pas loin où des embarcations de fantaisie y évolueront non loin des rives bordées de villages et de fermes pittoresques. Comme l'an passé, comme il y a deux ans, comme toujours, en un mot, grands et petits y éprouveront d'agréables impressions. Que l'on contemple attentivement notre couverture et l'on se demandera si l'on ne revient pas enfant quand on voyage !

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638

FRED POIRIER
GEO. POIRIER
Présidents conjoints

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef: GERALD DANIS

Chef de publicité: CHARLES SAURIOL

Directeur artistique: HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif: OSCAR MAJOR

Chef du tirage: ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:
WILFRID DAOUST
20, Onzième Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, Saint-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA
Un an - - - - - - - - $3.50
Six mois - - - - - - - 2.00
ETATS-UNIS
Un an - - - - - - - - $5.00
Six mois - - - - - - - 2.50

AU NUMERO:
10 cents

HEURES DE BUREAU:
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'empaquetage de nos sacs de malle commençant cinq jours avant leur expédition.

EDITORIAL

VOYEZ LA CAMPAGNE...

SURTOUT depuis la disparition de divers rationnements, nombre d'automobilistes profitent, chaque fin de semaine, du beau temps et des belles routes pour réaliser des excursions à la campagne.

On veut se gorger d'air pur, admirer de beaux paysages et puis, à l'occasion, permettre à la famille d'enrichir son bagage, de connaissances utiles.

Plusieurs de ces excursions gagneraient à être synchronisées, croyons-nous, avec les grands événements de la vie rurale. Ainsi, pourrait-on prendre prétexte de l'actualité agricole pour visiter chaque région au moment où chacune présente le plus d'intérêt.

Sans doute peut-on trouver profit à se rendre dans telle école d'agriculture, sur telle ferme expérimentale, à maintes époques de l'année néanmoins même là y a-t-il des périodes où l'intérêt est plus grand, par suite de l'état de maturité des récoltes, de la tenue d'une exposition, etc.

C'est aux intéressés de visiter surtout en temps convenable nos différentes institutions, fermes, stations expérimentales et champs de démonstration.

Par contre, le grand public prendrait sûrement intérêt et plaisir à voir, par exemple, nos régions à vergers au moment de leur floraison et de leur récolte. C'est avec cette idée en tête que nous avons dressé une liste d'excursions possibles dans le sud-ouest de la Province. Voici une demi-douzaine de petits voyages particulièrement intéressants, en général, sur des routes à circulation réduite, avec Montréal comme point de départ. Nous indiquons dans chaque cas un millage approximatif, avec la métropole comme centre de retour:

A — *Les monts Saint-Bruno et Saint-Hilaire*, via Saint-Bruno (route no 9), Belœil, Saint-Hilaire; parcours approximatif, 50 milles — environ 200,000 pommiers.

B — *Le mont Pinacle*, via Saint-Jean (9-B), Pike-River (7), Bedford (52), Frélighsburg. Retour par Dunham et Farnham (40) ou Bedford (52); parcours, 145 ou 130 milles — 150,000 pommiers.

C — *Les monts Rougemont et Yamaska*, via Marieville, Rougemont, Abbotsford (1). Retour par Saint-Pie, Saint-Damase, Rougemont; parcours, 100 milles — 150,000 pommiers.

D — Franklin-Hemmingford, via Pont-Mercier, Châteauguay (3), Ormstown (4), Saint-Antoine-Abbé, Franklin (52), Hemmingford. Retour par la route sir Wilfrid Laurier (9); parcours, 125 milles — 125,000 pommiers.

E — *Les Deux-Montagnes*, via Saint-Eustache (8), Oka (29). Retour par Saint-Joseph-du-Lac; parcours, 85 milles — 80,000 pommiers.

F — *Le mont Johnson*, via Saint-Jean (9-B), Saint-Grégoire (40-A). Retour par Marieville et Chambly (1); parcours, 85 milles — 15,000 pommiers.

Il y a lieu d'attirer l'attention du grand public sur l'intérêt que présentent nos vergers en fleurs. Prenons donc la peine d'aller admirer la splendeur des pommiers en pleine floraison. A ce temps-ci de l'année, pareil souci donne lieu à des randonnées instructives, ravigotantes et même artistiques. Rien moins que tout cela.

Sans doute plusieurs vont-ils profiter d'au moins quelques-uns de nos itinéraires. Naturellement, pour y réussir, il va falloir surveiller la floraison des pommiers, car celle-ci est irrégulière par suite de la situation des vergers, des conditions locales de température et des variétés d'arbres. Ainsi un McIntosh ne fleurit pas en même temps qu'un Wealthy, et puis un Fameuse d'Oka n'est pas nécessairement en pleine floraison le même jour qu'un Fameuse de Frelighsburg (s.v.p. prononcer à la française: *Frélisbourg*).

Les membres du corps agronomique, les officiers des clubs automobiles et les préposés aux prévisions atmosphériques se font toujours un plaisir de renseigner en pareille occurrence.

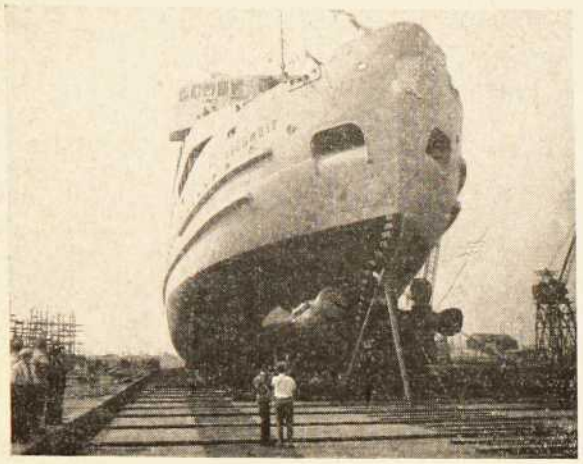
Plus tard dans la saison, il y aurait lieu pour les visiteurs ruraux de donner une attention particulière à nos principales productions agricoles. Ainsi on ne saurait ignorer les terres noires de Sainte-Clothilde de Châteauguay, particulièrement la Ferme expérimentale, surtout intéressante à voir en fin de juillet. Et que dire de nos régions à tabac, d'un si magnifique coup d'œil avant la récolte: pays du tabac jaune — Joliette et Trois-Rivières, au commencement d'août; tabac à pipe — L'Assomption et Montcalm, au milieu d'août; tabac à cigares — L'Assomption, Montcalm et la vallée d'Yamaska, aussi au milieu d'août.

Il s'agit ici de voyage d'étude et de santé, par conséquent de randonnées faites souvent au ralenti, avec même plusieurs arrêts en cours de route. Il faudra donc, par ci, par là, quitter la grande route, s'attarder sur des chemins secondaires et même descendre de voiture. Et pourquoi pas? De nos amis propriétaires de vergers insistent justement pour que nous invitions les voyageurs à devenir des... visiteurs. Ainsi, on profitera d'un verger facile d'accès pour quitter l'auto et pénétrer sous le dôme somptueux de tous ces arbres en fleurs, où bourdonnent peut-être des abeilles, inoffensives à ce temps-ci de l'année, parce que bien trop occupées à leurs premières récoltes de pollen et de nectar.

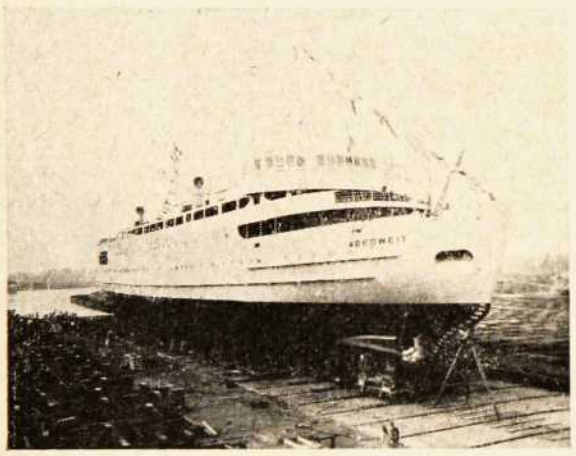
Le long de la route, le grand air aiguise les appétits; aussi trouvera-t-on facilement d'excellents endroits où pique-niquer. Et que de belles et nombreuses occasions à des photographies qui fixent et prolongent le plaisir d'avoir vu, observé et admiré. Occasions aussi d'ébaucher des idylles sinon bucoliques et pastorales, du moins toutes poétiques et que l'on peut ensuite intituler simplement: quart d'heure exquis sous les pommiers!

On l'a dit: la nature est un livre grand ouvert. Sachons donc y regarder. Que de merveilleuses découvertes nous pourrions y faire! Entre les plaisirs de la cabane à sucre, au printemps, et tout le coloris rutilant des érables, en octobre, que de choses intéressantes à observer au cours de nos randonnées à la campagne! A l'occasion, admirons les jardins Botanique de Montréal et Zoologique de Québec, oui, mais aussi voyons donc la magnificence des vergers en fleurs...

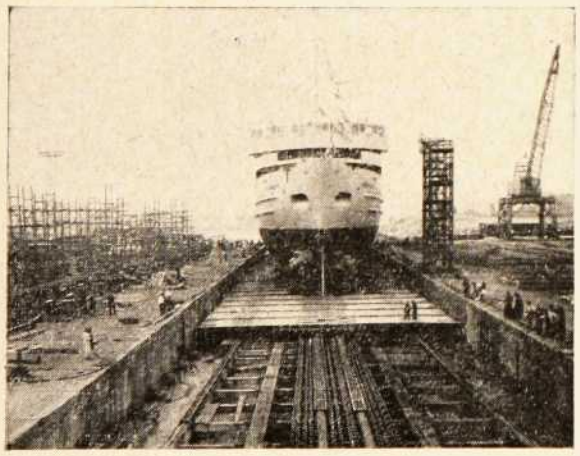
Paul BOUCHER, D.Sc.S.



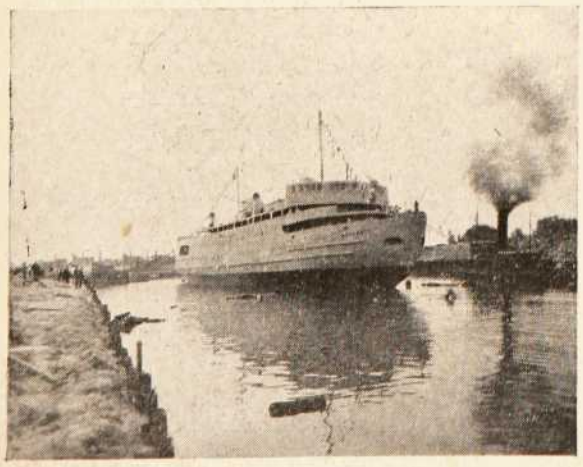
Sur la plate-forme de lancement, le somptueux traversier-brise-glace descend lentement dans le bassin du Richelieu. C'est un navire des plus modernes et des plus puissants du genre au monde, nous apprend-t-on.



Actionnée par de puissants treuils, la plate-forme, glissant sur un plan incliné, descendra dans l'eau jusqu'à ce que le navire flotte de lui-même. Ce navire pourra transporter confortablement 950 passagers.



Quelques instants encore et l'*Abegweit* sera à flot. Propriété de l'Etat canadien, cette superbe unité sera exploitée sur le détroit de Northumberland. 18 wagons peuvent y prendre place ainsi que 60 automobiles.



La gigantesque structure d'acier est maintenant détachée de la plate-forme et le navire est lancé. Après que son aménagement intérieur sera terminé, l'*Abegweit* sera prêt à prendre le service en mer.

NOTRE INDUSTRIE LOURDE

Sorel, important centre de construction navale

Par MAURICE BOULIANNE

A LA FAVEUR DE LA GUERRE, l'économie canadienne s'est enrichie d'une nouvelle industrie : celle de la construction navale. Peu considérables avant le récent conflit mondial, les chantiers maritimes du pays se sont décuplés en importance pour répondre aux besoins des Nations-Unies au cours de ces dernières années et cette industrie est maintenant plus florissante que jamais en temps de paix.

Le Canada compte aujourd'hui une quinzaine de grands chantiers maritimes qui, après avoir construit en série des centaines de "navires de la Victoire", consacrent actuellement leurs activités à la production ou à la réparation de navires pour les pays étrangers. Notre pays est maintenant reconnu dans le monde entier comme un centre de construction navale et, par suite des ravages que la guerre a causés à l'industrie européenne, l'Europe, l'Amérique du sud et même l'Asie s'adressent maintenant à nos chantiers canadiens pour reconstituer leurs flottes marchandes. La France, à elle seule, a accordé au pays des contrats de navires pour $70,000,000 et l'on est d'avis que, par l'exécution de leurs contrats, les chantiers maritimes canadiens sont d'ores et déjà assurés de trois autres années de prospérité.

Le lancement du fameux traversier-brise-glace ABEGWEIT, aux Marine Industries Limited, de Sorel, l'automne dernier, a été salué dans les milieux maritimes comme le symbole de l'indépendance de l'industrie navale canadienne vis-à-vis celle de Grande-Bretagne.

Cet événement a déjà été souligné à travers tout le Canada et le bâtiment n'a pas fini de faire parler de lui... Lorsqu'il sera terminé et livré aux autorités du C.N.R., il sera l'objet d'imposantes cérémonies car il constitue une étape mémorable dans l'histoire de la construction maritime au Canada.

A la fois brise-glace et traversier, l'"*Abegweit*" est non seulement le navire le plus moderne et le plus puissant du genre au monde mais il représente le contrat le plus considérable jamais donné au pays pour la construction d'un seul navire. Son coût est d'environ cinq millions de dollars.

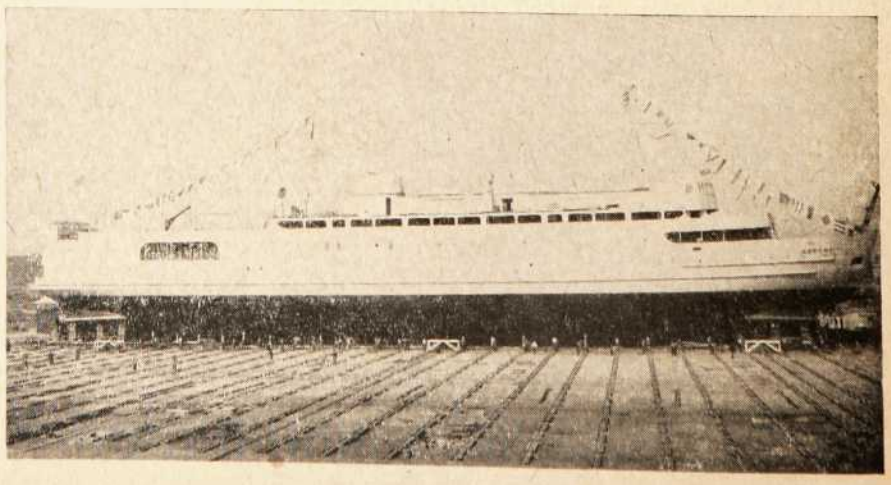
Fait important à signaler, l'ABEGWEIT est de construction entièrement canadienne. Outre son érection proprement-dite, faite par une main-d'oeuvre exclusivement canadienne-française aux chantiers de Sorel, ses plans ont été dessinés par des architectes navals de Montréal, la machinerie fut fournie par Dominion Engineering Company Ltd., et l'équipement électrique par Canadian General Electric Company Ltd. C'est donc dire que les ouvriers sorelois ont raison de s'enorgueillir de cet immense bâtiment construit de leurs mains puisqu'il suscite de l'intérêt jusqu'en Grande-Bretagne où les navires de ce genre étaient auparavant construits.

Ce navire, qui est la propriété de l'Etat, sera exploité par le Canadien National sur le détroit de Northumberland, entre le Cap Tourmente, N.-B. et Port-Borden, Ile-du-Prince-Edouard. D'une jauge de 7,000 tonnes nettes, il est beaucoup plus considérable que les navires précédemment affectés à ce service puisqu'il mesure 372 pieds de longueur et 61 pieds de largeur. Il pourra transporter 950 passagers, 60 automobiles et 19 wagons de chemin de fer à une vitesse de 16 noeuds et demi à l'heure.

8 *Diesel* électriques de 1,500 chevaux-vapeur chacun actionneront ses 4 puissants moteurs, chacun fournissant l'énergie à l'une des 4 hélices, dont deux à l'avant et deux à l'arrière. Les pales de ces hélices sont en métal assez résistant pour couper la glace. L'installation électrique de ce bâtiment est une véritable merveille de la science moderne. En plus d'être équipé du fameux *radar* et d'un système téléphonique le reliant à la terre, les moteurs seront contrôlés directement de la cabine du pilote ; ce qui supprimera l'envoi de messages à la chambre des machines. C'est donc dire que la construction d'un tel bac-transbordeur exige l'outillage le plus moderne, une grande dextérité de la part d'hommes de métiers et l'art consommé d'un grand nombre de techniciens et d'ingénieurs.

Le bâtiment est muni de 5 ponts : pont inférieur, pont principal ou pont des wagons de chemin de fer, pont mezzanine, pont des automobiles et pont des embarcations. Les aménagements pour passagers comprennent des promenoirs, fumoirs et salles de repos modernes ainsi qu'un restaurant pouvant servir 200 repas à l'heure avec sièges pour 75 personnes à table et au buffet. Le navire sera aussi pourvu d'installation accessoire de couchage pour 100 passagers et muni d'appareils de sauvetage pour 950 personnes. La structure du navire doit être très puissante pour lui permettre d'affronter les pires conditions, qu'il s'agisse de champs ou d'amas de glace. La coque est en acier doux, entièrement soudé. Des dispositifs spéciaux réduiront la vibration au minimum.

Pour les ouvriers de Marine Industries Limited, l'exécution de ce contrat a représenté environ 2,000,000 d'heures de travail. Commencé en octobre 1944, il sera terminé incessamment. Le ministre du Transport, l'hon. L. Chevrier, a annoncé récemment à la Chambre des communes qu'il espérait que l'"*Abegweit*" pourrait entrer en service peu après l'ouverture de la navigation, cet été. Désireux de le terminer dans le plus bref délai possible, plus de 500 hommes travaillent actuellement à son aménagement intérieur.



Ci-contre, à droite, le traversier avant son lancement d'après le système particulier en usage aux Marine Industries Ltd. Les lignes profilées donnent ici une juste idée de l'aspect moderne de cette importante construction navale dont les ouvriers sorelois s'enorgueillissent à bon droit.

Ci-contre, à gauche, le grand chancelier des "Tastevins" assisté du grand dignitaire, GASTON GERARD, ancien maire de Dijon. — A droite, le grand intronisateur et un héraut d'armes. — Ci-dessous, les grands dignitaires écoutent les remerciements de M. DUFF COOPER, ambassadeur d'Angleterre à Paris. Les Chevaliers du *Tastevin* procèdent à l'enseigne de Rabelais et de Molière, deux humoristes.

UNE PITTORESQUE CONFRERIE

Les chevaliers du Tastevin

Par Albert Mousset

(Exclusif au " SAMEDI ")

ON AURAIT bien surpris les bons vignerons réunis à Nuits-Saint-Georges en l'automne de 1933 si on leur avait prédit que, douze ans plus tard, la compagnie dont ils projetaient la création compterait dans son sein une pléïade d'académiciens, de diplomates, d'hommes de lettres, de professeurs, de journalistes, d'artistes, tant Français qu'étrangers, et qu'elle essaimerait jusqu'aux Etats-Unis.

Il fallait beaucoup de foi alors pour tenter cette aventure : l'année 1933 avait été catastrophique pour la vente des vins de Bourgogne. Mais les Bourguignons ont une vertu qui triomphe de toutes les difficultés : la bonne humeur.

Elle leur fit placer leur société sous le parrainage de Rabelais et de Molière, tout en évoquant le souvenir de la fastueuse Toison d'Or créée par les grands ducs d'Occident. Ainsi naquit l' "inclyte confrérie des chevaliers de Tastevin", avec sa hiérarchie qui pastiche celle des vieux ordres de chevalerie : le Grand Conseil de l'Ordre (les hypocondriaques disent : le conseil d'administration), le Grand Maître, le Grand Chancelier, le Grand Pilier général. Puis viennent les "conseillers", aux titres savoureux : le Prévot général des Jurés dégustateurs, le Grand conseiller aux Harnois de Bouche, le Grand Conseiller aux Affaires et dépêches, le Conseiller général aux Aydes et Phynances... Et enfin le Chapitre. Il siège dans le cadre authentique des caves bourguignonnes, à Nuits ou au cellier du Clos-Vougeot où les Cisterciens, premiers vignerons de la contrée, abritaient leurs précieuses futailles. Chevaliers et postulants attendent qu'il prenne séance. Et voici qu'aux accents de l'hymne bourguignon "Joyeux Enfants de la Bourgogne", il s'avance majestueusement, précédé des Vexillaires et du Frère Massier, annoncé par le Héraut, et pénètre dans la Salle du Grand Conseil. Ses membres portent robe rouge et bonnet carré ; au ruban de l'Ordre, de pourpre filetée d'or, pend le Tastevin (prononcez Tâtevin), qui n'est autre chose que l'ancienne coupe plate du dégustateur bourguignon.

La liturgie tastevine déroule alors ses fastes truculents. Le postulant s'avance parmi les tonneaux et les bouteilles. On l'adoube du cep noueux et on l'interroge en latin molièresque :

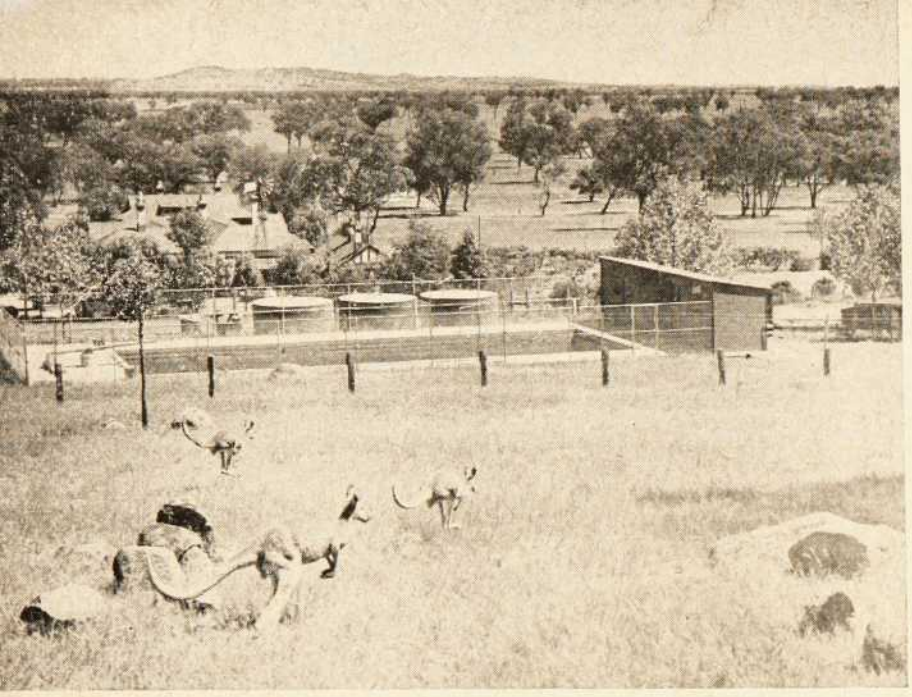
Demandabo tibi, docte bacheliere,
Quae sunt remedia
Quae in maladia
Dite neurasthenia
Convenit facere ?

Et l'*homo novus* de répondre :

Une bonne bouteille ordonare,
Postea debouchare,
Ensuite dégustare.

[*Lire la suite page* 38]

Ci-contre, à droite, la coupe qui sert à l'intronisation. Elle peut contenir une bouteille de bourgogne. Le récipiendaire accepte l'accolade du Grand Maître avec un cep de vigne. *Photos S. I. F., Ottawa.*



Ci-dessus, le sympathique couple d'aviateurs examine la tonte de leurs moutons que des mains expertes effectuent dans l'un des bâtiments de leur ferme, en Australie. — Ci-dessous, à gauche, Mme NIGEL ROSS dit le bonjour à son mari au retour d'une envolée commerciale, car l'aviatrice américaine, tout en étant fermière, continue de naviguer dans les airs pour n'en pas perdre l'habitude.

Aux yeux d'une aviatrice qui épouse un aviateur, et quand ce dernier est australien, la distance qui sépare Portland, Oregon, de l'Australie n'est pas grand'chose, on peut nous en croire. En effet, on verra dans l'article ci-dessous, comment une aviatrice américaine est devenue australienne et fermière sous l'égide de Cupidon. Ci-dessus, un aspect de la ferme de cet aimable couple.

QUI PREND MARI, PREND PAYS... ET METIER !

AVIATRICE ET PAYSANNE

Par CÉCILE LEMIEUX

IL ARRIVE SOUVENT, contrairement au dicton populaire qui affirme que "les contraires s'attirent," que deux jeunes gens se mettent en ménage parce qu'ils ont les mêmes goûts et un commun sujet d'intérêt. C'est là un motif tout à fait raisonnable et qui le plus souvent donne d'heureux résultats. C'est ainsi qu'un jeune homme et une jeune fille qui suivent le même cours universitaire, qui fréquentent tous deux l'Ecole des Beaux-Arts ou le Conservatoire de Musique, éprouvent le désir d'unir leurs deux vies.

Dans le cas de l'aviatrice américaine Polly Potter, originaire de Portland, dans l'Oregon, c'est la guerre qui a favorisé sa rencontre avec le lieutenant d'aviation Nigel Ross, un pilote du ferry-command de la Royal Australian Air Force, et c'est leur goût commun de l'aviation qui a fait le reste.

Miss Potter était pourtant persuadée, lorsque fut célébré son mariage à Hollywood, en 1943, qu'en renonçant au célibat elle disait du même coup adieu à l'aviation. Mais voilà qu'après le retour de son mari à la vie civile, elle s'empressa de le suivre en Australie où tous deux ont organisé un service de transport aérien allant de Kanimbla à Holbrook, la ville la plus rapprochée de leur ranch. Car le jeune ménage pratique sur une haute échelle l'élevage des moutons. Leur domaine a une étendue de 10,7000 acres. Réparation de clôtures, surveillance du bétail, pour ne rien dire de la tenue de maison toujours plus compliquée loin des grands centres, la nouvelle mariée s'est mise à tout avec courage et bonne humeur. Des centaines de poussins qu'elle a élevés dans l'incubateur lui fournissent des oeufs bien frais et des mets délectables. D'autres fois, M. et M. Ross assistent, quand la saison froide est terminée, à la tondaison de leurs nombreux moutons dont la laine fera prime sur les grands marchés d'Europe et d'Amérique. Mme Ross s'est même habituée au voisinage des kangourous bien qu'elle avoue que l'apparition du premier d'entre eux lui ait causé quelque émoi et qu'elle se soit sentie alors bien loin de la civilisation américaine... Le fait que l'heureux ménage ait entrepris une organisation de transport par avion au milieu de leurs multiples besognes nous incite à paraphraser le titre de la chanson bien connue : "Avion, quand tu nous tiens, tu nous tiens bien!..."

Ci-contre, à droite, la femme qui a droit au double titre d'aviatrice et de paysanne puisqu'elle remplit ces deux états avec un égal bonheur. Nous la voyons ici en "slack" contemplant avec un bien légitime orgueil une toute récente couvée de poussins. *Photos Office Australien d'Information.*

SOUS LE SOLEIL DE MINUIT

UN THÉÂTRE AMBULANT

Par GASPARD ST-ONGE

•

IL NE S'AGIT PAS ICI d'une simple métaphore ou du nom fantaisiste d'une salle de théâtre. C'est au pied de la lettre qu'il faut prendre ce titre qui correspond à une authentique réalité.

Ceci se passe en Norvège où la meilleure troupe théâtrale d'Oslo vient d'entreprendre une tournée dans les régions nordiques. On est redevable de cette initiative à Karl Eilert Wiik, directeur du *Studio Teatret*. Le but qu'il se proposait était de procurer une agréable et intelligente distraction aux paysans et aux pêcheurs qui habitent l'extrême nord du pays et qui connaissent un isolement assez grand.

La mise en action de ce beau projet a demandé beaucoup d'ingéniosité et de persévérance. Les obstacles à surmonter étaient d'importance et la difficulté des déplacements, en particulier, aurait pu décourager les artistes les mieux disposés.

En fin de compte, on réussit à se procurer un bateau, qui servait ordinairement à la pêche, et on l'aménagea aussi confortablement que possible.

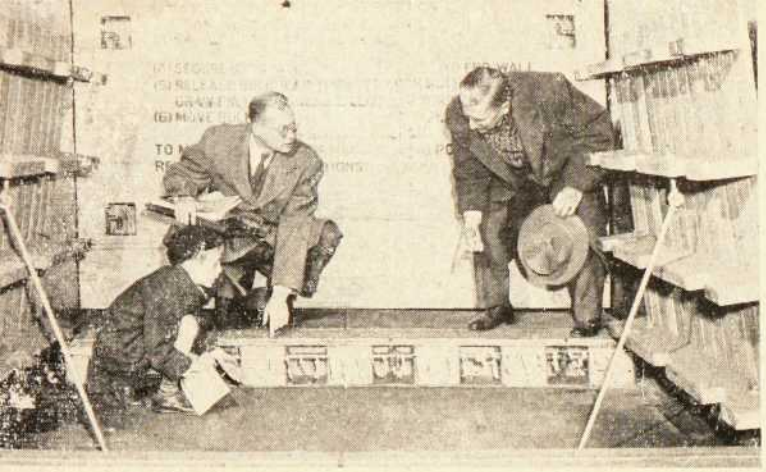
Durant les six semaines qui suivirent leur départ du port de Mosjoen où ils s'étaient rendus en chemin de fer, la troupe du *Studio Teatret* joua sur 35 scènes différentes et devant 15,000 spectateurs. Elle avait parcouru, sur son embarcation de fortune, une distance de près de 1,000 milles.

Le froid fut extrêmement rigoureux la plupart du temps et quand, par exception, le soleil consentait à se montrer, il amenait avec lui une nuée de moustiques. Mais les interprètes étaient si affairés qu'ils ne prenaient pas la peine de leur faire la lutte. N'avaient-ils pas, en effet, des occupations urgentes comme choisir le lieu de la représentation, trouver à se loger, défaire leurs bagages, installer une mise en scène adéquate ?

Pour distraire les populations nordiques de Norvège, une troupe ambulante a parcouru près de mille milles. Ici, l'une des scènes principales de la pièce "Our Town" qui se prêtait tout à fait à ce genre de tournée. Cette intéressante initiative remonte aux heures sombres de la guerre et se continue depuis lors.

Pour que cette mise en scène ne demande pas trop d'accessoires compliqués, on avait fait choix d'une pièce toute simple et qui ne réclamait qu'un minimum de décors : *Our Town* de Thornton Wilder. Cette pièce, la gagnante du prix Pulitzer, offrait en outre l'immense avantage d'être à la portée de tous. Rappelons qu'elle a connu, l'an passé, à Paris, le plus vif succès et une longue carrière, alors qu'on la joua sous le titre de : *Une petite Ville sans Histoire.*

Ci-dessus, on débarque la scène démontable dans une ville côtière de Norvège où le spectacle est annoncé pour le lendemain. — Ci-contre, la troupe du "Théâtre Studio" arrive en vue de Tromso, l'un des ports les plus septentrionaux du pays et même du monde.



Ci-dessus, dans un wagon réfrigérant d'un chemin de fer américain, sur le réseau de Burlington, H. B. MEINHARDTT explique à un garçonnet de sept ans : RICHARD GALE, et à son père, le fonctionnement des éventails qui font circuler l'air et aident ainsi à la conservation des comestibles que l'on expédie un peu partout de Chicago.

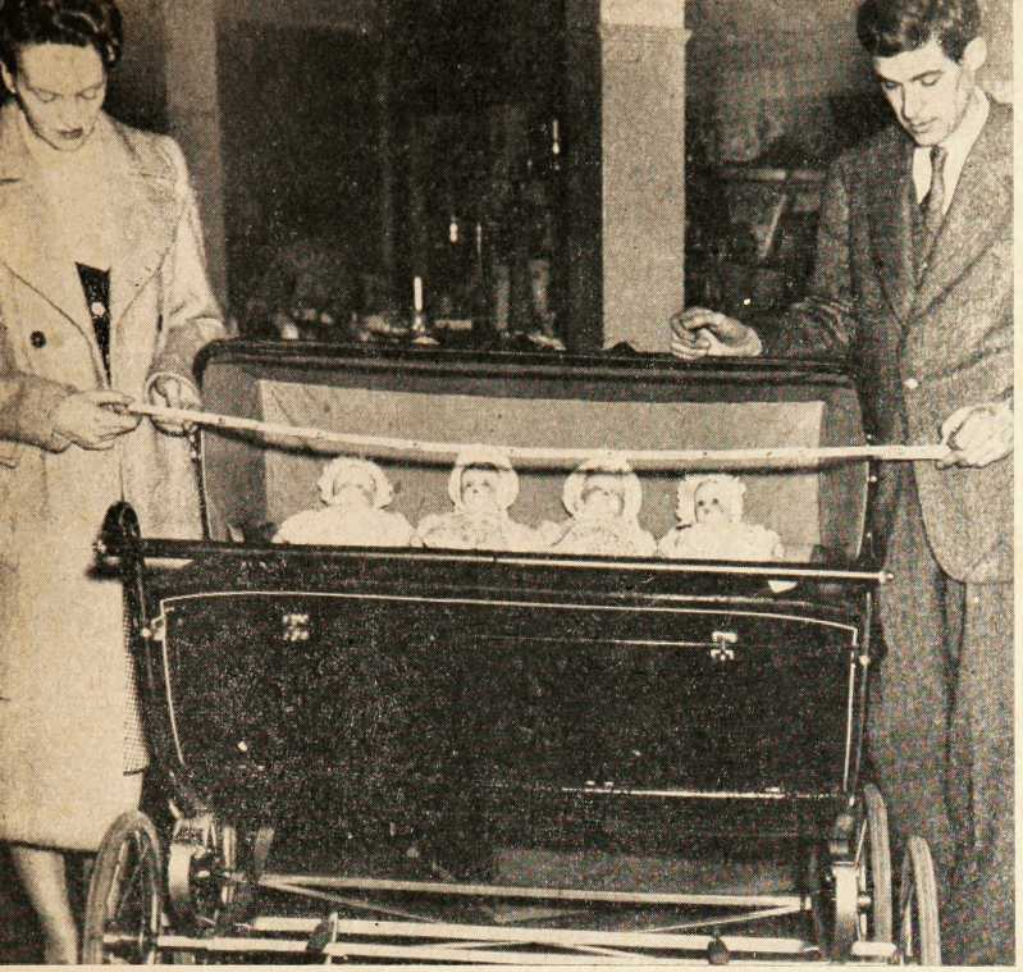
Ci-dessus, l'inondation a fait ses ravages en Espagne, notamment à Séville. L'on voit ici une église isolée par la crue des eaux et un prêtre célébrant la messe devant les fidèles.

ÇA ET LÀ PAR L'IMAGE

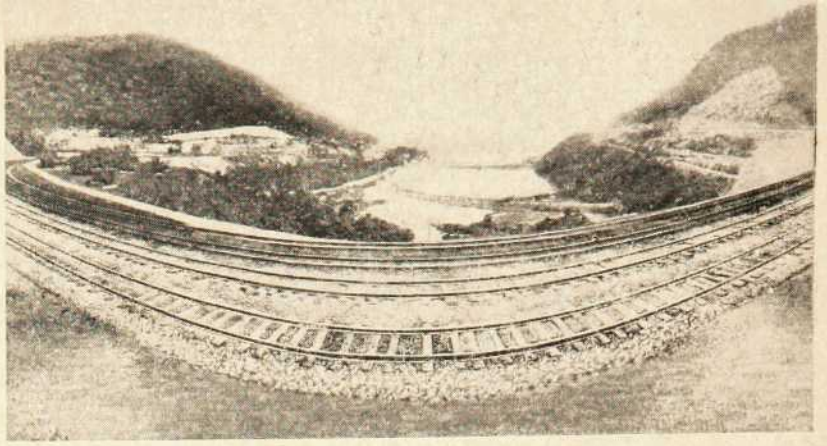
Ci-dessous, un renard apprivoisé, venu du Surrey au Jardin Zoologique de Londres. Aucune friandise ne lui plait autant qu'un bocal d'huile de foie de morue. Quel goût !

Ci-dessus, à Los Angeles, Californie, dans le parc Griffith, deux garçonnets enfoncent à coups de marteau un crampon doré dans le rail d'un chemin de fer en miniature. Le convoi de 2,800 pieds de long, coute $50,000 et peut transporter à la fois 60 enfants, à une vitesse de 18 milles à l'heure, sur un parcours d'un demi-mille.

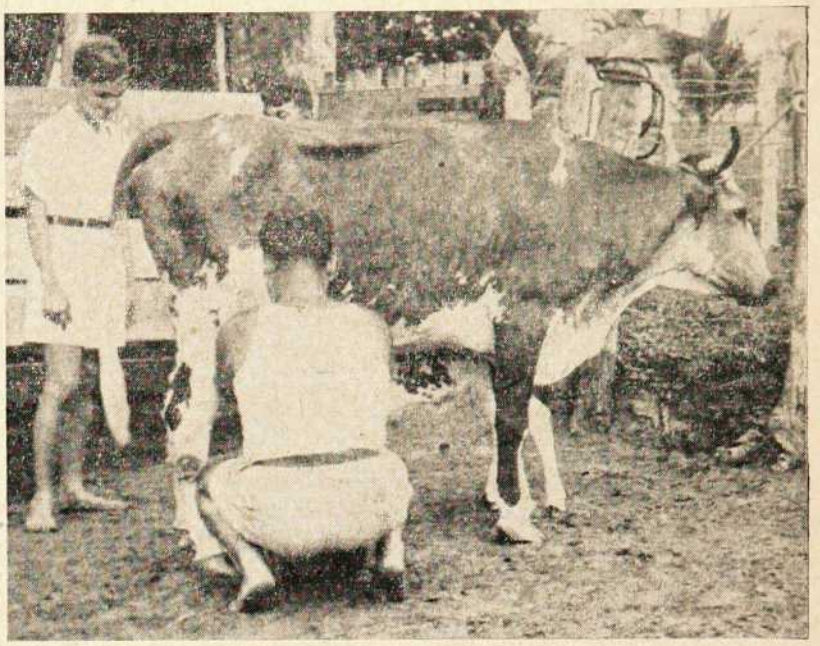
Ci-contre, les inondations du printemps ont aussi causé des ravages en Pennsylvanie. Voici une vue d'ensemble de la gare de Bradford et de sa rue principale envahies par l'eau des pluies torrentielles ainsi que par la fonte de la neige et de la glace. Bien que l'on n'ait pas à déplorer de pertes de vies, les dommages sont considérables : plus d'un million de dollars. A gauche, le chef de gare contemple ce spectacle.



Ci-dessus, à Baltimore, l'un des nombreux problèmes, qui se posent à M. et Mme **CHARLES HENN**, vient d'être résolu d'une façon satisfaisante. Ils viennent de faire l'acquisition de cette voiture pouvant contenir leurs quatre enfants jumeaux et en ce coment occupée par quatre poupées. Il ne reste plus qu'à faire élargir la porte de la demeure de ces parents trop favorisés. Un problème auquel on n'avait pas songé !



Ci-dessus, la fameuse courbe, en forme de fer à cheval, qui a récemment été témoin d'un désastreux accident de chemin de fer. Elle se trouve au coeur des monts Alleghanys, à l'ouest d'Altoona. C'est là que le rapide *Red Arrow*, allant de Détroit à New-York, sauta hors de la voie, tuant 10 voyageurs et en blessant 85 autres. La courbe est unique au monde.



Ci-dessus, à Sosua, dans la petite République Dominicaine, des réfugiés juifs venus d'Autriche, de Pologne, d'Allemagne et de Tchécoslovaquie, sur l'invitation du Gouvernement Dominicain, s'appliquent à faire de leur nouvelle patrie une autre Terre Promise où ils travaillent dans les fermes, les magasins, les industries locales afin de refaire leur vie.

Ci-dessus, un autre accident du rail. Cette fois, c'est le rapide de Burlington qui a déraillé, à la gare de Downers Grove, après avoir frappé un tracteur qui était tombé d'un convoi de marchandises et obstruait la voie. Ci-contre, une scène que tous les Montréalais reconnaîtront : le square Dominion où furent plantées, il y a un an, les 100,000 tulipes, don des Hollandais à leurs frères d'armes du Canada.
Photo Armour Landry.

"Isabelle, tu crois donc que ces malaises que tu me dis... Tu crois que je serai papa !"

Dessin de JEAN MILLET

L'ALERTE

Nouvelle sentimentale

par

MAURICE RENARD

Jean-Louis s'éveilla soudain les yeux tout de suite grands ouverts, le sommeil chassé d'un seul coup, la conscience dominée par la certitude absolue qu'un bruit suspect venait de faire cet ouvrage, brusquement. Juste à ce moment, l'horloge de la grande salle, à côté, sonna deux heures. Donc, ce n'était pas l'aube qui fendait les volets d'un trait de clarté pâle ; c'était le clair de lune.

Ce trait blafard se projetait, agrandi, sur le plancher, et répandait dans l'ombre de la chambre une lueur qui montrait confusément les murailles blanches de chaux, l'armoire et la commode simples, les chandeliers et le globe de la cheminée et, sur deux chaises grossières, les vêtements de l'homme et ceux de sa femme : Isabelle.

Jean-Louis, instinctivement, resta immobile, dans la position où son réveil instantané l'avait trouvé. Il était couché sur le côté droit, au bord du lit, face à la fenêtre.

Rien ne bougeait. On n'entendait que le tic tac de l'horloge dans la grande salle. Même les animaux, dans l'étable, se tenaient tranquilles. Deux heures, c'est le coeur de la nuit, l'instant du silence le plus profond, du sommeil le plus réparateur. Jean-Louis se dit que, par conséquent, c'est aussi l'heure que choisissent les mauvaises gens pour faire leurs « nuisances ».

Une brève secousse intérieure parcourut ses nerfs. Un grattement léger se faisait entendre contre le volet de bois. Quelque chose comme un ongle qui gratte avec discrétion... Puis, presque aussitôt, plus rien... Puis, nouveau grattement... Aucun doute, c'était ce bruit-là qui avait réveillé le dormeur. Il en était sûr.

Qu'était cela ? Ce ne pouvait être qu'un appel, un signal...

Il fit alors la réflexion qu'il n'entendait pas Isabelle respirer près de lui, et, sans y apporter de douceur, il allongea le bras.

La place de la jeune femme était chaude, mais vide.

Jean-Louis, d'un coup de reins aussi prompt que le lui permettaient ses rhumatismes, fut debout, ses pieds épais s'assurant à même le gros parquet. Une sueur le couvrait subitement et il tremblait si fort, en passant son pantalon, qu'il en ressentit un surcroît de trouble.

Tout cela n'avait pas duré dix secondes. Non : pas dix secondes depuis qu'il avait ouvert les yeux. Quand il entra dans la grande salle, le timbre de l'horloge vibrait encore, d'avoir sonné deux heures.

Il avait son plan. Il se dirigeait, sans faire aucun bruit, vers la porte qui donnait sur la cour. La lune, par les interstices des contrevents, éclairait suffisamment la salle.

Cependant une colère terrible se mêlait en lui à une affreuse tristesse.

Ainsi, ce matin, au marché du bourg, il ne s'était pas trompé. Le regard qu'Isabelle et Bertrand avaient échangé, c'était bien un regard de connivence ! Et ils avaient choisi, pour se rejoindre, avec un cynisme révoltant, l'heure même où d'habitude un sommeil lourd l'anéantissait, lui, le vieux Jean-Louis. Vieux ? Enfin, tout de même, quinze ans de plus que cette tendre et fraîche Isabelle ; dix ans de plus que Bertrand, ce Bertrand qui comptait bien épouser la petite lorsque Jean-Louis s'était présenté, avec son gentil domaine et tous ses héritages réalisés !

Les idées dansaient follement dans sa tête, que des chocs violents battaient sans relâche. Il essayait péniblement de les rassembler.

Certes, il y avait très peu de temps qu'Isabelle était sortie pour retrouver Bertrand — sans doute dans le petit bois. Très peu de temps puisque Bertrand grattait encore au volet lorsque Jean-Louis s'était jeté à bas du lit...

Il s'arrêta, un court moment, pour écouter. Quelque chose qui pouvait très bien être un bruit de pas étouffés... oui : un craquement presque imperceptible... Bertrand avait quitté la fenêtre. Il avait vu Isabelle lui faire signe, à l'angle de la maison...

Elle avait dû ne pas fermer l'oeil, depuis qu'ils s'étaient couchés.

[Lire la suite page 37]

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

POURQUOI NE PAS EN FAIRE UN SPORT EN PLEIN AIR ?

Depuis quelques semaines, un certain nombre de jeunes sportives et de jeunes sportifs nous ont demandé de leur procurer les principales règles du volley-ball, sport d'intérieur très divertissant. A la rigueur, on peut le jouer en plein air, si l'on possède les moyens nécessaires, même en été.

Nous pensons répondre à un besoin, en donnant quelques renseignements, puisés à bonne source, sur la pratique de ce sport. Cela ne manquera pas de faire de nouveaux adeptes de ce beau sport, qui occupe une place d'honneur dans plusieurs gymnases du Y.M.C.A., et depuis quelques années à la Palestre Natnonale, rue Cherrier.

Pour jouer au volley-ball, il suffit de disposer d'un terrain rectangulaire de 60 pieds sur 30 pieds. A l'angle droit et à l'extérieur de ce terrain est tracé un carré mesurant 3 pieds de côté, appelé surface de service. Au centre de ce terrain est tendu un filet qui le partage en deux carrés égaux. Ce filet est d'une longueur de 30 pieds et 3½ pieds de haut. Il est fixé à deux poteaux de 8 pieds au moins de hauteur et placés à 18 pouces environ en dehors des limites du terrain. Le bord supérieur du filet doit être à 7½ pieds du sol sur toute sa longueur. On utilise un ballon rond spécial d'une dimension un peu plus petite que celle dont on se sert pour le ballon au panier.

En voici les principales règles, qui sont des plus simples. Une joute se dispute entre deux clubs de six joueurs. Chaque équipe se place chacune d'un côté du filet, après le tirage au sort. Le jeu consiste à faire passer le ballon rond par-dessus le filet en cherchant à lui faire toucher le sol du camp adverse, tout en évitant le même sort à son propre camp.

Le ballon ne doit pas être tenu, ni bloqué, ni arrêté, ni porté, mais il doit être frappé avec le poing ou la main, à l'exclusion des autres parties du corps. Cependant, il est toléré de toucher le ballon avec la tête et le haut du corps.

Chaque club a droit à deux passes, trois mains avant de relancer le ballon dans le camp ennemi. Ainsi, un joueur reçoit le ballon, l'envoie à l'un de ses coéquipiers, qui le transmet lui-même à un troisième joueur de son équipe. Ce dernier doit obligatoirement envoyer le ballon dans le camp adverse. Les joueurs peuvent ne faire qu'une seule passe ou ne pas en faire du tout, le joueur recevant le ballon le réexpédiant directement dans le camp opposé.

La joute se dispute en deux ou trois manches gagnantes. Nous voulons dire que, suivant une convention prévue à l'avance entre les capitaines des deux équipes, il faut gagner soit 2 manches sur 3, ou 3 manches sur 5. Chaque manche se joue en 15 points en faveur d'un club avec un écart minimum de deux points, soit 15 à 13, 16 à 14, 17 à 15.

Au commencement de la joute, le service est fait par le joueur No 1, qui se place dans la surface de service. Le service consiste à envoyer le ballon rond dans les limites du camp ennemi d'un seul jet, sans qu'un joueur du camp touche le ballon, ni que ce dernier touche le filet. Après chaque faute, il est procédé de la même manière. A chaque service, on change de joueur, de telle façon que les joueurs se trouvent à jouer à toutes les places.

Voici les principales fautes : tenir le ballon, faire plus de trois touches, envoyer le ballon hors des limites du camp opposé, laisser le ballon toucher le sol dans son propre camp, faire passer le ballon sous le filet, toucher le filet avec le corps, pénétrer dans les limites du camp adverse. Les fautes sont sanctionnées de la manière suivante : perte du service pour le club ayant l'engagement, perte d'un point pour l'équipe n'ayant pas le service, lorsque cette équipe commet la faute. Lorsqu'un club perd son service, le club opposé ayant gagné l'engagement effectue avant de faire le service, une rotation complète. Nous voulons dire que le joueur No 1 va se placer à l'endroit occupé par le joueur No 6, ce dernier allant à la place du 5, etc. C'est alors au joueur No 2 à effectuer le service. On procède ainsi à chaque changement de service.

CHOSES ET AUTRES

■ Milton Reynolds, le riche fabricant de stylos à bille de Chicago qui a récemment réussi une envolée autour du monde, au moyen de son avion "Bombshell", en un temps record de 78 heures, 55½ minutes, brisant d'un peu plus de 12 heures le record de 91 heures 14 minutes établi par Howard Hughes, en 1938, s'est nourri au chocolat et au sucre, durant toute l'étape. Le fameux pilote William Odom, lui, s'est contenté de sandwiches, chocolat et lait.

■ Les Etats-Unis comptent des milliers de jeunes sportives qui retirent de jolis bénéfices de la balle-molle. Plusieurs d'entre elles touchent un salaire mensuel de $300 et $400. Les Américains ont, eux aussi, des femmes fortes, mais l'Allemagne possède une femme remarquable, qui restera légendaire dans le monde professionnel de la force et des leveuses de poids et haltères en particulier. Il s'agit d'une sportive allemande du nom de Sandivina, 5 pieds 10 pouces, 210 lives, qui réussit un tour de force exceptionnel. Elle réussit, non sans efforts désordonnés, à épauler en deux temps et à jeter à bout de bras une barre de 242 livres. Inutile d'insister sur la valeur de ce tour de force prodigieux, accompli par une femme, la plus forte du monde, sans aucun doute. Cette représentante du sexe faible est encore loin, il est vrai, des 401½ livres, épaulés et jetés correctement par le leveur de poids français, Charles Rigoulot, qui a recommencé à faire de la lutte dans les principales villes françaises et belges.

■ Réponses à M. J. Labonté, Montréal :

1° La direction du club de baseball St-Jean, de la Ligue Provinciale, verse un salaire de $500 par mois au lanceur Jean-Pierre Roy, ex-artilleur des Royaux et commentateur sportif du poste CKAC.

2° Roland Gladu, une fois sa carrière de baseball terminée, aura mis de côté de $20,000 à $25,000. Comme vous le voyez, il prit une excellente décision à jouer dans la Ligue du Mexique, au lieu de patrouiller le champ extérieur des Royaux de Montréal à un salaire de $600 par mois, qu'il aurait vu diminuer sensiblement, cette saison. [*Lire la suite page* 37]

Le principal moyen d'améliorer le corps humain, celui qui a réussi magnifiquement dans des millions de cas, c'est d'abord et avant tout la culture physique. C'est donc elle que les autorités policières de Montréal ont mise à la première place dans l'entraînement de nos gardiennes de la paix. Sous les yeux d'excellents instructeurs, nos gendarmes du sexe faible exécutent quelques mouvements de culture physique qui les conserveront en parfaite condition physique. Dans la photo du bas, une policière applique savamment une prise de jiu-jitsu à l'entraîneur qu'elle maltraite comme les voleurs devraient l'être. ***Photos Conrad Poirier***

RECIT POLICIER

LA MORTE AUX DOIGTS COUPÉS

Par L. GESTELYS

Toute la journée l'orage avait grondé au lointain ; maintenant les lourdes nuées sombres envahissaient le ciel et on ne pouvait dire si l'obscurité qui régnait tombait de leurs masses menaçantes ou provenait du crépuscule proche.

Le petit Claude était demeuré sur la porte de l'auberge. Cela l'amusait de voir le ciel s'illuminer soudain ou bien les cumulus se zébrer d'éclairs zigzaguants. De l'intérieur, une voix le rappela :

— Viens donc souper et ferme cette porte. Le vent fait fumer la cheminée.

L'enfant obéit à regret. Dans la salle c'est à peine si l'on voyait assez clair pour se conduire. Seule la lueur du feu de bois sur lequel Marie-Rose faisait cuire la soupe mettait une sorte de rougeoiement au fond de la grande pièce.

Cette auberge, située sur la route qui va de Rouen à Vernon, était, l'été, assez fréquentée par les promeneurs, connue des automobilistes à cause de l'excellente cuisine que servait l'hôtesse. Le site pittoresque, la proximité d'un vieux moulin reflétant ses murs envahis par la mousse dans le clair miroir du fleuve, incitaient à s'arrêter afin d'oublier, pendant quelques instants, la griserie de la vitesse et de rafraîchir, avec un excellent cidre bouché, les gosiers desséchés par la poussière de la route et les délétères fumées d'essence.

Par contre, durant les mois d'hiver, bien rares étaient ceux qui s'y aventuraient. Quelques ouvriers, des bûcherons travaillant dans les bois voisins, clients peu fortunés pour lesquels Marie-Rose Aubrieux ne se mettait guère en frais. Si, durant la belle saison, il lui fallait engager un garçon pour servir à table, le reste du temps, elle se contentait d'une jeune servante, Adeline, qui, pour le moment, disposait sur un coin de la grande table les trois couverts du frugal dîner que les habitants de l'auberge allaient prendre en commun.

Marie-Rose avait fermé la porte et allumé une unique ampoule qui éclairait bien chichement le milieu de la salle assombrie par ses boiseries de chêne et son plafond à poutres apparentes.

Dehors, au bruit du vent se mêlait celui d'une pluie torrentielle. On soupa tranquillement. Il était plus que probable que, ce soir-là, personne ne frapperait à la porte de l'Hostellerie du Vieux Moulin : ainsi Gérôme Aubrieux avait-il baptisé la vieille auberge qu'il avait achetée l'année où il avait épousé Marie-Rose et que, depuis sa mort, la veuve n'avait pas voulu vendre ni abandonner à d'autres mains.

— Allons, nous irons ce soir nous coucher de bonne heure, dit-elle à la servante qui, après avoir terminé son dîner par une pomme dans laquelle elle mordait à belles dents blanches, s'apprêtait à lever le couvert.

— Ça ne sera pas un mal, patronne. Demain, c'est jour de lessive.

Le petit Claude avait étalé sur la table ses cahiers d'écolier. Le chat ronronnait, couché en rond devant la monumentale cheminée. Une grande douceur régnait dans cette pièce où l'on n'entendait plus que le bruit clair des porcelaines heurtées, le crissement de la plume courant sur la papier et, sur les contrevents clos, le heurt monotone de la pluie.

Soudain, on frappa plusieurs coups sur le volet qui garnissait la porte d'entrée.

— Qui va là ? questionna Marie-Rose surprise.

— Un voyageur trempé qui voudrait se réchauffer.

Sans grand enthousiasme, l'aubergiste et sa servante se mirent en devoir de déverrouiller l'issue.

Au lieu du bûcheron qu'elles s'attendaient à voir ce fut un homme élégamment vêtu qui se présenta devant elles. Sa tenue n'était pas celle d'un automobiliste. Il expliqua pourtant que sa voiture était en panne à peu de distance.

— Il est facile de téléphoner à Vernon, Monsieur. On viendra d'un garage.

— Mon chauffeur fait le nécessaire, Madame, mais je voyage avec ma femme que l'orage a beaucoup effrayée. Vous serait-il possible de nous donner une chambre pour la nuit ?

— Une chambre ? fit Adeline effarée.

— Eh bien oui ! reprit le voyageur d'un ton plus sec. Ne louez-vous pas des chambres ? C'est écrit sur votre enseigne.

— L'été, certainement, Monsieur, mais en cette saison personne ne nous en demande... alors, vous comprenez, rien n'est prêt.

— Nous ne serons pas difficiles. Mettez des draps au lit, une bonne flambée dans la cheminée... ce sera suffisant. Nous partirons demain de très bonne heure. Voici pour couvrir nos dépenses.

Il avait jeté devant Marie-Rose un billet de 100 francs. Pendant que les deux femmes s'activaient, le jeune homme — il pouvait avoir une trentaine d'années — s'assit auprès du foyer. Il ne semblait pas songer à rejoindre la personne qui, cependant, pouvait s'inquiéter parmi le noir et la tempête, puisqu'il la disait peureuse.

— La chambre est prête, Monsieur.

L'homme se leva.

— C'est bien. Montez, s'il vous plaît, un petit repas. Du jambon, des fruits. Je vais chercher ma femme.

Quelques minutes s'écoulèrent puis il reparut accompagné d'une dame qui paraissait, sous son manteau de fourrure, grande et mince. Ses cheveux d'un blond platiné s'échappaient d'une toque de feutre gris où s'enroulait une voilette à pois de chenille assez épaisse pour dissimuler presque entièrement les traits de la voyageuse.

Marie-Rose, flairant un couple d'amoureux, se montra discrète.

— Conduisez monsieur et madame dans leur chambre, ordonna-t-elle à Adeline, cependant que le petit Claude regardait avec admiration une bague que la jeune femme portait à sa main gauche dont elle avait retiré le gant de peau grise.

— T'as vu, maman, le beau bijou qu'elle avait la dame. On dirait le soleil quand il est tout rouge et qu'il va se coucher par delà la Seine.

Marie-Rose répondit avec indifférence.

— Un rubis, sans doute. Va te coucher, mon Claude. Il faut tout mettre en ordre ici et préparer le café pour demain matin, à moins que les clients ne préfèrent du thé... ou du chocolat encore...

Toute à ses préoccupations professionnelles l'hôtelière embrassa le jeune garçon qui monta dans sa petite chambre, regrettant la bonne tiédeur de l'âtre où Adeline avait jeté une poignée de bois sec.

•

De son grelottement obstiné, le réveil, remplissant ses oreilles de bruit, venait de tirer le petit Claude de son excellent sommeil. Il savait qu'il avait juste le temps de faire sa toilette, d'avaler le grand bol de café au lait et les beurrées préparées par Adeline puis de faire à bicyclette le trajet qui le séparait de Vernon où il suivait les classes de l'école communale en qualité d'externe surveillé. Tout en bouclant la ceinture de cuir qui retenait son tablier d'écolier, le petit ouvrit la porte de sa chambrette. Celle-ci était située tout au bout du couloir sur lequel ouvraient les appartements que, l'été, l'on louait aux touristes. Machinalement son regard se porta sur la chambre, où la veille au soir, la servante avait conduit les hôtes inattendus.

— Qui sait si son auto sera arrangée ce matin, au Monsieur, sans ça ils vont déjeuner ici.

Et sa gourmandise regrettait une absence qui le priverait peut-être de goûter aux reliefs du repas. En même temps il constatait que la porte était entrebâillée, ce qui apaisa ses regrets.

Dans la salle commune où Adeline, les cheveux encore ébouriffés de la nuit, s'activait selon son habitude en attendant que Madame soit prête, il s'installa devant le déjeuner que la servante venait de placer près de lui.

Il but quelques gorgées, mordit avec appétit dans la tartine copieusement beurrée.

— Dis donc, Adeline, ils sont partis, le monsieur et la dame blonde ?...

— Mais pas du tout. Ils n'auraient pas pu s'en aller sans m'appeler, la porte était verrouillée.

— Ah ! bien. Alors tu devrais monter voir s'ils ont besoin de quelque chose.

— Pour les réveiller, merci bien ! Il n'est pas encore sept heures et ils n'ont pas demandé qu'on frappe à leur porte.

— Pas besoin de frapper, elle est ouverte, leur porte.

— Ah ! dans ce cas... Achevez votre déjeuner et j'irai voir ce qu'ils commandent pour le leur.

MER CELESTE

Le soleil avait fui derrière la vallée.
Ses reflets affaiblis nous éclairaient encor,
Sa lueur était bien rougeâtre, mais mêlée
A ces beaux tons si doux formés de cuivre et d'or !

Le ciel s'éclaircissant, grâce à quelque mirage,
Nous offrit un tableau de maître, sans pareil.
Il avait pris la forme exacte d'une plage
Où tout serait d'azur, de pourpre et de vermeil.

Les nuages rangés à gauche étaient la grève...
Sur le bord, arrivant par bonds très mesurés,
La mer venait mourir et, comme dans un rêve,
Caressait le rivage avec des flots dorés ;

Et seul, juste au milieu, brillant comme une étoile,
Tel qu'un petit voilier, paresseux et flâneur,
Un morceau de nuage avait l'air d'une voile
Qui s'en allait tranquille au pays du Bonheur !

Puis tout au fond, très loin encore après l'opale,
La rive devenait, en s'enfuyant là-bas,
Une terre divine et sainte, d'un bleu pâle,
Où fleuriraient des fleurs que le printemps n'a pas.

Et je pensais : « C'est là, sans doute, la demeure
De l'Idéal exquis qu'on découvre parfois,
Puisque ce beau pays, mourant en moins d'une heure,
Est semblable au bonheur qui fond entre nos doigts. »

Maurice de FERAUDY

L'enfant n'insista pas, pris par une autre idée ; celle de l'auto que, la veille au soir, il n'avait pu apercevoir. Il courut entre deux bouchées jusqu'à la porte. Il ne pleuvait plus et un grand vent d'automne avait séché la route, très droite à cet endroit où elle côtoyait la berge du fleuve.

— On ne la voit pas, leur bagnole. Le monsieur avait pourtant dit qu'elle s'était arrêtée à deux pas.

— Probable qu'on sera venu la prendre pour la réparer. Allons, Claude, ne vous mettez pas en retard. Tenez, voici votre pèlerine, vos chaussons. N'oubliez pas l'heure, moi, je monte là-haut.

Indifférent, l'enfant ne s'occupait plus que de ses tartines. Soudain un cri d'atroce terreur retentit, bientôt suivi d'une course affolée et Adeline reparut, mais son visage était livide et ses mains tremblantes battaient l'air comme pour repousser une atroce vision.

A ce cri, Mme Aubrieux qui couchait au rez-de-chaussée, se précipita, à moitié vêtue, dans la salle de l'auberge. Sa première pensée avait été qu'un malheur était advenu à son fils.

Elle le vit très sage, encore assis au bout de la grande table.

— Qu'est-il arrivé ? Claude, Adeline ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a... Madame, dans la chambre... une femme... morte.

Presque en proie à une crise de nerfs, la servante se laissa tomber sur un siège, mais Marie-Rose la pressait de questions.

— Le monsieur, non, je ne l'ai pas vu. Sans doute est-il mort lui aussi car rien ne bougeait.

— Vous vous êtes trompée, ma pauvre fille. La voyageuse était endormie.

— Non, non, elle est morte, je vous dis, j'ai vu ses yeux grands ouverts et sa bouche qui était ouverte aussi, comme si elle avait voulu appeler au secours. C'est affreux, c'est affreux. On l'a assassinée.

— Assassinée, s'exclama Marie-Rose que la terreur panique d'Adeline commençait à impressionner. Mais elle était brave et eut vite pris un parti. Forçant la servante à se relever, elle ordonna :

— Montez avec moi. Il faut que nous ayions le coeur net.

Combattue entre la curiosité et la peur, ce fut le premier de ces sentiments qui soutint la jeune bonne. Trop émue pour s'occuper de Claude, sa mère ne s'aperçut pas que le petit garçon, oubliant délibérément l'heure de l'école, montait l'escalier à leur suite.

Devant la porte à demi ouverte Adeline se remit à trembler. Ce fut Marie-Rose qui entra la première. Aucun désordre ne régnait dans la pièce où le feu de bois avait laissé une odeur de fumée. La veille au soir on avait oublié de fermer les contre-vents. Malgré les rideaux de cretonne, une clarté suffisante permettait de voir nettement. Le lit, placé juste entre la fenêtre et la porte, attirait les regards. Parmi la blancheur des oreillers une tête apparaissait, d'un étonnant relief, un visage de femme dont les affres d'une douloureuse agonie marquaient les traits délicats.

Les yeux étaient effectivement ouverts et leur expression était celle de la plus effroyable angoisse. Un rictus déformait la bouche exsangue.

L'hôtelière, un instant, se demanda si la mort avait entièrement fait son oeuvre. Elle voulut tâter le coeur de la malheureuse, mais tout d'abord elle chercha autour d'elle si, selon la supposition d'Adeline, un second cadavre ne se dissimulait pas.

Certaine que le voyageur avait disparu — de quelle façon, elle était trop troublée pour se poser cette question — elle revint vers la forme immobile, rabattit les couvertures afin d'ausculter la poitrine, mais, aussitôt, elle se rejeta loin du lit avec un cri d'horreur.

La femme étendue avait été couchée toute habillée. Un imperméable d'un gris presque blanc l'enveloppait. Ses mains étaient croisées sur sa poitrine et c'est de ce côté que les yeux horrifiés de Marie-Rose demeuraient fixés. A la main gauche, affreusement mutilée, seul le pouce demeurait. Les autres doigts avaient été arrachés. Sur les draps qui avaient recouvert la défunte on remarquait parfaitement quelques larges maculatures de sang.

— Mon Dieu, mon Dieu, gémissait l'hôtelière, que se sera-t-il passé ? Qui aurait pu prévoir cela hier soir quand ils sont montés dans leur chambre ?

A ce moment, la voix claire du petit garçon qui s'était sournoisement glissé entre les deux femmes et qui, les yeux dilatés par la peur, mais mû aussi par un intérêt puissant, examinait le macabre tableau, s'éleva avec une netteté dont Mme Aubrieux devait toujours se souvenir.

— Mais, maman, c'est pas la même dame. L'autre avait les cheveux presque blancs et celle-ci les a noirs.

Et en effet, Marie-Rose et Adeline constatèrent, sidérées par la surprise, que, sur l'oreiller, s'étalait une merveilleuse chevelure brune, une chevelure qu'avait épargnée la mode actuelle et qui tombait en longues mèches ondées des deux côtés du visage, formant sur les épaules une nappe dont les dernières boucles s'apercevaient à la hauteur des hanches. L'abondance même de ces splendides cheveux écartait l'idée que la veille au soir, l'inconnue, — laquelle semblait assez désireuse de dissimuler les traits de son visage — ait pu les emprisonner sous une perruque.

"N'ayez pas peur, Mademoiselle Adeline. J'ai mon auto et je compte vous demander l'hospitalité pour cette nuit."

Dessin de JEAN MILLET

Un peu revenue de son émoi, la mère n'avait qu'un désir : éloigner son enfant d'un pareil spectacle. Sous le prétexte qu'il ne fallait rien toucher avant l'arrivée des magistrats, elle poussa hors de la chambre funèbre sa servante gémissante et le petit Claude rêveur, puis ferma la porte et courut téléphoner à la gendarmerie. Elle n'entendit pas la question que le gamin paraissait se poser à lui-même.

— Mais par où c'est-il qu'il a pu la faire monter, celle-là, et par où sont-ils sortis tous deux, puisque Adeline a trouvé la porte de la rue fermée et qu'elle emporte la clé chaque soir ?

Et, tout à sa méditation, l'enfant, d'assez mauvaise grâce, prit le chemin de l'école non sans avoir reçu l'avertissement qu'il ne fallait rien dire du tragique événement qui allait bouleverser la paisible existence de l'hostellerie et de ses habitants.

•

— Voyons, madame, il est impossible que vous ne vous rendiez pas compte de la gravité de la situation. Ce couple, que personne dans les environs, n'a aperçu, que vous avez, d'ailleurs, omis d'inscrire sur le livre des voyageurs et qui se volatilise durant la nuit, laissant dans le lit préparé à son intention un cadavre !

Le procureur de la République ne quittait pas la veuve de son regard aigu tandis que le commissaire de police poursuivait un interrogatoire qui durait depuis environ une heure.

— Que voulez-vous que je vous réponde, monsieur le Commissaire ? Bien sûr que je ne vous dirai pas, afin de vous être agréable, que ma servante et moi avons tué la pauvre créature et lui avons coupé les doigts de la main !

— Mais enfin, madame, vous avez bien une opinion personnelle. C'est cette opinion que la justice exige que vous lui communiquiez. Tout d'abord, connaissez-vous la victime ?

— Non, cent fois non.

— Ce n'est pas elle qui vint vous demander une chambre ?

— Non... ou plutôt, je ne le crois pas. L'autre femme était blonde.

— Vous me l'avez déjà dit, votre servante aussi. J'interrogerai également votre fils.

— Mon petit Claude ? Cette affaire-là, c'est bon à lui donner des cauchemars.

— Je m'étonne même de son absence. C'est à supposer que vous avez voulu l'éloigner.

— Bien sûr que j'ai voulu l'éloigner. Toute la maison pleine de gens, le pauvre corps qu'il a fallu descendre de là-haut. Ce n'est pas un spectacle pour un enfant de dix ans.

— Soit. J'en reviens à ma première question. Quelle idée vous faites-vous du crime ?

— Un crime ? Eh bien ! moi, quand, le premier saisissement passé, j'ai réfléchi à tout cela, j'ai plutôt cru à un accident.

— Un accident ?

— Oui, l'auto que le monsieur disait en panne aurait écrasé cette malheureuse et, pendant que tout le monde dormait, les occupants de la voiture auraient porté ici le cadavre pour s'en débarrasser.

— Assez ingénieux. Malheureusement, les vêtements de la morte ne portent aucune trace de boue. Quant aux meurtrissures, le docteur nous renseignera bientôt à cet égard.

Un gendarme — étant donnée la situation de l'auberge qui était bâtie en dehors de la ville, c'est à la gendarmerie que les premiers soins de l'enquête étaient dévolus — pénétra brusquement dans la pièce.

— M'sieur le commissaire, j'ai trouvé!

— Vous avez trouvé, quoi ?

— L'endroit où l'automobile s'est arrêtée. C'est à vingt mètres d'ici. La trace des roues est très visible. L'herbe d'un des bas côtés de la route porte encore la marque des pneus et il y a une tache de goudron sur la chaussée.

— Rien d'autre ? questionna le Procureur.

— Rien. C'est-à-dire, la voiture paraissait être tournée en direction de Rouen.

— Elle serait donc passée devant votre porte avant de s'arrêter, madame ?

— Il faisait un grand vent et la pluie tombait à verse. Une voiture a pu passer sans que nous l'entendions.

— Commissaire, vous poserez la question à la servante.

— Oui, monsieur le Procureur.

— M'sieur le Procureur, je dois ajouter qu'il y a à cet endroit de nombreuses traces, comme si d'autres véhicules avaient croisé celui-ci ou bien comme si le chaffeur avait accompli plusieurs virages dans le but de brouiller la piste.

Sur le seuil un homme d'un certain âge, encore enveloppé dans une blouse blanche et les mains préservées par des gants de caoutchouc venait d'apparaître.

Assez brusquement, le commissaire de police donna à Marie-Rose l'ordre de se retirer sans toutefois s'éloigner. Il était facile de deviner que, dès les premières constatations, les soupçons du magistrat s'étaient portés sur la veuve. L'isolement de l'auberge, l'invraisemblable apport de ce cadavre mutilé, tout suggérait l'idée d'un crime où l'hôtelière et sa servante avaient pu jouer tout au moins le rôle de complices.

Le docteur Darfeuil invita les deux hommes à l'accompagner. Dans une dépendance de l'auberge qui servait de buanderie et de réserve, sur une grande table de bois, le cadavre gisait, à demi recouvert par une couverture. Tout de suite, le médecin-légiste s'expliqua :

— Je n'ai pas encore procédé à l'autopsie. Il est préférable de transporter le corps et de pratiquer l'examen des organes dans de meilleures conditions. Tout de suite, je puis établir les causes de la mort et vous donner mon opinion.

— Dites, docteur.

— D'abord, écartons l'idée d'un accident. La morte a été tué d'un coup de revolver. Oui, une balle tirée dans la nuque à bout portant, mais de biais, ce qui fait que la balle, après avoir traversé le cervelet, est ressortie en trouant l'os temporal gauche. Les cheveux dénoués dissimulaient la double ouverture.

— Un coup de revolver ! firent en chœur les deux magistrats.

Mais, du doigt, le praticien montrait à la naissance des cheveux rejetés en arrière, le trou noirci par la poudre qui était parfaitement visible sur la blancheur d'albâtre du cou ; un autre, d'un rouge sombre, sur la tempe engluée de sang. Aucun doute ne pouvait donc subsister.

— Le corps ne présente aucune trace de violence, à part la mutilation de la main gauche, mutilation *post mortem*... L'assassinée peut avoir entre vingt et vingt-cinq ans. C'est une jeune fille, en tout cas. Aucune cicatrice ni marque particulière. Les pieds très soignés, la propreté méticuleuse du corps et des lingeries font supposer que cette personne appartenait à un milieu aisé.

Tout à son idée, le commissaire répétait comme se parlant à lui-même :

— Un revolver. Il s'agit maintenant de retrouver l'arme du crime.

— Mon cher commissaire, il est à présumer que vos recherches demeureront vaines, du moins dans cette maison. Le meurtre n'a pas eu lieu ici et le cadavre a dû être transporté assez longtemps après. Il suffit d'examiner la chambre, le lit, dont les draps ne portaient que des maculatures de sang déjà séché.

— Qui nous dit que cette femme n'a pas été tuée au dehors, puis apportée ici. Nous allons visiter les dépendances, le grenier, le jardin et même les bois environnants.

— Excellente précaution car la mort remonte au moins à quarante-huit heures.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que, hier au soir, quand la mystérieuse voiture et les non moins mystérieux voyageurs se sont arrêtés aux portes de Vernon, il y avait à peu près un jour et demi que la victime avait cessé de vivre.

— Vous croyez à cette histoire d'auto fantôme, docteur ?

— Ma foi, faute de mieux !

— Monsieur le Commissaire, voici le petit garçon qui rentre de l'école.

— Amenez-le tout de suite dans la grande salle sans lui laisser le loisir de parler à sa mère ou à la domestique.

— Quant à moi, messieurs, je regagne Vernon. J'enverrai une ambulance prendre le corps en vue des analyses qu'il me reste à faire au laboratoire.

Claude, qu'un gendarme avait accueilli dès qu'il avait sauté de sa bicyclette, attendait en se chauffant les mains à la flamme montant d'une pyramide de bois qui flambait dans la monumentale cheminée. Ces messieurs du Parquet avaient chargé le gendarme d'entretenir le foyer, ce qui leur permettait d'entretenir la température assez froide ce jour-là.

Quand parurent M. Durodier, le Procureur de la République et Jacques Préblanc, le commissaire de police, l'enfant, un peu surpris de ne pas avoir été accueilli par sa mère ou par Adeline, leva vers eux son clair regard. Tout de suite, M. Préblanc lui fut antipathique avec son grand nez à arête saillante et son sourire qui ressemblait plutôt à un rictus.

— Avance, petit, fit le Procureur Durodier, M. le Commissaire veut t'interroger.

— Où est maman ?

— Ta maman, tu la verras tout à l'heure. Si tu dis la vérité. Oh ! si tu mens, il se pourrait que tu ne la revoies pas de sitôt. Le ton du commissaire était menaçant.

— Pourquoi mentirais-je ? questionna l'enfant sans comprendre.

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?

Ce bébé est né en France, fit ses études à Marseille et s'embarqua au Hâvre, sa ville natale, pour le Canada. Elle, (c'est une femme), débuta en anglais à la radio pour M. Paul Langlais qui l'avait entendue à la suggestion de M. Henri Poitras. Au cours de cet essai au micro, elle devait réciter quatre longues pages, et ce, dans la langue de Shakespeare. C'est aussi à CKAC qu'elle se fit entendre l'une des premières fois sur nos ondes en chantant, toujours en anglais : "C'est mon homme". Sa mère était chanteuse et son père comédien. Dès l'âge de 8 ans, elle quitte sa ville natale pour Marseille où elle fait ses études, principalement à la pension de Mlle Masse. L'année de sa première communion, elle a douze ans, elle débute à la scène dans le rôle de L'Innocent de l'*Arlésienne*. C'est, par la suite, en Suisse qu'on la retrouve, à Yvandon où elle continue ses études. A quinze ans elle quitte la France pour la Martinique et la Guadeloupe (Antilles françaises) où son père est directeur de théâtre. Elle était en vacance, mais ses vacances se prolongèrent, si bien qu'elle est encore en Amérique. Son père était venu au Canada en 1895 et y avait fait une saison au Gaiety de l'époque à Montréal. N'ayant pas oublié la métropole, il voulut y passer saluer des amis avant de se remettre en route pour la France. Le voyage se termina à Montréal. Il s'occupa de théâtre et s'intéressa surtout d'immeuble. A 15 ans et demi, notre personnage dont le père est désormais Montréalais, débute au National-oscope sous la direction artistique de Frégus pour Demers et Montesano. Par la suite ce fut le théâtre Canadien sous la direction de Lombard, Parmery et Lery, le Chanteclerc et l'Arcade, puis le St-Denis pendant quatre saisons, et au National, dans la comédie dramatique. Au Canadien, elle joua durant huit saisons. Vous l'avez entendue à la radio et l'entendez encore. Elle interprétait le personnage de Dolorès Kesslback dans "Arsène Lupin", puis d'autres séries, telles que "La Rue Principale", "Tante Jeanne", "Vie de Famille" et surtout "Les Classiques" et "Radio-Théâtre". Elle connaît la province sur le bout de ses doigts par les très nombreuses tournées qu'elle a faites. La Nouvelle-Angleterre n'est pas inconnue de cette artiste qui y tourna à maintes reprises. L'an dernier, avec Mlle Germaine Giroux, elle jouait durant quelques semaines à New-York. En moins de quatre jours, elle maîtrisa un rôle que lui avait confié M. Albert Roberval : "Joséphine vendue par ses soeurs". Elle joua dans cette même oeuvre, mais un rôle différent, aux Variétés Lyriques, il y a trois ans. Vous l'avez entendue et vue avec l'Equipe dans "Marius et Fanny" où elle retrouva son pittoresque accent du Midi avec grand plaisir. Le rôle qu'elle a le plus aimé, elle l'a joué dans une pièce de Charles Méré : "La Flambée". Elle n'est pas la seule à faire du théâtre, son frère est une vedette à Hollywood et on l'a vu jouer avec Baby Daniels dans "Rio-Rita" et avec Maurice Chevalier dans un film français tourné à Hollywood. Il était aussi de la distribution de "East of Borneo". En 1930, cette artiste retourna en France visiter le pays de ses ancêtres : le Hâvre, Marseille, Paris. Qui est cette artiste qui sait toujours ses rôles et jamais ne joue au souffleur ? Voir la réponse en page 33.

La glace est encore MINCE!

On peut maintenant retirer les écriteaux "Danger d'inflation", mais il importe d'en dresser d'autres, libellés "Avancez avec prudence". Car la glace est encore trop mince pour qu'un Canadien puisse se dire: Enfin, je peux me lancer sans réserve et acheter tout ce qui me plaît".

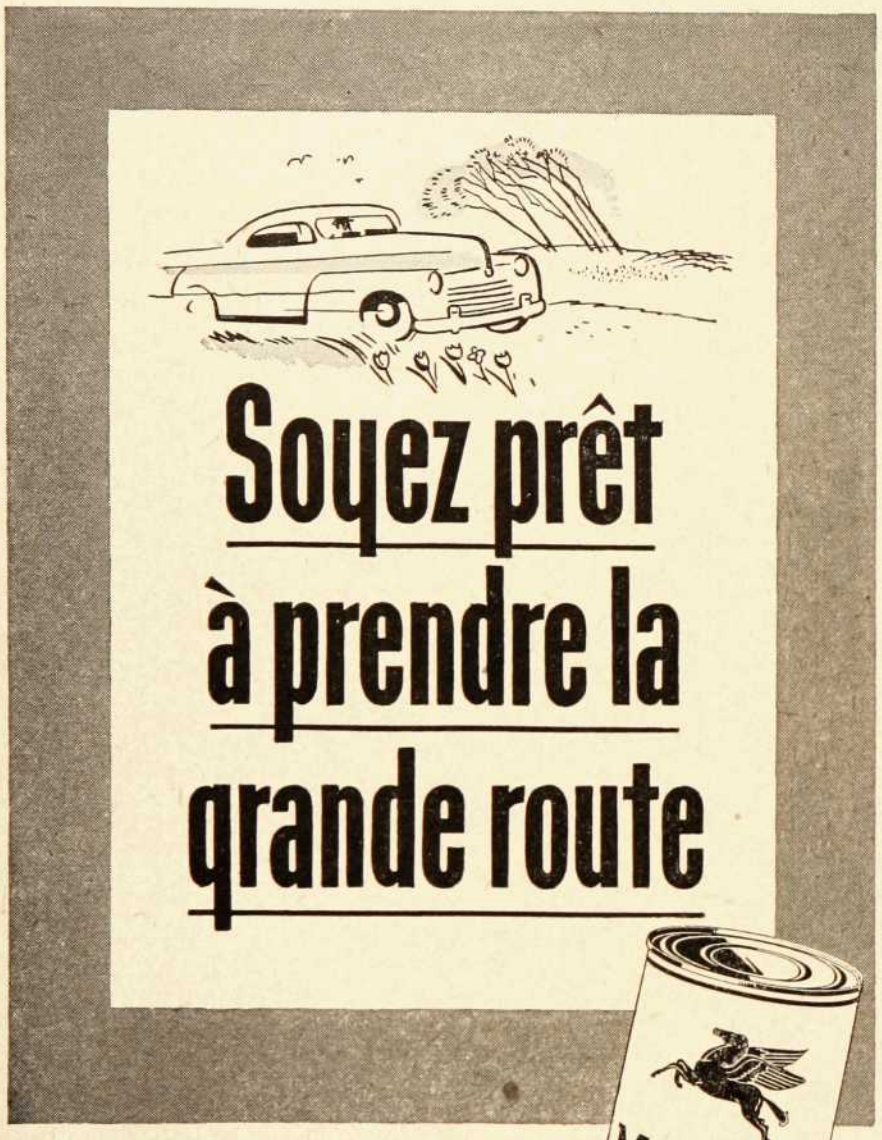
Trop tôt! Mais par contre, nous pouvons profiter—avec modération—d'une quantité d'articles et de services dont nous avons longtemps manqué. Ces choses sont maintenant à notre disposition, et à prix raisonnables, parce que nous avons su être modérés naguère dans nos exigences.

Aujourd'hui, les Canadiens peuvent être fiers de l'une des vertus les plus précieuses de la nation, c'est-à-dire, comme le prône depuis longtemps la Maison Seagram, de cette modération en toutes choses de la nation canadienne—modération dans la façon de penser, d'agir et d'acheter.

Les hommes qui pensent à demain

observent aujourd'hui la modération!

LA MAISON SEAGRAM



C'EST MAINTENANT le moment de vous préparer à rouler pendant les vacances. Pour les longs voyages que vous projetez de faire à votre chalet ou pour les randonnées à la campagne le dimanche, demandez à votre vendeur la *nouvelle* Mobiloil, l'huile à moteur à double-but qui *nettoie tout en lubrifiant.*

La nouvelle Mobiloil protège plus que jamais segments, pistons et soupapes contre les dépôts qui consument inutilement l'huile et diminuent la puissance de votre moteur. Elle rend votre moteur plus efficace, plus fringant, vous aide à faire plus de milles au gallon avec votre essence. Ne laissez pas les pannes gâter le plaisir que vous obtenez de votre auto. Roulez sûrement, sans ennui, et épargnez de l'argent avec la *Nouvelle* Mobiloil—garde votre moteur propre.

SOCONY-VACUUM

Faite par les fabricants des Lubrifiants Industriels et Marins Gargoyle

la NOUVELLE
MOBILOIL
—garde votre moteur
"Mobiloil Propre"

EN VENTE PARTOUT AU CANADA PAR IMPERIAL OIL IMPERIAL ET AUTRES VENDEURS IMPORTANTS

— Mais, par exemple, si quelqu'un t'en avait donné le conseil, poursuivit M. Préblanc.

— Vous pensez bien que je n'ai pas été raconter cette histoire aux gosses de l'école, ni au maître, je n'en aurais pas fini. D'ailleurs, maman me l'avait défendu.

— Ah ! tu vois bien que ta mère avait usé de son autorité.

— Laissez répondre cet enfant comme il le jugera bon, mon cher ami. Il ne faut l'influencer en aucune manière. Voyons, mon petit ami, raconte-nous tout ce que tu sais, puisque c'est toi, n'est-ce pas vrai, qui, ce matin, a découvert...

Le Procureur de la République avait attiré l'enfant et le tenait debout devant lui, tout en lui souriant avec bonté.

— Oui, dame, que c'est moi qui ai trouvé la porte ouverte, mais j'avais pas regardé ; alors, c'est quand on est monté, maman, Adeline et moi, qu'on a vu... L'enfant rougit d'émotion et sa voix s'étrangla dans sa gorge.

— Dites, elle est morte la pauvre dame ?

— Hélas ! oui, mais commence ton récit par le début. Hier soir... pendant le dîner.

— Pendant le dîner, il ne s'est rien passé. C'est après que le type s'est amené.

— Le type ?

— Bien oui, un automobiliste qu'il disait, mais il était pas habillé comme un vrai chauffeur. Il avait un grand manteau noir serré à la taille, et puis un feutre, vous comprenez, pas une casquette, un feutre.

— Tu avais déjà vu ce monsieur ?

— Non, jamais.

— Tu le reconnaîtrais pourtant ?

— Oh ! pour ça, oui, et la dame blonde aussi. Celle qu'il a été chercher quand il a su qu'on voulait bien lui donner une chambre. Même que c'est Adeline qui l'a préparée et qui les a conduits.

— Comment était-elle, cette dame ?

— Chic, ça on peut le dire, avec un beau matin de fourrure, et un petit chapeau gris sur ses cheveux qu'on aurait dit du beurre tant ils étaient blonds, mais à cause de sa voilette, c'est à peine si on lui voyait le bout du nez. Ce qu'elle avait de mieux, c'est sa bague qui brillait mais qui avait aussi la couleur du sang, quand Adeline tue un poulet.

— Mais ces détails sont très intéressants. Volontairement ou non, les deux femmes les avaient omis, fit remarquer M. Préblanc.

— Absorbées par l'arrivée inattendue de deux voyageurs, elles ont pu n'y point prêter attention ; pourtant, la description des vêtements est identique dans les trois dépositions. Dis-moi, mon petit bonhomme, cette femme blonde, tu ne l'avais jamais rencontrée auparavant.

— Non, je ne crois pas ; pourtant l'été, il en est passé sur la route des dames qui avaient des cheveux de cette couleur, mais je saurais pas les reconnaître. Pourtant, si elle s'était arrêtée, j'aurais remarqué sa bague. Une bague comme ça, vous pensez !

A brûle-pourpoint, le commissaire, qui ne quittait pas de l'œil le petit garçon, lequel répondait sans hésitation et sans trouble, demanda :

— Mais, dis-moi. Si les deux dames ne sont point la même, comment la seconde est-elle entrée ?

— Ça, je n'en sais rien.

— Peut-être le monsieur est-il ressorti ?

— Oh ! non, la porte était fermée.

— Ta maman a pu la lui ouvrir.

— Non, c'est Adeline qui emporte la clé, vu que c'est elle qui se lève la première.

— Justement, Adeline dit qu'elle a trouvé ce matin la porte fermée. Pourtant, le monsieur et la dame étaient partis. Comment étaient-ils partis ? Tu dois bien avoir une idée à cet égard ?

L'enfant réfléchit une bonne minute, ses lèvres s'ouvrirent comme sous l'inspiration d'une réflexion jaillie en son cerveau, mais elles se refermèrent aussitôt et il lança un regard de méfiance ou commissaire Préblanc dont le ton bourru ne lui plaisait guère. Il secoua sa petite tête.

— J'ai point d'idée. La porte était fermée. Faut chercher ailleurs, voilà tout.

Comprenant qu'on n'obtiendrait rien de plus de cet enfant trop jeune pour se rendre compte de la gravité de la situation, le Procureur de la République congédia le petit témoin.

— Va retrouver ta maman, mon garçon, et, cette nuit, tâche de ne pas faire de vilains rêves. Et puis, si tu te souviens d'autre chose, ne manque pas de venir nous le raconter à M. le commissaire et à moi.

•

Un juge d'instruction venait d'être commis afin d'élucider le singulier crime dont l'Hostellerie du Vieux Moulin avait été le théâtre.

Malgré les insinuations du Commissaire Préblanc, Mme Aubrieux n'avait pas été inquiétée. En somme aucun témoignage ne venait infirmer le récit qu'elle, sa servante et son fils répétaient avec une netteté et une uniformité impressionnantes.

La tâche de la police était d'abord d'identifier la morte, ensuite de retrouver le couple et l'auto ayant stationné aux abords de l'auberge durant la nuit de l'orage. Ce stationnement avait été confirmé par plusieurs témoignages spontanés de gens qui, cette nuit-là, avaient circulé sur la route et aperçu une voiture laquelle paraissait abandonnée sur le bas côté, enveloppée dans l'ombre d'un petit bois planté à flanc de côteau qui doublait les ténèbres et rendait impossible de distinguer la couleur de l'automobile et son numéro. Seul, le petit feu rouge de l'arrière avait attiré l'attention des autres conducteurs. Fait des plus intéressants, tous ces témoignages se situaient entre vingt heures et minuit. La dernière, une voiture de tourisme allant du Havre à Paris, avait passé là aux environs d'une heure du matin. Avec le jour, la circulation était devenue plus active mais, à ce moment, la mystérieuse auto avait déjà quitté le bord du chemin.

Quatre jours s'écoulèrent en vérifications. Enfin, une communication émanant du parquet de Caen avertit le juge d'instruction que, grâce aux photographies parues à peu près dans tous les journaux, une veuve, habitant les environs, croyait reconnaître sa fille, disparue dans des circonstances qu'elle ne précisait pas, il y avait exactement une semaine.

Aucune hésitation n'était possible. La dame fut invitée à se déplacer afin d'être mise en présence du cadavre anonyme.

Ce fut un moment de véritable angoisse lorsqu'elle descendit de l'auto fermée dans laquelle elle avait parcouru le trajet accompagnée par deux policiers ; tout de suite, Mme de Révanes fut conduite au cabinet de M. Martineau.

Celui-ci vit entrer une femme que la douleur accablait. Malgré la simplicité de sa mise, ses manières décelaient une femme du meilleur monde. Par son confrère, le juge connaissait déjà l'état civil de sa visiteuse et quelques détails la concernant ainsi que la disparue, Mlle Albine de Révanes, âgée de vingt-cinq ans, laquelle habitait avec sa mère un manoir assez délabré dans les environs de Caen. La vie des deux femmes était pleine de dignité et jamais aucun bruit fâcheux n'avait ter-

ni la réputation de Mlle Albine. Cinq ans auparavant, Gérald de Révanes était mort dans un accident de chasse laissant à sa femme une fortune extrêmement réduite par certaines prodigalités dont il s'était rendu coupable au cours des derniers mois de son existence. Ses dettes payées, les deux femmes eurent tout juste de quoi vivre dans cette propriété, moitié ferme, moitié château, où elles ne recevaient pour ainsi dire personne et n'étaient entourées que d'un vieux couple de serviteurs, la femme s'occupant du ménage et le mari du jardin potager.

M. Martineau salua respectueusement la mère si douloureusement éprouvée. Il lui désigna un fauteuil puis commença l'interrogatoire.

— Madame, mon confrère vient de m'avertir que vous aviez cru reconnaître...

— Oui, monsieur, c'est elle, j'en suis sûre, ma pauvre petite Albine...

— Votre fille a donc disparu ? Voulez-vous me faire connaître en quelles circonstances.

— Cela remonte... Mon Dieu, ma tête se perd... Oui, à jeudi de la semaine dernière.

— C'est-à-dire au 14 novembre, si je ne me trompe. La découverte du corps ayant eu lieu le samedi matin, il est en effet possible. Voulez-vous m'expliquer comment votre fille a disparu et comment il se fait que vous n'ayez point signalé cette disparition.

La femme en noir se tordit les mains.

— Oh ! j'aurais dû. Mais j'ai craint que l'on m'interprète mal... La réputation d'une jeune fille est une chose si fragile... J'espérais, oui, j'espérais. Ce jeudi-là, monsieur le juge, Albine était sortie comme d'habitude sur sa bicyclette. Elle aimait, quand le temps le permettait, courir à travers la campagne. C'était sa seule distraction. Vers cinq heures, un paysan, un jeune garçon que je connaissais car, parfois, nous le chargions de quelques courses en ville, vint me rapporter la bicyclette. Il me dit textuellement ces mots :

— Mlle Albine prie Madame de ne point s'inquiéter. Mme Bercy l'a emmenée jusqu'à Caen. Il se peut que ces dames dînent au restaurant ensemble. C'est à cause du mariage de M. Robert.

— Qui est cette Mme Bercy ?

— Une cousine de campagne. Mme Bercy possède un château voisin de notre propriété ; mais elle ne l'habite jamais durant la mauvaise saison.

— Elle demeure habituellement ?

— A Paris, rue de Longchamp. J'ai donc supposé que Mme Bercy se trouvait par hasard dans la contrée et avait emmené ma fille.

— Qui est ce Robert dont on vous a parlé ?

— Le neveu de notre amie mais nous le connaissons à peine.

— Vous saviez cependant qu'il devait se marier ?

— Vaguement, à Nice, je crois.

— Donc, rien ne vous parut insolite dans cette annonce ?

— Rien. Je n'ai commencé réellement à m'inquiéter que le lendemain.

— Alors, qu'avez-vous fait ?

— Je me suis rendue chez Mme Bercy où j'ai appris que personne n'était averti de son arrivée.

— Ensuite ?

— Ensuite, j'ai téléphoné à Paris où l'on m'a répondu que Madame voyageait depuis quelques semaines. Elle était partie en auto. Vous devinez mon anxiété. Comment Albine, si réfléchie, si tendre, se serait-elle laissée entraîner ? C'était invraisemblable, et pourtant j'admettais tout... hors un malheur.

— Ne supposez-vous pas, Madame, que quelqu'un s'est servi du nom de Mme Bercy ?

— C'est plus que certain, hélas !

— Vous auriez dû interroger le jeune paysan...

— Vous vous doutez bien, monsieur, que tel fut mon premier soin, La bicyclette de ma pauvre enfant et la phrase qu'il me répéta par cœur, lui furent confiées par un homme qu'il ne connaissait pas, mais qui se donna pour le chauffeur de Mme Emma Bercy.

— Le coup était bien machiné. Tout à l'heure nous nous efforcerons, Madame, d'établir quel intérêt un tiers pouvait avoir à enlever Mlle de Révanes. Peut-être nous trouvons-nous en face d'un crime passionnel... quelque intrigue menée à votre insu ?

— C'est impossible, ma fille ne me quittait que pour ses promenades qui avaient lieu au grand jour et puis, elle n'avait rien de caché pour moi, c'était une âme si pure, si droite.

— Quels vêtements portait Mademoiselle votre fille quand vous l'avez vue pour la dernière fois ?

— Une robe de lainage gris, un corsage tricoté par elle-même, en soie et laine mélangées, gris et bleu, un béret blanc et un imperméable crème.

Le magistrat baissa la tête. Hors le béret, c'était la description fidèle des effets trouvés sur la jeune morte. Il appuya sur un timbre, donna un ordre à l'agent qui parut. Un instant plus tard, on déposait devant le juge un paquet qu'il défit, non sans une sorte de respect apitoyé.

La veuve poussa un cri. Elle devint affreusement pâle mais aucun mot ne put sortir de sa gorge.

— Vous reconnaissez ces vêtements, madame ?

— Ce sont ceux d'Albine, de ma pauvre chère enfant.

— Mon devoir — devoir pénible et douloureux — m'ordonne donc de vous mettre en présence du corps de la victime.

— Faites, monsieur. Je suis venue ici pour supporter cette épreuve. J'aurai du courage.

Un cortège s'était formé qui entourait la malheureuse mère. D'abord M. Martineau et deux agents prêts à soutenir Mme de Révanes si elle venait à défaillir. Le Commissaire de Préblanc, le docteur Darfeuil s'étaient joints à eux et aussi le greffier ainsi que quelques policiers curieux d'assister à la scène tragique.

Le corps dont on avait, la veille, pratiqué l'autopsie reposait sur une table. Un drap blanc l'enveloppait et recouvrait le visage. Quand Mme de Révanes fut parvenue à quelques pas de la funèbre exposition, un homme, d'un geste mesuré, écarta le suaire. La morte paraissait s'être apaisée. Les traits détendus avaient la pureté d'un beau marbre.

Mme de Révanes était tombée à genoux. Des sanglots déchirants soulevèrent ses épaules. Elle appelait la morte par son nom, comme si elle avait cru pouvoir se faire entendre. Soudain, elle se releva. Secouée par un tremblement nerveux, elle se pencha sur le visage glacé, voulut y poser ses lèvres. Le mouvement qu'elle fit écarta le drap. On avait croisé les mains sur la poitrine. Les doigts tranchés à ras qui faisaient un effrayant moignon de cette frêle main de jeune fille.

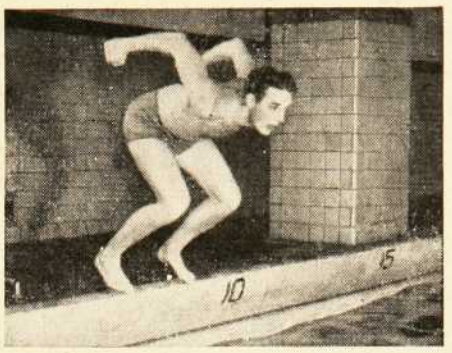
Aussitôt l'expression de son visage changea. La douleur fit place à l'horreur, la plus profonde. D'une voix qui n'avait plus rien d'humain, elle s'écria :

— Les doigts, ils lui ont coupé les doigts ! Albine, pardon, pardon, c'est moi la cause de ta mort, moi qui t'ai tuée, pardon, pardon.

Et battant l'air de ses bras elle tomba à la renverse sans connaissance et aussi rigide que pouvait l'être le pauvre corps torturé.

•

— Messieurs, je vous présente l'inspecteur principal Roland Sertier que



L'exercice donne de la vitalité à votre apparence. Il en est de même pour Vitalis et le "traitement de 60 secondes". Ce traitement imprime une apparence virile et lustrée à votre chevelure . . . il ranime les cheveux ternes et sans vigueur . . . tonifie et rafraîchit votre cuir chevelu. Si l'apparence de votre chevelure a besoin de renouveler son bail de vie, voici votre option:

Vitalis et le "Traitement de 60 Secondes"

50 secondes suffisent pour frictionner Vitalis dans votre cuir chevelu. Vous ressentirez immédiatement un picotement revivifiant. C'est la méthode par excellence pour prévenir le desséchement du cuir chevelu, le débarrasser des pellicules libres et freiner la chute excessive des cheveux. Vous en serez étonné! Vitalis et le "traitement de 60 secondes" rendront votre chevelure saine et lustrée . . . vous donneront une mise soignée, stylée.

donnent de L'éclat à votre chevelure

Une chevelure lustrée et vigoureuse vous avantage au travail. Les patrons aiment les hommes qui sont bien mis, éveillés; les jeunes filles n'y sont pas indifférentes non plus. Cherchez-vous à former une association commerciale ou conjugale? Une chevelure saine et lustrée vous aidera. Adoptez Vitalis et le "traitement de 60 secondes".

Un produit Bristol-Myers — Fabriqué au Canada

Ecoutez "Banco! Banco!", CKAC, CHRC et CHLT, le vendredi à 9:30 P.M.

Quatre Manières de Rester Sotte

1. C'est facile! On vous a peut-être demandé d'aller de bonne fleure à la gare à la rencontre d'une visiteuse importante. Mais vous avez une nuit agitée . . . vous fermez le réveil à moitié endormie . . . vous vous retournez . . . et vous vous réveillez une demi-heure en retard pour aller à la gare. Vous *resteriez* sotte!

2. Ou bien vous êtes invitée à dîner pour la première fois chez des gens importants. Votre hôtesse sert le meilleur repas—mais vous souffrez encore d'indigestion . . . et vous picotez dans votre assiette comme un canari. Ce n'est *pas* un moyen de créer une bonne impression—mais c'est une bonne manière de rester sotte!

3. Une crise de colère réussit souvent. Vous trouvez que trop de gens vous marchent sur les pieds dans l'autobus . . . vous vous en prenez à un pauvre homme qui s'accroche à votre chapeau au lieu de la courroie. Et cet homme est justement le meilleur client de votre mari. Là encore, vous restez sotte!

4. Naturellement, vous resterez peut-être encore plus sotte quand vous vous rendrez compte que c'est la caféine qui est dans le thé et le café qui a gâché votre sommeil, dérangé votre digestion et aigri votre caractère . . . quand, tout ce temps-là, vous auriez pu prendre du Postum à la place!

Les gens que la caféine du thé et du café détraque, prennent l'habitude de boire du Postum: qui est délicieux, n'a pas le goût du thé ni du café mais un goût exquis et particulier. Le Postum ne contient ni caféine ni autre drogue qui pourrait déranger le coeur, les nerfs, ou la digestion. On le prépare directement dans la tasse en y ajoutant de l'eau bouillante ou du lait chaud. Commandez-en une grosse boîte aujourd'hui.

POSTUM

MARQUE DÉPOSÉE

Un Produit de General Foods

P-286F

la Sûreté de Paris vient de nous adjoindre.

Le ton du Commissaire Préblanc n'était pas des plus amènes. Evidemment, l'arrivée d'un policier appartenant à la Brigade des recherches signifiait un blâme que le garde des sceaux infligeait à la police locale. De nombreuses recherches ayant dû s'effectuer à Paris, où, selon toute vraisemblance, le couple fugitif avait dû se réfugier, la présence de l'inspecteur se justifiait.

D'ailleurs, le nouveau venu ne paraissait pas de ceux qu'une ambiance hostile parvient à décourager. Grand, bien découplé, le regard direct et les muscles visiblement en forme, Roland Sertier passait pour l'un des plus habiles limiers de la rue des Saussaies.

Il n'arrivait pas absolument les mains vides car il avait pu établir une fiche des plus intéressantes concernant Robert Bercy qui, faute de mieux, était considéré comme l'auteur du crime.

Sur Mme Bercy, la tante du précédent, les renseignements recueillis étaient des plus favorables. Solidement rentée la dame, divorcée aux torts et griefs de son époux, partageait son temps entre des séjours dans son confortable appartement de la rue de Longchamp et des voyages sur la Côte d'Azur et les endroits consacrés par la mode. L'été, elle passait quelques semaines, parfois un mois ou deux, dans son château d'Hérouville. Rien ne pouvait autoriser à impliquer cette respectable dame dans l'affaire du Vieux Moulin.

Si l'enquête avait été des plus favorables à Mme Emma Bercy, elle était, en ce qui concerne son neveu, moins formelle. Robert Bercy était le fils unique d'un frère de M. Bercy et si l'épouse divorcée de ce dernier avait, après la séparation, consenti à recevoir encore le jeune homme, c'est qu'elle était également sa marraine.

Robert depuis sa sortie du collège où, orphelin et pauvre, il avait été élevé grâce à la générosité de Mme Bercy, avait mené une vie oisive, fort peu en rapport avec son manque absolu de fortune. Fort joli garçon, il plaisait aux femmes, surtout aux mûres, et ses scrupules ne l'empêchaient point de recevoir certains subsides de ses faciles conquêtes. Des hauts et des bas ; tantôt le plus hideux dénuement, tantôt une existence fastueuse, voilà ce qu'avait été jusqu'alors la vie du jeune homme. Il venait d'avoir trente ans. Son casier judiciaire était vierge grâce à l'indulgence d'un tribunal qui lui avait appliqué la loi de pardon tout en le condamnant à six mois de prison pour escroquerie au chèque sans provision.

On l'avait vu, au cours des mois qui précédaient le drame, joueur heureux sur la Côte d'Azur puis sur la côte basque. A Juan-les-Pins, il avait, disait-on, compromis une riche héritière laquelle était folle de lui, si bien que les parents avaient dû consentir à des fiançailles. Or, justement au moment où le mariage aurait pu s'accomplir, Robert, brusquement, avait disparu. Sa tante, Mme Bercy, le croyait parti au Maroc et attribuait ce départ à un délicat scrupule : celui de ne point se présenter les mains vides devant sa fiancée.

— Il m'a emprunté vingt mille francs, avait affirmé la complaisante marraine, je les lui ai prêtés. Il était si sûr de faire fortune en quelques mois, puis de revenir riche afin d'épouser Mlle Carmen d'Oluytréga, sa fiancée . . .

Il est vrai que depuis son départ, environ un mois, le jeune homme n'avait pas daigné donner de ses nouvelles, ce qui n'était pas sans inquiéter la bonne Mme Bercy et ravir le Senor et la Senora d'Oluytrega auxquels ce gendre ne plaisait qu'à demi.

Le fait le plus grave dans cette intrigue était la disparition totale du prétendu. On retrouvait le bateau sur lequel, à Marseille, il avait pris passage pour Casablanca, mais rien ne permettait d'affirmer qu'il soit revenu en France. Donc, la piste à peine déblayée tournait court. Celle de la femme aux cheveux platinés et à la bague de rubis ne paraissait pas plus solide. Il fallait donc admettre qu'un inconnu s'était servi de ces noms familiers afin d'attirer Albine de Révanes dans un piège. D'un autre côté, Mme de Révanes avait prononcé de bien graves paroles, mais à leur grand regret les magistrats n'avaient pu l'interroger de nouveau car, à la suite du choc terrible qu'elle avait subi, la pauvre femme avait été terrassée par une méningite. Même dans son délire les mots sans suite qu'elle proférait ne pouvaient aider les enquêteurs.

— Voici donc, messieurs, où nous en sommes après dix jours d'enquête. Le dossier que je viens de mettre sous vos yeux ne modifie guère les choses

— Alors, monsieur l'inspecteur, selon vous, affaire à classer ?

— Fichetre ! non. Affaire à poursuivre, mais sans chercher à établir des hypothèses qui nous conduisent à des impasses, comme vous le voyez, monsieur le juge. Il faut reprendre les premières constatations, établir comment le cadavre a pu être introduit dans l'auberge.

— Sans admettre la complicité de l'hôtelière vous ne parviendrez à rien, déclara le commissaire de police qui tenait fermement à sa première idée.

— Nous verrons ça, monsieur le commissaire. Refaisons, en sens inverse, la route qu'a suivie l'assassin, peut-être nous fera-t-elle parvenir quelque part

— Une reconstitution du crime ?

— Cela s'impose, approuva M. Martineau.

Le lendemain, deux autos transportaient les magistrats vers l'auberge tragique devenue, depuis le drame qui s'y était déroulé, le lieu où aboutissaient toutes les curiosités, non seulement des habitants de Vernon, mais de touristes venus des départements voisins et surtout de Paris.

Il faisait beau et froid. Un soleil d'hiver brillait sur la campagne. Durant tout le trajet, Roland Sertier avait paru s'intéresser vivement au paysage, évitant ainsi les questions qui auraient pu lui être posées par ses collègues du Parquet d'Evreux.

Quand les voitures s'arrêtèrent devant l'auberge, il se tint modestement à l'écart, mais son regard d'une acuité surprenante paraissait enregistrer les plus petits détails des lieux où il se trouvait.

Docilement, Marie-Rose Aubrieux et sa servante Adeline répétaient les paroles, refaisaient les gestes qu'elles avaient faits durant la soirée tragique.

— Il était à peine huit heures et demie, nous avions achevé de souper, le petit disposait ses livres de classe pour préparer ses devoirs du lendemain. N'est-ce pas, mon Claude ?

— Oui, maman !

La tête du petit garçon émergea d'un coin obscur où il s'était réfugié lors de l'arrivée des policiers. Certains commentaires parus dans les journaux avaient laissé planer un doute injurieux sur la malheureuse aubergiste et, depuis, Claude, objet de curiosité pour ses camarades, n'était pas retourné à l'école.

— Bon, c'est à ce moment qu'on a cogné à la porte et que le voyageur est entré.

— Rien ne vous a frappé dans sa tenue, madame ?

— J'ai déjà dit qu'il n'avait pas la mise d'un automobiliste. C'est tout.

A ce moment, l'inspecteur Sertier intervint :

— On peut prendre le volant d'une conduite intérieure sans adopter la casquette, l'imperméable et les grosses lunettes d'un sportif. Dans les grandes

villes, que de chauffeurs, le soir, portent l'habit.

— C'est ce que je me suis dit, monsieur, approuva Marie-Rose.

Puis, sans se départir de sa tranquille assurance, elle répéta tous les détails que sa mémoire avait enregistrés et, quand il lui semblait être en défaut, c'est au petit Claude qu'elle demandait de l'aider.

— De sorte, madame, que vous avez reçu des hôtes attardés sans leur demander leur nom, sans même chercher si l'histoire que le voyageur vous avait débitée était vraisemblable. Cette voiture en panne n'a pas excité votre curiosité ?

— J'avoue que non. Je ne mettais pas en doute le récit de ce voyageur. D'ailleurs, comment serait-il parvenu jusque chez moi à pied, par un temps pareil ? La dame qui est venue après lui était à peine mouillée. Quant à leurs noms, ils manifestaient une si grande hâte de gagner leur chambre que j'ai remis cette formalité au lendemain. Je dois ajouter qu'ils avaient, et au delà, payé d'avance.

— Par où les allées et venues comportant l'entrée du cadavre, puis la fuite matinale, ont-elles pu se produire ?

— Interrogez ma servante, messieurs. C'est elle qui, chaque soir, ferme la porte et tire les verrous. Elle emporte même la clé car, levée la première, c'est elle qui le matin ouvre la maison.

— La fille Adeline Dufour a déjà dit tout cela.

— Il y a des fenêtres, monsieur le juge, fit remarquer Sertier qui intervenait pour la première fois.

— Des fenêtres grillagées et solidement, je vous l'assure. Des barres de fer de la grosseur de mon poignet.

— Dame, presque en pleine campagne, et des femmes seules. C'est moi qui ai fait mettre ces barreaux.

— Aucune autre issue ?

— Si. La cuisine donne sur une cour intérieure qui est close de murs difficiles à escalader.

— Vous n'avez pas de jardin ?

— Si. La cuisine donne sur une cour intérieure qui est close de murs difficiles à escalader.

— Vous n'avez pas de jardin ?

— Le jardin est à vingt mètres au delà d'une pièce de terre qui ne m'appartient pas. Il faut sortir sur la route, prendre le premier sentier à droite pour y arriver.

— En somme, si je comprends bien votre témoignage, le corps n'a pu être apporté que par des moyens qu'il nous faut découvrir.

A demi voix, le commissaire de police, s'adressant au jeune inspecteur, lui confia :

— Tout deviendrait clair comme de l'eau de roche si nous admettions que la servante... à moins que ce ne soit la maîtresse, ait bel et bien présidé à ces allées et venues et servi de complice aux assassins.

Sertier ne répondit pas mais son regard ironique disait assez que la solution préconisée par M. Préblanc lui paraissait infiniment trop simpliste. De nouveau il se renferma dans son mutisme. Pourtant, quand il se fut transporté au premier étage dans la chambre où avait été découvert le cadavre de Mlle de Révanes, son regard devint plus aigu encore. Pendant que ses confrères s'attardaient à discuter au sujet de la position du cadavre, il s'éloigna un peu et s'accouda à la fenêtre qui donnait sur la route nationale. Quand il tourna la tête vers l'intérieur de la chambre, il reçut une sorte de choc.

Les yeux du petit Claude que le juge d'instruction avait jugé bon d'amener s'étaient croisés avec les siens et le policier avait lu dans le regard.

Il manœuvra pour se rapprocher de lui et, pendant que les autres discutaient, il se trouva seul, sur le seuil de la porte, avec le petit garçon.

— Hé bien, mon bonhomme, fit-il d'un ton jovial, ça te passionne, cette histoire ? Pas vrai ? C'est aussi intéressant qu'un roman de Jules Verne ou bien un conte de Mr. Conan Doyle ? Sherlock Holmes, tu connais ça ?

— Non, monsieur, répondit l'enfant.

— Avoue que tu as une idée sur tout cela, une idée bien plus épatante que celles du commissaire et du juge d'instruction.

Claude garda un prudent silence.

— Enfin, tu ne me diras pas qu'on ne peut sortir de cette grande maison que par la porte donnant sur la route, ou bien en escaladant les murs de la cour ? Pourtant, c'est ce que ta maman a soutenu au juge. C'est pas malin, tu sais...

— Maman dit ce qu'elle croit. Elle est jamais sortie par ailleurs, la bonne non plus.

— Mais toi, mon petit, tu connais une autre issue.

— Bien sûr, celle du grenier, mais il faut savoir où est l'escalier, et puis mettre l'échelle.

— Tu sais, toi ?

— Je sais où est l'escalier mais l'échelle est trop lourde.

— Alors, t'es jamais passé par là ?

— Si, en grimpant par les crochets du lierre. C'est amusant, vous savez, mais si maman me pinçait, elle serait furieuse, rapport à mes pantalons et à mes genoux aussi, et c'est moi qui trinquerais.

— Montre-moi, veux-tu. Je ne dirai rien à ta maman.

Claude hésita un instant mais le sourire du jeune homme était engageant et comme la discussion avait repris dans la chambre mortuaire il mit sa main dans celle de Roland Sertier et tous deux sortirent sans être vus.

Un long couloir séparait en deux l'étage. Des rangées de portes numérotées de un à dix, le longeaient. Au bout était la petite chambre de Claude, à l'autre s'amorçait un escalier de service. Ce fut vers cet escalier que le gamin guida son nouvel ami. Ils gravirent des marches poussiéreuses puis débouchèrent dans un vaste grenier. Par les interstices du toit s'engouffrait une brise âpre. De vieux meubles, des ustensiles hors d'usage remplissaient le grenier. Claude se dirigeait parmi ces débris mis au rebut avec une agilité de jeune chat. D'ailleurs, entre les pieds de chaises boiteuses et les sommiers éventrés, une sorte de passage était ménagé. L'enfant et le policier qui suivait docilement, s'y faufilèrent. Claude marchait le premier. Il ne s'aperçut pas que l'homme s'était baissé et avait ramassé un petit objet qui traînait à terre. La partie où il se trouvait était fortement mansardée. Si le petit garçon évoluait très à son aise, l'inspecteur avait dû se courber en deux.

— Tenez, la voilà, l'échelle, fit remarquer Claude en désignant une très longue échelle de bois couchée sur le sol. Et puis, voilà la lucarne par où elle passe. Y a des crampons à l'échelle, pas vrai, et y a deux trucs en fer dans le mur pour mettre les crampons. Quand je serai plus grand, je ferai la descente. Si ça vous amuse d'essayer ? Moi, je peux pas la soulever, l'échelle. Elle est trop lourde.

Tout devenait lumineux pour le policier. Quand tout le monde avait sommeillé dans l'auberge, le voyageur, aidé de sa compagne, était monté au grenier. Il avait glissé l'échelle qui était juste assez longue pour reposer à terre. Or, ce côté de l'auberge donnait non sur la route ou sur la petite cour, mais dans un champ ; celui-là même qui séparait la demeure, — une ancienne ferme, — du jardin où Mme Aubrieux faisait pousser ses légumes.

En se penchant, le policier apercevait des traces que les pluies n'avaient point complètement effacées. Il poussa une exclamation de triomphe et, soulevant le petit Claude, il lui appliqua sur les joues deux sonores baisers.

L'enfant paraissait ravi de son succès.

— Dites, monsieur, il faut pas le dire à maman, elle ferait ôter l'échelle et puis fermer la lucarne de peur que je tombe.

— Sois tranquille, petit ; mais, dis-moi, qu'est-ce qui t'a fait croire que c'est par là que le voyageur a pu passer ?

— Dame, j'ai entendu du bruit. Moi, je couche au premier, vous savez. Je ne dormais pas encore. J'avais entendu Adeline fermer la porte, et maman qui couche juste au-dessous de moi, tirer son verrou. Je ne sais pas combien de temps s'est passé, mais tout d'un coup, il m'a semblé qu'on marchait au-dessus de ma tête, dans le grenier. J'ai pensé aux rats, mais jamais ils n'avaient fait tant de raffût... puis j'ai dormi... et j'ai oublié tout ça. Ensuite, ça m'est revenu à l'idée. Alors, vous comprenez, j'ai pensé à l'échelle. Sûr, c'est par là qu'il a été chercher la pauvre demoiselle morte, le méchant homme. Par là que la dame blonde s'est débinée.

— Oui, mais lui, comment a-t-il remis l'échelle en place ?

— Il ne s'en est pas servi pour lui, sûr ! Il a fait comme moi, il s'est laissé glisser dans le lierre. Oh ! il est solide le lierre, vous savez. Quand même, une chose me chiffonne. Comment il savait tout cela, ce vilain type. Personne n'a pu lui dire puisque c'est moi tout seul qui ai découvert les crampons. J'y ai pas raconté. Alors ? Il a peut-être habité l'auberge avant nous ?

Profondément frappé par le raisonnement du petit Claude, le policier ne répondit pas, mais il prit l'enfant par la main et tous deux redescendirent silencieusement vers la chambre où les magistrats confrontaient leurs thèses incertaines et accumulaient les hypothèses les moins plausibles.

•

— Je vous félicite, inspecteur. Grâce à vous, nous voici en possession des empreintes des deux fugitifs. Une chance que, malgré la pluie, la terre glaise de ce champ de pommes de terre ait gardé si fidèlement des traces datant de plus de dix jours.

— Traces assez vagues, monsieur le juge. Il est évident que le lendemain, le succès aurait été absolu, fit observer l'inspecteur Sertier.

— En tout cas, il est certain qu'un homme et une femme ont passé par là. Voici les trous laissés par les hauts talons de la femme. Cette profonde empreinte que la pluie avait emplie d'eau, juste à l'endroit où l'échelle devait aboutir, prouve qu'un homme lourdement chargé s'est arrêté là. C'est le moment où l'assassin portait sur son dos le corps de sa victime. Maintenant, j'ai idée que lorsque Mme de Révanes sera assez bien pour subir un interrogatoire, l'affaire sera promptement éclaircie. Cette mère ne s'est-elle pas accusée de la mort de sa fille ?

— Pas positivement, monsieur le juge, elle s'est accusée indirectement d'avoir causé cette mort, ce qui ne veut pas dire qu'elle ait participé au meurtre. D'ailleurs, les faits sont probants : madame de Révanes n'a point quitté son domaine d'Hérouville. Le jeune commissionnaire a déposé, ainsi que les domestiques. Tout concorde parfaitement. N'importe, madame de Révanes sait quelque chose qui, sans doute, orientera définitivement les recherches.

— Le docteur Darfeuil pense que d'ici deux ou trois jours...

Un coup frappé à la porte du cabinet interrompit la conversation. Un garde apportait une dépêche adressée à l'inspecteur Sertier. Après avoir demandé l'autorisation au juge, Roland l'ouvrit. Son visage prit une expression de triomphe. Il tendit au magistrat le petit rectangle bleu.

— Tenez, monsieur le juge, lisez.

Une phrase laconique et incompréhensible au premier abord. C'était pourtant, en langage convenu, une nouvelle d'importance :

« Colis arrivé depuis quinze jours, provenance Bordeaux. Actuellement se trouve entreposé 112, rue Saint-Denis. »

Roland Sertier avait sauté sur un bottin qu'il feuilleta rapidement. Bientôt il s'écria :

— Hôtel Eclectic, 112, rue Saint-Denis. Excusez-moi, monsieur le juge, mais je pars tout de suite pour Paris.

— Vous êtes sur une piste ?

— Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que Robert Bercy n'est point au Maroc, qu'il ne fait pas sa cour à sa riche fiancée et qu'il est terré depuis quinze jours, à peu près la date du crime, à Paris, dans une maison meublée de dixième ordre.

— Allez, inspecteur Sertier, je m'en remets à votre perspicacité pour trouver la solution de cette affaire qui, déjà, nous vaut les quolibets de la presse.

— Une faveur, monsieur le juge ?

— Dites ?

— Attendez mon retour pour interroger madame de Révanes. J'ai idée que les nouvelles que je lui apporterai aideront à provoquer ses confidences.

Dans sa petite voiture dont la modeste carrosserie dissimulait un puissant moteur, Roland brûlait la route qui d'Evreux conduit à la capitale. Pourtant il n'éprouvait pas ce sentiment de triomphe que l'on ressent à la minute de vaincre. Même il se demandait si la piste qu'il suivait n'était pas erronée et s'il pouvait y avoir une corrélation entre ce jeune homme, presque un aventurier, et l'horrible meurtre de la pauvre Albine de Révanes.

Avant de se lancer à fond dans l'aventure, il passa rue des Saussaies afin d'interroger les collègues qui avaient si brillamment mené à bonne fin les recherches concernant Robert Bercy.

Les deux policiers qui avaient été chargés de l'enquête eurent vite fait de mettre l'inspecteur principal au courant.

Un hasard heureux — la carrière policière est semée de ces hasards — leur avait fait rencontrer le neveu de la rentière un soir qu'il était entré pour se distraire dans un music-hall voisin des Boulevards. Frappés par la ressemblance — ils possédaient plusieurs photos du jeune homme qui avait eu déjà maille à partir avec la police — ils établirent une filature qui aboutit peu après au petit meublé de la rue Saint-Denis. Un collègue chargé de la surveillance des hôtels avait fait le reste.

Il paraissait établi que Bercy demeurait là depuis le 13 novembre. Son séjour au Maroc avait donc été des plus brefs, juste le temps d'aller et de venir. Cependant, si les livres n'étaient pas truqués et si le locataire ne s'était point absenté par la suite, il serait en mesure d'opposer un solide alibi aux accusations portées contre lui.

L'inspecteur décida de ne point atermoyer davantage et accompagné d'un collègue il se rendit sans tarder à l'hôtel Eclectic. Dans le bureau obscur une femme d'environ la cinquantaine tricotait à côté d'un caniche obèse. Sans essayer de ruser, l'inspecteur montra sa carte. Aussitôt l'hôtelière se fit obséquieuse.

— M. Bercy. Robert Bercy ? Bien sûr, c'est un de mes locataires. Il descend chez moi pour la première fois. C'est un de ses amis qui a demeuré

ici qui a retenu une chambre pour lui. D'où venait-il ? Du Maroc, m'a-t-on dit. Oui, il était allé là-bas espérant y faire fortune, mais l'affaire dont on lui avait parlé n'existait même pas. Alors, il a repris le bateau. C'était pas la peine, n'est-il pas vrai, de rester à manger ses sous dans ce pays de filous.

— Comment se fait-il alors que votre livre porte Bordeaux comme lieu d'origine ?

— C'est bien simple, M. Bercy a pris un bateau espagnol. C'était son droit, pas vrai ? Il est revenu par l'Espagne, s'est arrêté un jour ou deux à Bordeaux. Si c'est pour me chercher des noises que vous me posez ces questions, monsieur l'inspecteur, c'est pas la peine d'insister. Mon hôtel est tout ce qu'il y a de plus convenable. On est en règle, je vous dis.

L'affirmation narquoise de la femme éveillant davantage les soupçons de Roland Sertier, il ajouta d'un ton volontairement ironique :

— Inutile de vous demander, je suppose, si votre pensionnaire, depuis, ne s'est pas absenté ?

— S'il s'est absenté ? Naturellement. Il ne passe pas ses journées entre les quatre murs de sa chambre. Il sort, ce garçon, il est libre.

— Vous me comprenez très bien, madame. Je veux dire que Bercy a pu quitter Paris pour un jour ou deux.

— Ah ! pour ça non. Je m'en serais aperçue. Tous les soirs il rentre coucher ici, et seul. Rangé comme une jeune fille. D'ailleurs, vous pouvez le lui demander à lui-même.

Placée comme elle l'était, la tenancière pouvait surveiller les allées et venues qui avaient lieu dans le couloir. Elle venait d'apercevoir un grand jeune homme vêtu d'un caoutchouc grisâtre qui se dirigeait tranquillement vers le bureau. Il ouvrit la porte et se trouva face à face avec Roland Sertier. Les deux hommes échangèrent un regard qui tout de suite fit d'eux des adversaires.

Sur un signe de l'inspecteur, la femme s'était tue.

— Monsieur Robert Bercy ? demanda le policier.

— Lui-même, monsieur.

Roland jugea inutile de ruser. Il exhiba le coin de sa carte.

— Ah ! parfait, fit Bercy d'un ton glacial. La police me fait l'honneur de s'occuper de moi. Serait-ce ma chère tante qui s'inquiéterait de mon silence ?

L'inspecteur examina l'homme qui était devant lui. Robert Bercy, à trente ans environ, était, en effet, un assez joli garçon, aux traits fins, aux manières un peu efféminées. Un mal implacable cependant paraissait le miner. Ses joues qu'un sang vif colorait, ce qui formait un contraste frappant avec le teint mat et presque terreux du visage se creusaient et accusaient l'ossature. Les yeux, grands et bruns, brillaient dans des orbites trop enfoncées et les épaules se voûtaient légèrement.

La tuberculose, évidemment, commençait à faire ses ravages. Le policier ne pouvait détourner ses regards des mains presque diaphanes que le jeune homme venait de libérer de la prison des gants. Jamais ces mains-là n'auraient pu accomplir la tragique besogne, jamais ces épaules courbées n'auraient pu accomplir pu soutenir le poids d'un cadavre qu'il fallait hisser à la hauteur d'un deuxième étage, puis redescendre jusqu'à la chambre du premier. Pourtant, par acquit de conscience, il demanda :

— Que faisiez-vous dans la nuit du 15 au 16 novembre ?

Les coins de la bouche esquissèrent un sourire.

— Rien à faire, inspecteur. Je n'ai point quitté Paris depuis mon arrivée de Bordeaux. Chaque soir, je dîne dans le même restaurant et je fais avec quelques copains quelques parties de cartes. Vingt personnes pourront vous affirmer que j'étais bien parmi elles ce jour-là et les suivants. Mais, dites-moi à votre tour à quoi rime cette question ? Ma bonne marraine n'a pas été cambriolée, j'espère ?

— Non, Mme Bercy est en dehors de cette affaire-là.

— On n'a pas enlevé ma fiancée, la senorita Carmen d'Oluytrega ?

— Rassurez-vous, bien que votre fiancée, comme votre tante, puissent s'étonner du peu d'empressement que vous mettez à les revoir ...

— Je suis libre de mes actes, il me semble. Si une perte d'argent me fait désirer passer, pour quelques jours encore, inaperçu, je ne dois compte de mes agissements à personne, pas même à la Police, vous comprenez.

— D'accord. Mais si Mme Bercy et Mlle d'Oluytrega ne sont point en cause, il est impossible que vous ne soyiez au courant d'un drame : un drame dont s'occupent actuellement tous les journaux. Je veux parler de l'assassinat de Mlle Albine de Révanes.

Sous l'attaque directe, Robert battit nerveusement des paupières et il sembla au policier qu'il avait pâli. Sertier voulut poursuivre son avantage.

— Vous connaissiez Mlle de Révanes, n'est-ce pas ?

— Très peu. Je l'ai rencontrée deux ou trois fois l'été, chez ma parente. Cela ne suffit pas pour que sa mort tragique et mystérieuse ne m'ait causé une profonde émotion et si c'est à ce sujet que vous êtes venu me trouver, inspecteur, j'aime mieux vous dire tout de suite que je ne sais rien. Tenez, voici mes notes d'hôtel, mon billet de passage à bord du bateau espagnol. Comparez les dates. Impossible de trouver en moi l'inculpé qui fait défaut à la police. Inspecteur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et touchant du doigt le bord de son chapeau de feutre, le neveu de Mme Bercy tourna délibérément le dos au policier puis, s'étant emparé d'une clé qui pendait à un tableau numéroté, il s'engagea dans l'escalier tout en sifflant un tango à la mode.

Il ne restait plus à l'inspecteur qu'à quitter les lieux, ce qu'il fit non sans laisser percer la mauvaise humeur dont il était possédé. Tout à ses réflexions il s'engagea dans le couloir menant à la rue. Son œil professionnel en défaut il ne s'aperçut pas qu'un homme qui paraissait guetter était caché derrière la porte entre-bâillée de la cave, ni que cet homme, après lui avoir laissé prendre une légère avance, se lançait sur ses traces. Arrivés à la hauteur des boulevards quelques pas les séparaient à peine.

Celui qui marchait derrière le policier était un homme à peu près de l'âge de Robert Bercy mais plus petit et plus trapu. Il portait un costume de sport gris, assez usagé, mais qui faisait ressortir sa puissante carrure qu'accentuait encore une sorte de balancement du buste lourd sur les jambes un peu trop courtes.

Après l'échec de sa démarche, Roland n'était pas pressé de retourner rue des Saussaies où rien ne l'appelait plus. Il décida de descendre jusqu'au *Matin* et d'attendre les dernières dépêches.

Espérait-il qu'en son absence l'assassin serait venu se constituer prisonnier et qu'il apprendrait par les journaux du soir son arrestation ? Sur le large trottoir encombré de flâneurs et de gens pressés, rien ne gênait la filature dont le policier était l'objet.

Quand Sertier voulut traverser, juste à la hauteur du faubourg Poissonnière, un groupe de provinciaux un peu hésitants le força à demeurer un instant au bord du trottoir. A cette minute, l'homme au costume gris était immédiatement derrière lui. La sonnerie annonçant que la voie n'était plus libre venait de retentir. Roland, que rien ne pressait, allait se résigner à attendre d'autant plus qu'un lourd camion venait de s'ébranler. Au moment même où il parvenait à sa hauteur, le jeune homme se sentit poussé, projeté sur la chaussée. Un homme passait en trombe devant lui, le bousculant même. Si l'instinct de la conservation et les excellents reflexes de ses muscels ne l'avaient incité à bondir en arrière, l'inspecteur était happé par le camion et projeté sous les roues.

L'incident n'avait pas passé inaperçu. Quelques curieux s'étaient groupés autour du jeune homme mais lui, criait, désignant la direction dans laquelle son agresseur avait fui :

— Arrêtez-le, arrêtez-le, et joignant le geste à la parole il fit mine de s'élancer. Trop tard. D'un flot ininterrompu les véhicules défilaient devant lui et quand, dernière complication, un agent vint s'enquérir des causes de cet attroupement, l'inconnu était évidemment hors d'atteinte.

•

Très soucieux, l'inspecteur avait repris le chemin d'Evreux non sans avoir donné pour mission à deux agents avec lesquels il avait l'habitude de travailler, Bourrot et Verdal, de surveiller étroitement l'Hôtel Eclectic et les faits et gestes de Robert Bercy.

Evidemment, il n'aurait pu affirmer que l'homme dont il avait à peine entrevu la silhouette avait quelques accointances avec les habitants de la maison meublée. Il était même vraisemblable que cet inconnu l'ait suivi depuis son arrivée à Paris, qui sait, même depuis son départ d'Evreux, mais un instinct secret lui disait au contraire qu'il tenait, dans cet hôtel de la rue Saint-Denis, l'un des fils de l'intrigue compliquée.

Maintenant, il s'agissait avant tout de faire parler Mme de Révanes, d'obtenir l'aveu du mystère qu'elle tenait célé en son esprit d'apprendre pour quelle cause — il était établi qu'Albine était partie de chez elle sans prendre même sa bourse et qu'elle ne possédait aucun bijou de valeur — la main gauche de la jeune fille avait été si odieusement mutilée.

Quand il se fit annoncer dans le cabinet de M. Martineau, Roland Sertier se rendit tout de suite compte qu'il y avait du nouveau.

— Mme de Révanes a parlé ? questionna-t-il.

— Non, non, cher inspecteur, selon votre désir, je n'ai point encore interrogé la malade. Par contre j'ai fait nommer une commission rogatoire afin de recueillir, une fois encore, les témoignages des serviteurs des dames de Révanes. Voici un point qui vous intéressera peut-être.

Le magistrat ouvrit un dossier posé devant lui sur le vaste bureau et tendit une feuille dactylographiée au policier :

— Voici. Joseph Duroux et sa femme Mariette, depuis vingt-trois ans au service de Mme de Révanes. Mariette a élevé Mlle Albine ; interrogée sur les paroles prononcées par sa maîtresse, la servante a paru se troubler ; pressée de questions, elle répond enfin :

« — Tout ça vient de la bague. Avant que monsieur l'ait trouvée, tout le monde était tranquille ici. Et depuis, c'est malheur sur malheur. Monsieur qui était si rangé, si bon père, on ne le reconnaissait plus. En deux ans, il s'est ruiné. C'est à croire qu'il avait perdu la tête. Et la pauvre madame qui ne disait rien, mais qui pleurait à longueur de journée. Puis cet accident de chasse. Un accident qu'on a dit ; moi, rien ne m'ôtera de l'idée que c'est quasiment un crime. On aura voulu lui voler cette maudite bague. Et madame depuis tremblait aussi qu'on ne vienne la lui voler. Alors, quand Mlle Albine lui a demandé de la mettre à son doigt, madame a bien hésité, mais comme mademoiselle insistait elle la lui a donnée. C'était l'été dernier, je me rappelle bien. Depuis mademoiselle la portait toujours ; d'ailleurs, elle lui était trop petite. C'était le diable pour la retirer.

« *Question* : Comment était cette bague ?

« *Réponse* : Pas belle du tout ; un anneau d'argent qui avait pris une drôle de couleur parce qu'il était très ancien et, dessus, des signes graves et des chiffres, mais qui ne voulaient rien dire.

« *Question* : Mademoiselle de Révanes portait cette bague le jour de sa disparition ?

« *Réponse* : Puisque je vous dis qu'elle ne pouvait plus l'ôter de son doigt. »

— Que dites-vous de cela, monsieur l'inspecteur ?

— Je dis ... je dis que je pars tout de suite pour Hérouville.

— Inutile. J'ai envoyé deux de mes agents. Vous ne voudriez pas priver notre police d'un succès qui lui est bien dû.

— Hé ! du diable ces rivalités. Je ne me soucie pas du succès, mais je veux arriver, et rapidement, à mettre l'assassin hors d'état de se servir de cette bague. C'est le nœud de l'affaire. Ce ne sont pas des interrogatoires ni des enquêtes qui feront surgir la vérité.

— Quoi, alors ?

Roland Sertier, brusquement, parut se calmer. Il haussa les épaules.

— Au fait, vous avez raison, monsieur le juge. Que ces messieurs poursuivent leur enquête. Moi, je vais continuer la mienne. Il est entendu que vous m'autorisez à questionner Mme de Révanes.

— Sauf avis défavorable du docteur Darfeuil.

•

Roland Sertier venait d'être introduit dans la petite chambre particulière où Mme de Révanes était soignée. Le crépuscule répandait une demi-clarté grise qui pénétrait par la fenêtre sans rideaux. Seules, la blancheur des draps et celle de la large cornette de la sœur infirmière semblaient retenir encore un peu de lumière.

Très pâle, mais d'une pâleur cireuse, la malade qui, depuis deux jours ne faisait plus de température, regardait s'avancer vers elle cet homme dont elle distinguait à peine le visage.

Roland s'assit auprès de la couchette. Il refusa d'un signe l'offre d'allumer l'électricité que lui faisait la religieuse et, d'une voix très douce, il commença à questionner la malheureuse femme.

— Madame, au nom de celle que vous pleurez, il faut me dire la vérité.

— La vérité ? répéta comme un écho Mme de Révanes qui paraissait sortir de quelque sommeil hypnotique, puis de grosses larmes se formèrent au coin de ses yeux et coulèrent sur ses joues.

« Albine, ma pauvre petite Albine, c'est moi qui l'ai tuée ... moi qui suis responsable de sa mort.

C'était exactement les paroles qu'elle avait prononcées devant M. Martineau. L'inspecteur, le cœur battant d'angoisse la pressa encore.

— Dites-moi tout. Et comme elle paraissait retomber dans sa profonde rêverie il ajouta, parlant presque à son oreille.

« Dites-moi ce que Mlle Albine portait à sa main gauche.

Les yeux largement cernés s'agrandirent sous l'empire de la terreur.

— La bague, la bague maudite. Ils l'ont tuée pour la lui enlever.

— Que signifiait cette bague ?

Sous le regard dominateur du policier, Mme de Révanes parut reprendre conscience des événements.

— Oui, oui. Je vais tout vous dire. Il faut que mon enfant soit vengée.

Mon mari aussi, car ils l'ont tué, j'en suis maintenant tout à fait certaine.

— Dites, je vous écoute et je vous jure de tout faire pour que les meurtriers soient punis.

— Eh bien ! voici. Mon mari, en 1910, servait dans un régiment d'Afrique, le 2e tirailleurs. Il participa en qualité de sous-lieutenant à la conquête du Maroc. Il avait un ami, un frère d'armes, plus âgé que lui qui fut grièvement blessé au cours d'un des premiers engagements. Mon mari fut désigné pour accompagner le moribond jusqu'à l'ambulance d'Oujda. En cours de route, Noël Duverger — tel était son nom — lui montra un anneau d'argent bruni où des caractères arabes étaient gravés. Cet anneau lui avait été donné par un cheick auquel le capitaine Duverger avait sauvé la vie. En faisant ce don, le cheick lui avait assuré qu'il lui suffirait de le remettre à un Marabout qu'il désignait pour entrer en possession de tous ses biens. Lui était vieux et avait perdu tous ses fils. Afin de cacher au blessé la gravité de son état, mon mari refusa de prendre l'anneau. Le capitaine mourut peu après son arrivée à l'hôpital militaire d'Oujda. Quand son frère d'armes vint saluer son cadavre, le bijou du cheick avait été volé. Mon mari oublia vite cet incident. Peu après, il abandonnait le métier militaire afin de m'épouser. Une petite fille naquit, notre Albine.

« Notre fortune était suffisante. Mon pauvre Pierre n'évoquait plus qu'en plaisantant le legs du mourant et le fabuleux trésor. De 1914 é 1918, il se battit vaillamment, fut trois fois blessé mais il me revint. Tout paraissait nous sourire quand un jour il reçut un petit paquet qui avait été mis à la poste de Marrakech. Une main inhabile avait tracé l'en-tête et, sur un papier qui entourait la bague, ces mots que je n'oublierai jamais : « L'émir est mort mais son fils, détenteur du trésor que le chef français a légué à son ami, accomplira le vœu du cheick Mohammed Arzour. »

«Tout d'abord, Pierre crut à une plaisanterie. Comment le vœu du mourant avait-il pu être connu d'un indigène ? Puis il pensa à l'ordonnance du capitaine Duverger qui avait assisté à la scène poignante. Il crut au trésor, pour son malheur, pour le nôtre. Quel vent de folie passa dans cette tête si bien organisée, balaya tous les bons sentiments d'un cœur qui n'avait battu que pour nous ? Le jeu, les prodigalités les plus folles nous conduisirent à la ruine. Mon mari attendait toujours la succession du cheick. Il nous fallut nous retirer à la campagne dans un petit domaine que j'avais hérité de mes parents. Pierre espérait encore l'arrivée du don fabuleux, puis il parla de se rendre au Maroc, de rechercher, à Marrakech, les traces du dépositaire qui ne lui avait même pas livré son nom. Je fis tout pour m'opposer à ce départ où nos dernières ressources auraient été englouties. Mon mari, parti un jour d'automne pour la chasse, fut retrouvé la tête fracassée par son propre fusil dont la décharge était partie alors qu'il traversait un fourré Telle fut, du moins, la version officielle à laquelle moi aussi j'ai cru... ou voulu croire...

— Et la bague ?

— La bague n'était jamais sortie de mon coffret à bijoux où mon mari l'avait déposée, mais moi seule connaissais ce détail. Cette bague, forgée peut-être pour la main d'une sultane, était si étroite que, même au petit doigt, Pierre ne pouvait la porter.

— Et c'est cette bague que vous avez donnée à Mlle de Révanes ?

— Oui. Elle aussi, après la mort de son père, fut hantée par l'idée du trésor. Un jour, en s'amusant, elle passa la bague à l'annulaire de sa main gauche et ne put la retirer. J'eus la faiblesse de la lui laisser, forgeant moi-même l'arme qui devait frapper ma pauvre enfant.

— Madame, qui savait, dans votre entourage, l'histoire du trésor ?

— Qui ? Je n'en sais rien. Durant les derniers mois de sa vie, mon pauvre mari se livrait à certains excès. Il buvait et, parfois, sous l'empire de la boisson il parlait de ces richesses qui bientôt lui appartiendraient.

— Votre voisine de campagne, Mme Bercy, et son filleul et neveu Robert étaient-ils au courant ?

— Il se peut, je n'en sais rien. Je ne connaissais plus rien de la vie déréglée de mon mari.

— Une dernière question. A quelle date Mlle de Révanes a-t-elle passé ce bijou à son doigt ?

— Il y a environ six mois. Oui, je me souviens, c'était au commencement de l'été.

— Mme Emma Bercy était-elle alors dans son château ?

— C'est possible. En tout cas, elle y est venue alors que ma pauvre Albine...

— Et son neveu ?

Non, je ne crois pas l'avoir vu cet été. Ses fiançailles étaient pour ainsi dire officielles. Cela devait le gêner car il n'ignorait pas que Mme Bercy avait rêvé qu'il soit un jour le mari d'Albine... Albine... ma pauvre chérie.

De nouveau de grosses larmes roulèrent aux creux des profonds sillons que la souffrance avait creusés sur ce masque ravagé, des sanglots secouèrent les maigres épaules. La religieuse s'était avancée.

— Monsieur le policier, je vous en supplie, épargnez la malade.

— Vous avez raison, ma sœur. D'ailleurs l'interrogatoire est terminé. Le parquet, pour le moment, n'a plus besoin du témoignage de Mme de Révanes. Veillez, ma sœur à ce qu'elle reprenne des forces et se rétablisse en paix et si, demain, on vient pour un nouvel interrogatoire, votre droit est de vous y opposer. Ce sera même préférable.

— Certainement, monsieur, j'accomplirai mon devoir.

Roland s'inclina respectueusement devant la garde-malade car, toute à sa peine, la mère douloureuse ne faisait plus attention à lui. Par les longs couloirs mal éclairés il gagna la sortie. Son auto l'attendait. Il y monta, prit le volant et s'éloigna dans la nuit. Au sortir de la ville il lui fallut s'arrêter afin de demander s'il se trouvait bien dans la bonne direction.

•

Derrière ses volets clos l'hostellerie où, désormais, en attendant la fin de l'enquête aucun voyageur n'était admis, paraissait une demeure inhabitée. Pourtant, en regardant bien, le rais lumineux qui filtrait par l'interstice des contrevents de bois indiquait que quelqu'un veillait à l'intérieur.

Comme le soir tragique une auto venait de passer sur la route. Elle s'arrêta devant l'auberge. Un homme en descendit et, résolument, frappa à la paroi des volets pleins.

— Qui va là ? fit de l'intérieur une voix peureuse.

— L'inspecteur de la police judiciaire, Roland Sertier. Ouvrez, je vous en prie, Mme Aubrieux. Il faut absolument que je vous parle.

Il y eut à l'intérieur des chuchotements, des allées et venues confuses, puis ce fut une frêle voix d'enfant qui demanda :

— C'est vous, c'est bien vous, le monsieur de l'autre jour ?

— Oui, celui que tu as conduit au grenier, petit bonhomme.

— Ah bon ! je le disais à maman. Vous savez, on est tellement embêtés par les curieux, par les gendarmes. Sans compter les assassins dont on a si grand peur. Patientez, Adeline va vous ouvrir la porte.

Un temps assez long s'écoula, prouvant que les malheureuses femmes, terrorisées par le drame qui s'était passé sous leur toit, avaient pris toutes leurs précautions dans le cas d'une attaque nocturne. Enfin, la porte de service s'entrebâilla, le visage effaré de la petite bonne parut.

— N'ayez pas peur, mademoiselle Adeline, et poussez la bonté jusqu'à m'ouvrir le garage. J'ai mon auto et je compte vous demander l'hospitalité pour cette nuit.

— Vous voulez coucher ici, m'sieur le policier, ça c'est une riche idée, au moins on pourra dormir tranquilles, tenez, par ici. Le garage ouvre de l'extérieur.

Quand l'auto, qui aurait pu déceler sa présence dans le cas assez improbable où Roland Sertier aurait été suivi, eut trouvé sa place dans le petit bâtiment, Adeline guida l'inspecteur jusqu'à la salle où se tenaient, serrés l'un contre l'autre, Marie-Rose et son fils Claude. Derrière le visiteur les verrous et les serrures furent solidement assujettis.

Roland s'inclina devant l'aubergiste, caressa la joue du petit garçon.

— Qu'est-ce qui nous vaut, monsieur, l'honneur de votre visite ?

— Visite qui n'a rien d'officiel, madame. Je passais par là, je me rends à Caen. J'ai voulu poser à mon petit ami une question, à vous aussi et à Mlle Adeline.

De son portefeuille le policier retira deux ou trois photographies. Il les plaça sur la grande table de bois bien cirée. C'étaient des épreuves confiées par l'identité judiciaire laquelle les détenait depuis que le filleul de Mme Bercy avait eu maille à partir avec la justice de son pays.

— Regarde ce monsieur, mon petit Claude, et dis-moi si tu l'as jamais rencontré. Vous aussi, madame, donnez-moi, je vous prie, votre avis.

Les deux femmes après un assez long examen, secouèrent négativement la tête. Quant à l'enfant, il paraissait méditer, tout à coup il s'écria.

— Hé bien, moi, il me semble que je le connais le monsieur.

— Ce n'est pas lui qui accompagnait la dame blonde ?

— Oh ! non. L'autre avait une figure bien moins maigre et son nez n'était pas recourbé comme le nez du type de la photo. Pas vrai, Adeline ?

— Pour sûr, monsieur le policeman, intervint Adeline qui faisait ses délices des romans policiers, pour la plupart traduits de l'anglais. Ce n'est pas notre gangster et je me demande où le petit Claude a bien pu le rencontrer.

— Où ? reprit le garçon vexé que l'on se permette de mettre sa perspicacité en doute, ici, un dimanche de l'été dernier. Il a débarqué sur le coup de midi avec deux copains et ils se sont fait servir sous un parasol, devant la porte. C'est pas vrai, dis maman ? Même que c'est Victor, le garçon, qui les a servis.

— En effet, je me souviens parfaitement et il me semble que Claude a raison. Pourtant, sur une simple photographie, vous comprenez.

— Moi je m'embêtais, vu que pour leur préparer à déjeuner maman avait plaqué le nôtre, alors, je suis resté assis tout à côté de leur table. Ils parlaient sports, ça m'intéressait... Celui-ci, justement, il disait comme ça : J'aime ce petit coin ; je me souviens d'y avoir passé d'excellentes vacances, mais l'hostellerie était alors une simple auberge.

— C'était du temps de mon prédécesseur, remarqua Mme Aubrieux.

— Le soir, continua le petit Claude, le patron qui avait horriblement pour des cambrioleurs bouclait tout. Comme j'avais une petite amie dans les environs, j'étais obligé de filer par l'échelle du grenier. Vous savez, m'sieur Roland, la grande échelle que je vous ai montrée.

Le policier d'un bond s'était dressé. Il prit l'enfant par les épaules, et, plongeant son regard dans les yeux candides, il demanda :

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	8	3	6	2	7	4	8	3	5	4	2	6	8	3	4
V	G	T	U	R	O	O	R	O	U	T	E	N	O	U	R
4	8	2	7	5	3	6	4	2	7	5	3	6	2	4	3
E	S	N	N	N	T	G	P	C	V	V	S	A	O	R	E
5	3	8	4	7	2	6	4	3	8	4	2	5	4	3	6
O	R	S	E	O	N	I	S	A	E	E	T	Y	N	A	N
3	2	8	4	3	6	4	7	2	8	4	3	6	4	2	3
V	R	D	C	O	I	E	U	E	E	S	T	M	E	F	R
7	3	6	5	2	8	4	6	3	7	4	2	6	5	3	4
S	E	P	A	A	P	R	O	A	A	A	V	R	G	V	R
4	2	7	4	6	3	8	4	2	6	5	3	7	4	2	6
E	O	T	Q	T	A	E	U	R	A	E	N	T	I	A	N
7	3	8	2	4	7	3	8	2	4	3	8	2	7	3	6
E	T	N	B	S	N	A	S	L	E	G	E	E	D	E	T

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller. King Features, Inc.

— Tu es sûr, petit, absolument sûr que l'homme dont voici la photo a parlé du grenier ?

— C'te bêtise ! C'est ça qui m'a donné l'idée d'y monter à mon tour et de chercher la grande échelle. Jamais autrement je n'aurais pensé à descendre le long du grand mur...

— Tu es descendu par la fenêtre du grenier ? Miséricorde ! tu aurais pu te tuer ! s'exclama Marie-Rose.

— Ne le grondez pas, madame, il vient de me rendre un éclatant service. Tu auras ta récompense, je te le jure, mon petit bonhomme. Dis-moi, ces jeunes gens, comment étaient-ils ?

— Bien chiquement habillés et une belle auto grise qui stationnait devant la porte.

— Ils étaient combien, dis-tu ?

— Trois, monsieur le policeman, je me souviens maintenant. Même que c'est moi qui leur ai servi le café. Il y en avait un petit gros avec des bras de lutteur — faut vous dire qu'ils avaient ôté leurs vestons — un autre blond, plus jeune que les deux autres.

— Ah ! oui, c'est celui qui sifflait tout le temps le même air. Alors le brun, il lui a dit : « La barbe ! C'est assez d'entendre Irène... » puis un drôle de nom que j'ai pas pu retenir, répéter tout le temps cette goualante. Et le gros trapu a répondu : « Son premier succès, ça ne s'oublie pas. »

— Irène, Irène... ne serait-ce pas Irène Stréna, la chanteuse réaliste ?

— Une chanteuse réaliste, qu'est-ce que c'est que ça, monsieur ?

Et comme Roland, trop absorbé, oubliait de répondre, et que ni sa mère ni Adeline n'étaient beaucoup plus renseignées, l'enfant prit un air boudeur.

— Madame, vous ne pouvez pas savoir la reconnaissance que je vous dois ; j'espère bien, grâce à vous, mettre prochainement la main au collet de ces misérables.

— Quoi, ces clients si élégants ?

— Une bande de gangsters, madame. Moi j'en avais eu le soupçon tout de suite et si monsieur le policeman veut que je lui ouvre le fond de mon cœur...

Mais Roland ne se souciait guère d'un pareil sondage. Déjà il avait repris son feutre, son imperméable et il se dirigea vers la porte.

— Monsieur le policeman, où allez-vous ? Je vais préparer votre chambre.

— Je pars. Vite, Adeline, éclairez-moi. Accompagnez-moi au garage.

— Miséricorde, pour une nuit qu'on aurait pu dormir sans cauchemars, s'exclama la pauvre Marie-Rose navrée, mais Claude, d'un air grave, hochait la tête.

— Il a raison, faut pas les laisser échapper, les vilains hommes.

•

Dans la nuit sans lune, précédé par le faisceau lumineux de ses phares, l'inspecteur s'était lancé à toute vitesse. Il atteignit Caen en quelques heures, se jeta, en attendant le jour, sur un lit d'hôtel, mais le sommeil ne put clore ses paupières. Toujours repassaient dans sa tête, en un amalgame encore confus mais que son habituelle logique s'efforçait de classer, les divers éléments, d'où, maintenant, il avait la certitude que la vérité surgirait. Dans la poche de son veston, depuis le commencement de l'instruction, il gardait précieusement deux lettres d'argent entrelacées, un de ces monogrammes que les femmes élégantes portent sur leur sac à main. Ces lettres étaient un *I* et un *S*.

Quand il aurait fait au château de Mme de Révanes et peut-être dans la luxueuse demeure d'Emma Bercy, quelques constatations qui s'imposaient, il lui faudrait se procurer une photo de l'artiste en renom, la mettre sous les yeux des habitants de l'Hostellerie du Vieux Moulin et si son espoir prodigieux n'était pas un leurre, la tâche qui lui resterait à accomplir serait besogne d'enfant.

Il était à peine sept heures quand le jeune inspecteur s'arrêta devant la grille du modeste domaine. A travers les ramures dépouillées on apercevait les fenêtres hermétiquement closes.

Certes ce que faisait le policier pouvait passer pour extra judiciaire, mais le temps pressait. Il ne pouvait attendre que soient accomplies les formalités lui permettant une perquisition en règle.

A la vue de sa carte d'inspecteur le vieux couple qui gardait la propriété n'éleva aucune objection, non seulement pour répondre à ses questions mais aussi pour lui permettre de passer quelques instants dans le cabinet de travail qui avait été celui de M. de Révanes et où, depuis la mort du châtelain, personne ne séjournait plus. Sans doute ses recherches furent-elles couronnées de succès car elles ne durèrent que fort peu de temps. La conversation qu'il eut ensuite avec Joseph et Mariette fut un peu plus longue mais celui qui aurait rencontré l'inspecteur quand il quitta la localité d'Hérouville n'aurait pu s'empêcher de remarquer son expression de triomphe et cette façon de porter haut un front victorieux qui faisaient dire, rue des Saussaies : l'inspecteur est sur la bonne piste, bientôt l'instruction ne chômera plus faute de prévenu.

La distance qui séparait Hérouville du château de Mme Bercy était d'à peine quatre kilomètres. En quelques minutes la voiture de Roland Sertier les parcourut.

Là aussi la grille, à travers les entrelacs de laquelle on apercevait un jardin harmonieusement dessiné, planté d'arbres dont la plupart étaient à feuilles persistantes et l'élégante façade d'un castel de style moderne et d'aspect très élégant, était close et closes aussi fenêtres et baies. Le jeune homme sonna. Ce fut un homme aux allures de palefrenier qui vint lui ouvrir et, d'un ton maussade, l'avertit que madame n'était pas là.

— Ce n'est pas madame Bercy à qui je veux parler, mais aux gardiens de son château.

— Le gardien c'est moi. Qu'est-ce que vous avez à me dire ? Je suppose que vous êtes journaliste et que vous venez rapport à l'affaire de Vernon. Eh bien, vous pouvez vous en retourner ; que voulez-vous que je sache ! La demoiselle n'est pas venue ici en l'absence de madame, n'est-ce pas ? C'est point mon affaire si elle est allée se faire tuer par quelque galant. Je ne sais rien, et j'ai rien à vous dire.

En parlant, le ton de l'homme s'était haussé. Son regard, qui fuyait celui du policier, avait quelque chose de hagard. Sans hésiter, Roland Sertier exhiba sa carte.

— Police judiciaire, dit-il laconique.

L'homme, sous le hâle qui recouvrait sa peau tannée, avait pâli.

— Ouvrez la porte, ordonna l'inspecteur.

Le domestique obéit. Quand ils se trouvèrent face à face, devant les plates-bandes du jardin, l'homme demanda :

— Que voulez-vous ?

— Peu de chose. Visiter la maison.

— Une perquisition, vous n'avez pas le droit.

— Oh ! Oh ! vous êtes renseigné !

— Assez pour savoir que vous ne pouvez pas pénétrer dans cette maison en l'absence de madame.

— Je ne toucherai à rien et vous m'accompagnerez de pièce en pièce. Si vous vous opposez...

— Eh bien ?

— Voici un mandat d'amener en blanc. Je vous prierai de me suivre jusqu'au parquet de Caen.

— Essayez.

L'homme se lança, la tête en avant contre l'inspecteur mais celui-ci sur la défensive, avait bondi de côté. Son poing exercé atteignit son adversaire au menton. Le domestique chancela, son corps trapu s'étala sur le gravier de l'allée.

Satisfait de son œuvre, Roland se pencha, passa les menottes à son prisonnier puis, d'un mouvement aisé, il chargea le corps sur son épaule et le fourra, tel un colis, dans la voiture. Il avait remarqué, en venant, sur la route, un modeste débit. Ce fut devant cet établissement qu'il s'arrêta. Attirée par le bruit du moteur, une femme parut sur le seuil.

— Vous avez le téléphone, madame ?

— Mais oui, monsieur, à votre disposition.

— Je ne peux quitter mon volant. Rendez-moi le service de téléphoner au Commissaire de police de Caen. L'inspecteur Sertier de la police judiciaire de Paris, l'attend lui et plusieurs agents, devant le château de Mme Bercy. C'est compris ?

— Certainement, monsieur, j'y vais tout de suite, mais... je suis bien curieuse, monsieur, auriez-vous découvert quelque chose au sujet du meurtre de Mlle Albine ?

— Je suis en train, ma bonne dame. Allez, et surtout dites de ne pas perdre une seconde. La chose en vaut la peine.

Il attendit quelques minutes à peine, puis l'hôtelière reparut.

— Monsieur, je viens de faire votre commission, le Commissaire a répondu qu'il venait en personne avec quatre de ses subordonnés.

Cependant que la femme parlait, un grognement sourd s'éleva de l'arrière de la conduite intérieure. C'était la capture de Sertier qui revenait à elle.

Roland se retourna brusquement.

— Tâche de te tenir tranquille. Tu vois bien que tu es fait.

L'aubergiste, curieuse, s'était avancée. Elle jeta un cri.

— Oh ! c'est cette canaille de Burinier. Tout le monde dans le pays disait bien qu'il se ferait pincer un jour ou l'autre. Personne ne comprenait Mme Bercy d'avoir confiance en lui. Un vrai bandit. Et son fils, le petit Edmond, plus canaille encore si c'est possible. Et c'était l'ami intime de M. Robert. Ah ! on peut dire que la pauvre madame Bercy...

— Taisez-vous, commère, rugit l'homme enchaîné que Sertier tenait en respect.

— Que je me taise ? Et les bijoux que vous aviez volés à Mme Bercy, votre chenapan de fils et vous. Vous n'oseriez pas nier. Il les avait confiés à Jeannette, ma servante, même que je l'ai renvoyée à cause de cela. Et le cambriolage chez M. le maire ? Et les faisans de la chasse du comte de Matise ? Est-ce que tout le pays ne vous accusait pas, seulement à cause de vos menaces on restait bouche cousue par peur, par lâcheté. Ah ! monsieur le policier vous pouvez dire que vous nous débarrassez d'une véritable terreur !

Ayant assujetti la corde dont il avait entravé son prisonnier et pris la précaution de le faire asseoir à côté de lui, Sertier remercia la prolixe commerçante et reprit le chemin du château avec d'autant plus de hâte qu'il se rappelait en avoir laissé la porte ouverte.

Quand il se trouva de nouveau devant la grande grille sa surprise fut assez vive en la trouvant fermée. Il crut, à ce moment, voir luire une lueur mauvaise dans les yeux de celui qu'on avait nommé Barinier. Sa résolution fut vite prise. Il ne pénétrerait dans la propriété que lorsqu'il aurait reçu du renfort. Son attente d'ailleurs ne fut pas de longue durée. Après environ dix minutes de stationnement deux puissantes autos débouchèrent sur la route de Caen et vinrent se ranger à côté de la petite voiture du policier.

En quelques mots l'inspecteur se présenta au Commissaire, un homme jeune et plein d'allant. Bientôt toutes les dispositions furent prises. C'était une sorte de siège qu'il s'agissait de donner car la fermeture de la grille faisait présumer que la demeure n'était pas vide d'habitants. D'un autre côté il était délicat de pénétrer par effraction dans un domaine dont la propriétaire était absente.

Avec sa décision habituelle l'inspecteur trancha la difficulté. Il rendit à son prisonnier l'usage de ses pieds et, lui présentant le canon de son browning :

— Tu vas nous ouvrir la porte et tu marcheras devant nous. Au premier geste, ou bien si tu tentes de donner un signal pour prévenir ceux qui sont là, je te butte. Tu as compris ?

L'homme répondit par un grognement inintelligible mais il désigna, ses poignets étant toujours encerclés par les menottes, un trousseau de clés dans l'une des poches de son vieux pantalon. L'inspecteur s'empara en même temps d'un couteau à cran d'arrêt, arme redoutable dans les mains d'un homme de cette trempe.

— En marche ! ordonna Sertier.

Suivi du commissaire et des agents, mais poussant devant lui Barinier et s'en faisant en quelque sorte un bouclier, Roland Sertier ouvrit la grille. Une allée qui contournait une vaste pelouse lui parut plus favorable que l'avance directe par le chemin réservé aux autos. On gagna ainsi l'aile droite de l'habitation. Sous le regard implacable du policier et la menace de son revolver, l'intendant de Mme Bercy dut indiquer la clé que l'on devait utiliser pour ouvrir une petite porte de service.

Dans l'habitation, plongée dans l'obscurité, il fallait redoubler de précautions. Une à une on visita toutes les pièces du rez-de-chaussée sans y rien trouver d'anormal. Cependant Sertier, à plusieurs reprises s'était baissé afin d'examiner, sur les parquets cirés des traces de cendres de cigarettes qui avaient attiré son attention. On monta alors au premier étage avec les mêmes méticuleuses précautions. Toujours en poussant devant soi le prisonnier, la petite troupe gagnait du terrain. Soudain, une porte fermée résista à la main qui voulait l'ouvrir.

— Inutile d'insister, ricana Barinier. Cette chambre est celle de la patronne. Elle en a emporté la clé.

Un instant les policiers hésitèrent. Ce viol de domicile ne leur attirerait-il pas des ennuis mais le jeune inspecteur n'entendait pas se laisser jouer. Un sûr instinct lui disait que l'énigme était bien près d'être résolue, l'assassin sur le point d'être découvert. Il se jeta sur l'obstacle. La boiserie craqua. Un second assaut. La porte démantelée allait céder. A cette minute Barinier, d'un prodigieux effort, tenta de se libérer. A l'instant où il se rejetait en arrière il cria sur un ton sauvage :

— Tire, tire donc.

Les agents avaient compris. Tandis que celui chargé de la garde du prisonnier arrêtait ce dernier d'un violent coup de poing appliqué sur la nuque, les cinq hommes s'étaient baissés. A travers les fentes de la porte une salve de coups de feu crépita. Quand le tir cessa, Barinier s'était écroulé à terre et se tordait au milieu d'une flaque de sang.

— Hardi ! camarades, s'exclama Roland et, son browning à la main, il se fraya un passage mais, blottie dans un coin de la pièce, une forme tapie étendit le bras. Un couteau, lancé d'une main habile, passa à quelques centimètres de la tête du jeune homme qui venait de se baisser. Ce fut une effroyable ruée. En quelques secondes le bandit fut maîtrisé. Dès que, par les con-

trevents que l'on venait d'ouvrir, le jour jaillit à flots, Sertier se pencha sur le visage de l'homme terrassé, il poussa une exclamation de triomphe. Les traits blêmis et contractés par la fureur correspondaient exactement au signalement de l'homme qui, dans la soirée du crime, avait demandé à passer la nuit à l'auberge du Vieux-Moulin, mais le jeune homme n'eut pas le temps de savourer son succès. Le commissaire l'appelait d'une voix que l'émotion faisait trembler. Debout, l'un à côté de l'autre, les yeux fixés sur un même point, les deux hommes demeuraient sidérés par l'horreur.

Dans un coin de la pièce — une élégante et très féminine chambre à coucher — un canapé, deux chaises renversées évoquaient l'idée d'une lutte. Un tampon d'ouate, bâillon sans doute, traînait à terre et le tapis, comme l'étoffe claire qui recouvrait le sofa et les chaises, était couvert de maculatures brunes. Une véritable mare de sang coagulé recouvrait les fleurs claires du tapis. Une odeur écœurante, une odeur de cadavre, montait aux narines.

— Pas de doute, fit remarquer Roland Sertier, c'est ici que les misérables ont conduit Mlle de Révanes, ici que l'horrible crime a eu lieu. Un envoyé de Mme Bercy s'est présenté à Albine, elle l'a suivi sans défiance.

L'inspecteur venait de soulever un journal taché de sang, que l'on avait jeté tout déplié sur une petite table.

Un seul cri d'horreur jaillit des poitrines de ces hommes, pourtant endurcis devant les pires cruautés. Sur le bois clair du petit meuble, un effrayant débris gisait. C'étaient, recroquevillés sur eux-mêmes, englués de sang noir, quatre objets informes où pendaient encore des lambeaux de chair, quatre doigts presque momifiés et, à côté de ces lamentables phalanges au bout desquelles l'on voyait encore luire les ongles soignés qu'un vernis rose recouvrait, la bague d'argent bruni, la bague aux caractères mystérieux, abandonnée, semblait-il, par ceux-là même qui avaient tué afin de la posséder.

•

— Inspecteur Sertier, je ne saurais trop vous féliciter d'avoir conduit à bonne fin une enquête qui... une enquête que... une enquête devant laquelle...

Roland Sertier, l'œil narquois, laissait patauger le commissaire Préblanc, se disant en lui-même que si le Parquet avait agi selon les directives du commissaire, l'arrestation et l'inculpation de la veuve Aubrieux et de sa servante auraient comblé les désirs secrets des assassins, lesquels n'avaient évidemment choisi cette auberge isolée sur la route de Vernon qu'afin d'égarer l'enquête.

Devant le mutisme du policier, M. Préblanc dut reprendre le fil embrouillé de son discours que le juge d'instruction écoutait sans bienveillance.

— Mais puisque nous tenons un coupable, à quoi serviront les mandats que vous venez de réclamer de M. Martineau ? Je ne comprends véritablement pas.

— Mais, monsieur le commissaire, demandez à M. le juge d'instruction. Nous tenons un coupable, c'est vrai, il a été formellement reconnu par Mme Aubrieux, par son petit garçon et aussi par la bonne. Le complice immédiat d'Edmond Barinier est mort : c'était son propre père, Antoine Barinier. Croyez-vous que la presse et le jury se contenteront à si bon compte ? Et la femme platinée, et le complice qui a indiqué l'affaire ?...

— Je ne saisis pas ?

— Alors, écoutez-moi, monsieur le commissaire. M. de Révanes avait évidemment oublié le legs de la bague quand celle-ci fut, de nouveau, en sa possession, venue par un canal mystérieux avec le seul nom de Marrakech comme lueur indicatrice. Il parle de cette aventure dans son entourage, notamment au jeune neveu de sa voisine et amie Mme Emma Bercy. Compagnon d'enfance de sa fille Albine, considéré presque comme un mari possible, Robert Bercy est tout désigné pour recevoir ces confidences. Des rapports nous ont fait connaître la mentalité de Robert Percy, le monde interlope qu'il fréquentait. A son tour, Robert parle de la chose à un camarade auquel le liait une amitié datant de leur petite enfance, alors que Robert venait passer l'été chez son oncle et sa marraine et y trouvait le jeune Barinier, lequel partageait ses jeux. Plus tard, peut-être, certaines complicités les unirent. Rappelez-vous les accusations formelles qui ont plu sur les Barinier père et fils depuis qu'ils ne paraissent plus redoutables. Alors entre en scène un quatrième personnage : Victor l'Arbi.

— Victor l'Arbi, c'est la première fois que ce nom frappe mon oreille.

— J'ai remis à M. le juge tout un paquet de lettres trouvées parmi les papiers de M. de Révanes. Victor l'Arbi faisait alors son service à Sidi-Bel-Abbès. Au cours d'une permission, son ami Barinier l'avait mis dans le secret. Il s'efforçait de capter la confiance de M. de Révanes et lui demandait de lui envoyer les recherches et les négociations.

— C'est prodigieux !

— Pris de méfiance, M. de Révanes refuse et meurt à la chasse accidentellement...

— Alors ?

— Les complices ne perdent pas de vue l'entreprise. Victor Freleck, autrement dit l'Arbi, revient à Paris. Une véritable bande s'organise, rayonnant dans tous les milieux. Une femme sert de trait d'union entre ces mauvais garçons, Irène Strena, chanteuse en renom et demi-mondaine cotée, sœur de Victor l'Arbi et la protégée de Robert Bercy. Afin d'égarer les soupçons elle accompagne le fils Barinier et son père quand il s'agit de se débarrasser du cadavre de l'infortunée Albine, laquelle avait signé sa condamnation en mettant à son doigt l'anneau d'argent gravé. Les circonstances du crime ? Très simples. Le père Barinier a vu la bague au doigt de la jeune amie de sa préférée. Il avertit les autres. On guette la jeune fille, on lui fait dire que Mme Bercy vient d'arriver, sans doute lui parlera-t-on d'une indisposition subite. Elle s'empresse ; sans méfiance parvient au château où elle est accueillie par son ami d'enfance Robert. Celui-ci la conduit jusqu'à la chambre à coucher de Mme Bercy. Elle entre, elle est immédiatement terrassée et assassinée. La mutilation a été faite après coup, quand les misérables eurent trop de difficultés à faire glisser l'anneau.

— Mais l'alibi de Robert Bercy ?

— Des plus réels. Il avait quitté Paris le matin en auto, naturellement l'auto de Mlle Strena, il repart de Caen avant la nuit et se trouve le soir même, ainsi que deux camarades, dans le café où ils sont connus. C'est pourquoi le corps ne fut transporté aux environs de Vernon que dans la soirée du vendredi.

— Monsieur Sertier, je vous félicite, c'est tout à fait merveilleux, mais n'aviez-vous pas dit tout à l'heure, qu'à l'Hostellerie du Vieux-Moulin il y avait deux hommes ?

— Je le crois. Les traces que j'ai pu découvrir étaient encore assez nettes. A côté des talons américains et des petits souliers de femme, des semelles plates laissèrent une profonde empreinte. C'est ce qui me fait supposer que nos gens n'ont pas commis l'imprudence de laisser sur la route une voiture dans laquelle gisait un cadavre. C'est Victor Tréleck qui gardait le funèbre véhicule, lui qui, sur un signal, a apporté le corps au bas de l'échelle que son complice très au courant des aîtres avait disposée à cet effet. Puis, les trois sinistres coquins sont partis par le chemin que le petit Claude a été le premier à deviner. Maintenant vous savez tout, messieurs. Permettez que je parte à l'instant pour Paris. Je tiens à ramener ici tout ce joli gibier que mes collègues de la Police judiciaire doivent être en train de filer.

S'inclinant devant les deux magistrats dont l'un paraissait franchement enthousiasmé, tandis que l'autre riait jaune, Roland répondit aux poignées de main dont, à la suite de M. Martineau, le commissaire Préblanc crut bon de le gratifier et s'éloigna avec rapidité, soulevé, semblait-il, par le vent de la victoire.

— Quelle affaire ! quelle affaire ! se lamenta le Commissaire de police quand Sertier eut disparu : un jeune homme si bien, son oncle était millionnaire et lui-même est fiancé à une jeune fille du meilleur monde.

— Pauvre petite Espagnole. Je crois que celle-ci devra un beau cierge à l'inspecteur Sertier.

— Et cette Irène Strena, poursuivit le commissaire inconsolable... son protecteur actuel est un ancien ministre !... Quelle affaire et que de complications !

— Quelle complication ? mon cher commissaire, fit un peu sèchement le juge d'instruction, notre mission est de poursuivre les coupables et de ne pas nous laisser influencer par d'autres contingences que la Justice et le Droit. Si vous le voulez bien, réservons notre pitié pour la victime... et pour la femme infortunée à laquelle un double assassinat a arraché tout ce qu'elle aimait.

•

Roland Sertier venait de traverser en coup de vent la vaste pièce où messieurs les inspecteurs de la Police judiciaire employaient leurs loisirs à fumer d'innombrables cigarettes et à poursuivre d'interminables belottes.

Le jeune inspecteur était, en raison de ses derniers succès, lesquels le désignaient pour un poste d'inspecteur principal assez jalousé, d'autant plus qu'il travaillait en solitaire, mettant rarement ses camarades à même de partager avec lui les lauriers cueillis le plus souvent au péril de sa vie.

— Oh ! oh ! dit un des joueurs qui venait de lever les yeux sur le nouveau venu aussitôt disparu, le temps est à l'orage. L'affaire du Vieux-Moulin ne doit pas marcher comme sur des roulettes.

— Pardi, on lui avait bien dit, à Sertier, qu'il pouvait tomber sur un bec. Cette idée de faire filer Irène Strena, une artiste et, par surcroît, la protégée de Dubois-Raynaut, l'ancien ministre.

La conversation cessa ; Sertier venait de reparaître mais, sans remarquer les regards plus ou moins bienveillants qui convergeaient vers lui, il repartit aussi rapidement qu'il était entré. Parvenu devant l'entrée, il hésita un instant. Deux hommes faisaient les cent pas dans la rue, l'un rejoignit tout de suite l'inspecteur, tandis que l'autre demeurait à la hauteur d'une auto qui stationnait au bord du trottoir ? Après avoir prudemment regardé dans toutes les directions, les trois hommes se rejoignirent.

— Alors, on y va ?

— Oui, mon vieux Boussol. Le patron s'est rendu à mon raisonnement. Il nous couvre, quoi qu'il advienne.

Tout en s'asseyant dans le fond de la voiture que Roland venait de mettre en marche, le second agent poussa un gros soupir. L'inspecteur se retourna vers lui et, la voix soudainement durcie :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Verdal ? Si tu as les foies, inutile de nous accompagner. Boussol et moi suffiront à la besogne.

— Moi, vous lâcher, jamais de la vie. Non, ce qui me chiffonne...

— Eh bien ?

— C'est que le gosse n'ait pas reconnu la particulière. Si on allait gaffer ?

— Allons, toi aussi, la préférée d'un ministre, ça te trouble. Mais, nom d'un chien, si les protégées d'hommes politiques sont sacrées, autant donner sa démission tout de suite... Comme si ce n'était pas assez des banquiers trop protégés et des escrocs invulnérables !

— Oui, mais pourquoi l'enfant n'a-t-il pas reconnu la photo d'Irène Strena, et puis... elle est brune.

— Je le sais bien, qu'elle est brune, explosa le jeune détective, mais une femme de théâtre, ça change de couleur au gré de son caprice. Et puis, zut ! quelque chose me dit que je suis dans le vrai. Au risque de perdre ma place, j'irai jusqu'au bout de mon idée.

Tout en parlant, Sertier avait habilement conduit sa petite voiture jusqu'à la rue de Rivoli. Il s'arrêta devant un hôtel qui n'était pas un palace mais conservait l'aspect décent d'un établissement fréquenté surtout par des clients venus de province. Il s'engouffra dans le couloir, gravit au galop l'escalier aux marches recouvertes d'un tapis rouge, puis il frappa à une porte de chambre que le No 20 désignait. Ce fut Mme Aubrieux qui lui ouvrit. Derrière la veuve apparurent les visages curieux d'Adeline et du petit Claude.

— Vous êtes prêts, questionna l'inspecteur.

Sur la réponse affirmative de Marie-Rose, Roland prit le gamin par la main et, suivi par les deux femmes très émues, il conduisit tout son monde jusqu'à la voiture. Discrètement, les deux agents cédèrent leur place, mais quand la conduite intérieure s'ébranlait, un

[*Lire la suite page* 37]

AVIS A NOS LECTEURS

Depuis quelques mois, nos lecteurs ont remarqué que LE SAMEDI contient une section de papier-journal alternant avec le papier de luxe. Ceci n'est pas pour une raison d'économie, comme on aurait bien pu le croire, mais bien pour augmenter le nombre de pages en attendant que le papier de luxe nous revienne en abondance. Dès que le papier-magazine se fera moins rare, tout LE SAMEDI sera imprimé, comme avant la guerre, sur papier glacé. Nous espérons que nos lecteurs et lectrices se réjouiront de cette bonne nouvelle. Malgré cette augmentation, LE SAMEDI reste toujours à 10 sous alors que plusieurs autres publications majorent leur prix.

27 Février 1986.

NOTRE FEUILLETON

LE RETOUR SANS ESPOIR

Par ARISTIDE BRUANT

CAR ENFIN, suppose que la police, sachant qu'une femme était avec moi ce soir-là, découvre son identité, son adresse... Qu'il lui prenne l'envie de l'interroger ?... Elle sera forcée d'avouer tout à ses parents ! Non ! je t'assure, mère, qu'il vaut mieux ne rien faire... Je suis responsable, en somme, de sa réputation... Car c'est moi qui ai voulu la détourner de son devoir...

« Ah ! je le vois bien à présent... j'aurais dû mentir... J'aurais dû répondre que j'étais seul dans le pavillon... qu'il n'y avait pas de femme avec moi... Au lieu de cela, je me suis laissé aller à raconter les choses exactement comme elles se sont passées... On a toujours tort de dire la vérité.

Il parlait, il parlait... il ne s'arrêtait plus, et le sang recommençait à rougir ses pommettes, son regard reprenait son éclat fiévreux, tant il mettait d'ardeur à protéger contre les indiscrétions possibles celle qu'il continuait à prendre pour une jeune fille du monde.

— Voyons, mon enfant, calme-toi ! insistait Geneviève, chez qui ce flot de paroles surexcitées avait réveillé la crainte d'une rechute.

— Alors, promets-moi qu'on ne s'occupera de rien ?

— Je te promets que cette jeune fille ne sera pas inquiétée.

— Merci, maman, tu es gentille !

— D'ailleurs, fit remarquer la mère, dont les gestes devinrent encore plus câlins, je ne vois pas ce que tu peux avoir à craindre pour elle, puisque tu ne sais toi-même ni comment elle s'appelle, ni où elle demeure ! Comment veux-tu qu'on la retrouve dans ces conditions-là ?

— Oui, c'est vrai, fit le blessé rassuré. Personne ne pourrait la retrouver !... Personne !

— Pas même toi ? interrogea Geneviève avec intention.

Une rougeur légère anima le visage du blessé :

— Pas même moi ! fit-il.

Et, en même temps, Alain pensait à part lui :

— Oh ! si... Je connais un moyen de savoir ce qu'elle est devenue... Seulement, pour cela, il faut que je me guérisse le plus vite possible... Et surtout que personne ici ne se doute que je n'ai qu'un désir : la revoir !

Alors, il entoura à son tour sa mère de ses bras, l'embrassa et murmura en souriant :

— Ma petite maman chérie... je te promets de bien me soigner... et de n'avoir plus qu'une pensée...

— Laquelle ?

— La tienne.

Mensonge d'amour est-il bien un mensonge ? Toujours est-il que Geneviève qui, comme toutes les mères, ne demandait qu'à croire à la tendresse exclusive de son fils, serra contre sa poitrine le jeune blessé qui, lui, ne songeait véritablement qu'à Marinette, et le couvrit de caresses en répétant :

— Mon chéri ! mon chéri ! Je savais bien que tout ça n'était pas sérieux... et que, *pour me faire plaisir*, tu deviendrais tout de suite raisonnable.

Dix minutes plus tard elle quittait sur la pointe des pieds la chambre du naïf amoureux, dont la tête calmée reposait sur l'oreiller et dont les yeux s'étaient clos sous les baisers maternels...

Puis elle alla retrouver son mari qui l'attendait dans son bureau.

IV — L'INSPECTEUR LELIÈVRE

EH BIEN ? demanda un peu sèchement le colonel de Francheville, en voyant entrer la comtesse ; ce jeune homme s'est-il enfin décidé à parler ?

— Oui, mon ami.

— Il a daigné ?

— Je vous répondrai comme à lui : ne faites pas intervenir vos nerfs dans vos discussions entre nous.

« Une fois seul avec moi, Alain est entré très franchement dans la voie des aveux. Comme les jeunes gens de son âge, il s'est lancé dans une amourette qui ne me paraît point faite pour inspirer les craintes que vous manifestiez... un peu brutalement devant lui.

« Je ne vais pas jusqu'à croire que la jeune personne en question soit une rosière. Mais la façon dont il m'a parlé d'elle m'a convaincue qu'elle ne pouvait être raisonnablement impliquée dans cette affaire de meurtre, à laquelle mon fils semble désirer qu'on ne donne pas suite.

— Ce n'est pas mon avis ! trancha le colonel. Je tiens absolument, pour ma part, à ce que la lumière se fasse. C'est avec de pareilles indulgences qu'on encourage la criminalité... Je n'ai d'ailleurs pas attendu de vous revoir pour me mettre en rapport avec la préfecture...

Une sonnerie de téléphone l'interrompit.

— Et tenez ! conclut-il. Voici la réponse que j'attendais.

Ce disant, il avait porté le récepteur à son oreille :

— Allô !... La préfecture de police ? Service des recherches ?... Oui, c'est moi... Colonel de Francheville... Ah ! bon ! bien !... Parfait ! Mais quand il vous plaira ! Tout de suite, si vous voulez !... Non, non, je ne bouge pas de chez moi. Quand cela, dites-vous ? Après déjeuner ? Entendu... Vers deux heures ?... C'est cela. Merci.

M. de Francheville raccrocha l'appareil, puis se tournant vers sa femme :

— La Sûreté consent à détacher un inspecteur en qui elle a toute confiance, et qu'elle autorise à suivre exclusivement cette affaire. Cet homme se présentera ici aujourd'hui même. C'est en même temps, paraît-il, un agent des plus prudents et des plus discrets, doublé d'un psychologue des plus avertis. Il se présentera sous le nom de M. Lelièvre.

— N'ai-je pas entendu tout à l'heure, remarqua la comtesse, que cet inspecteur devait se trouver ici vers deux heures ?

— En effet.

— Vous avez oublié, sans doute, que le fiancé d'Anne-Marie déjeune avec nous, ce matin ?

— D'Orbac ? Non, non, je ne l'ai pas oublié. J'estime au contraire qu'il ne sera pas de trop. J'entends bien le mettre au courant des événements qui nous préoccupent... Peut-être nous donnera-t-il un bon conseil...

En effet, depuis le jour où, malgré sa ruine, la famille de Francheville lui avait accordé en principe la main de leur fille Anne-Marie, le vicomte René d'Orbac avait continué à faire sa cour avec assiduité. Il ne venait pas cependant au château aussi souvent qu'il l'aurait désiré, car la jeune fille ne mettait pas à le recevoir tout l'empressement qu'il était en droit d'espérer.

Il constatait qu'elle continuait à se montrer froide à son égard. Son attitude hautaine n'était pas sans le déconcerter. Mais il n'était pas homme à s'émouvoir pour si peu.

Il jouait l'amoureux passionné, parce qu'il n'est pas d'usage de prétendre à épouser une jeune fille, surtout riche à millions, sans avoir au moins l'air de l'aimer éperdument. Mais pourvu qu'il décrochât la fortune, le reste lui importait peu.

Si ses paroles enflammées ne rencontraient guère d'écho, il se consolait en pensant qu'il allait solidement redorer son blason et reprendre rang dans le monde des riches inutiles où il faisait figure depuis tant d'années.

Une seule préoccupation primait tout le reste, et surexcitait sa curiosité.

« Par quel truc l'ancien croupier Ciboulant comptait-il amener la famille de Francheville à doubler l'apport d'Anne-Marie ? »

Quatre millions au lieu de deux ! Quand il fermait les yeux, ce chiffre de quatre millions étincelait en lettres de flamme... Il se surprenait parfois à fredonner : « Quatre millions !... quatre millions !... » comme un refrain admirable dont il modifiait l'air sans changer les paroles.

Cela devenait chez lui une obsession délicieuse dont il ne se lassait pas. Un soir qu'on étouffait sur le boulevard et qu'il s'était assis au café de la Paix pour se rafraîchir, au garçon qui lui avait demandé : « Monsieur désire ? », machinalement il avait répondu : « Quatre millions ! »

Or, le hasard avait fait que, depuis la blessure de son beau-frère, il n'avait pas paru au château de l'Orangerie.

Aussi fut-il surpris lorsque, se présentant à l'heure du déjeuner et s'informant tout d'abord de la santé de sa fiancée, il entendit le colonel de Francheville lui répondre :

— Anne-Marie est au chevet de son frère.

— Alain est souffrant ?

— Il a été en danger de mort.

— Comment cela ?

— On a voulu l'assassiner.

D'Orbac **sursauta :**

— L'assassiner ? Comment ? Où ça ?

— On ne sait pas encore, mais on ne tardera pas à le savoir. En tout cas, c'est miracle qu'il n'ait pas été tué.

A ce moment, Geneviève entra et l'on passa dans la salle à manger. La comtesse excusa sa fille qui, disait-elle, ne voulait laisser à personne d'autre qu'elle le soin de veiller son frère. Elle comptait déjeuner dans la chambre du blessé et descendrait seulement à l'heure du café.

Bien que d'Orbac ne se fit aucune illusion sur les sentiments de froideur que lui manifestait la jeune fille, il n'eut pas un instant la pensée que l'accident survenu à Alain servit de prétexte à sa fiancée pour se trouver moins longtemps avec celui que ses parents lui imposaient presque en mariage.

L'idée que le frère d'Anne-Marie avait été l'objet d'une tentative d'assassinat ne lui sortait pas de la tête. Il s'était mis à table et ne songeait pas à manger. Il écoutait les détails qui lui étaient fournis de l'aventure avec une sorte de terreur, une terreur inconsciente qu'il ne s'avouait encore qu'à moitié, mais qui prenait forme lentement, jusqu'à dessiner une image inquiétante... la vision dont les traits, d'abord vagues, se précisaient peu à peu...

Ciboulant !... Dans l'individu louche auquel le colonel de Francheville faisait allusion, dans le bandit apparu soudain sur le seuil de la chambre du pavillon des Glycines, le vicomte René d'Orbac ne pouvait s'empêcher de reconnaître Ciboulant ! Oui, il était hanté de l'image du tentateur qui lui avait proposé de doubler la fortune d'Anne-Marie !

Par quel moyen ? Il s'était refusé à le dire. Il s'était retranché derrière une possibilité de procédure. Mais la vérité, la terrible vérité, voulait que d'Orbac fit l'implacable rapprochement entre la proposition du misérable et le résultat obtenu par la suppression pure et simple de son futur beau-frère.

Evidemment, parbleu ! Le jeune homme mort, Anne-Marie héritait des millions de son frère Alain de Sermaize !...

Le noble fiancé comprenait maintenant pourquoi Ciboulant s'était entouré de tant de mystère... L'ancien bonneteur craignait sans doute que, mis en présence de la vérité atroce et brutale, lui, le vicomte René d'Orbac, refusât d'apposer sa signature au bas d'une pareille infamie.

Car enfin, il pouvait être sans moralité, sans scrupule, prêt à toutes les compromissions... ce n'était pas une raison tout de même pour qu'un gentilhomme consentît à devenir un assassin !

— Vous ne reprenez pas un peu de poulet ? insista Geneviève.

— Non, merci. Ce que vous m'apprenez me coupe l'appétit.

Et l'intérêt violent que le fiancé d'Anne-Marie paraissait porter à la santé de son futur beau-frère, l'émo-

---

NOTRE FEUILLETON — No 7

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

tion qui l'avait visiblement envahi au récit de ce meurtre abominable accroissaient le sentiment de sympathie dont avaient fait montre le comte et la comtesse de Francheville vis-à-vis du gentilhomme ruiné.

Tout à son anxiété, d'Orbac, à plusieurs reprises, avait laissé sans réponse des questions qui lui avaient été posées. Evidemment, sa pensée était ailleurs. Et quand, après le repas, Anne-Marie fit son apparition à la réunion de famille, il ne s'empressa pas auprès d'elle avec la même amabilité que les autres jours.

A chaque instant il laissait tomber la conversation : en eût dit qu'il craignait en parlant d'éloigner sa pensée du sujet de sa préoccupation incessante qui devenait une véritable hantise. Il ne parvenait pas à effacer de son regard intérieur la vision d'Oscar Ciboulant, le couteau levé, prêt à enfoncer l'arme dans la poitrine du jeune marquis, pour arriver à le mettre, lui, René d'Orbac, en possession de deux nouveaux millions.

Deux millions ! Il avait bien eu l'impression, au moment où le louche personnage le poussait à signer la promesse d'une prime énorme, que l'ancien croupier mijotait une indélicatesse, mettons une escroquerie... Mais l'idée ne l'avait pas effleuré que du sang devait être répandu !

— Après tout, est-ce vrai ? pensait-il, tout en mettant machinalement dans son café deux, trois, quatre morceaux de sucre — (il aurait continué sans réfléchir si le domestique ne lui avait pas enlevé le sucrier !). Il se peut fort bien que je me trompe. Pourquoi cet assassin serait-il forcément Ciboulant ? Et cependant, si Alain était mort, j'épousais bien les quatre millions annoncés !

Ainsi se bousculaient les pensées de cet homme dont la conscience cherchait à s'abriter d'un peu de remords, mais qui n'y parvenait guère, car malgré l'inquiétude que cette lâche combinaison lui inspirait pour sa sécurité personnelle, malgré l'horreur du forfait, dépourvu qu'il était de moralité et de scrupules, il ne pouvait s'empêcher de regretter tout bas que le hasard n'eût pas servi le meurtrier.

— Vous permettez que je retourne au chevet de mon frère ? fit poliment Anne-Marie, qui, en un quart d'heure, n'avait pas échangé avec son fiancé dix paroles.

Au même instant, un valet de chambre vint présenter à M. de Francheville la carte d'un visiteur. Le colonel y jeta un coup d'œil et se leva vivement :

— Faites entrer dans mon bureau, dit-il.

Et s'adressant à sa femme :

— C'est l'inspecteur Lelièvre. D'Orbac, voulez-vous m'accompagner ? J'ai demandé à la préfecture de police de m'envoyer un limier que nous allons lancer sur la piste du crime. Les conseils que vous pourrez nous donner à ce sujet seront les bienvenus.

— La police ? Déjà ! murmura le vicomte très troublé.

— Oui... Le plus tôt est le mieux ! répliqua le colonel. Chaque minute écoulée est pour nous un atout perdu.

Puis, comme d'Orbac restait figé sans faire un geste :

— Venez-vous ? insista M. de Francheville.

— Si je viens ? Oui, oui... certainement... je vous suis... balbutia le complice de Ciboulant, qui, automatiquement, emboîta le pas à l'officier.

Debout, le dos tourné à la croisée, l'inspecteur Lelièvre attendait.

C'était un homme de taille moyenne et d'aspect plutôt banal. Sa silhouette était de celles qui, dans la foule, passent inaperçues. Il avait la figure ronde, le teint un peu couperosé, les bras courts et le ventre un tantinet bedonnant. Il évoquait plutôt l'idée d'un placier en vins ou d'un commis voyageur en denrées alimentaires. Son menton et ses joues étaient imberbes ; seule, une légère moustache brune, coupée ras, dessinait une tache au-dessus de ses lèvres.

L'ensemble de la face restait immobile, mais son regard bougeait perpétuellement, et abritées sous des paupières mi-closes, ses prunelles roulaient comme des billes.

— L'inspecteur Lelièvre ? s'informa M. de Francheville.

— En personne.

— Je vous remercie d'avoir répondu aussi vite à mon appel.

— Je ne perds jamais de temps.

Le colonel jeta un coup d'œil étonné sur ce personnage qui par l'accent bref de ses réponses semblait désireux de ne pas s'éterniser en phrases inutiles. Il poursuivit :

— Votre chef m'a dit qu'il vous tenait pour un homme habile.

— Et prudent ! crut devoir ajouter l'inspecteur Lelièvre.

— Malheureusement, pour ce qui est de l'affaire qui nous occupe, je ne puis vous fournir des renseignements très précis.

— Ça m'est égal.

— Ah !

— Je préfère même qu'on ne m'en fournisse pas de trop.

— Pourquoi ?

— Quelquefois ça gêne.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La marquise de Sermaize, mère d'Alain et d'Anne-Marie, dont le mari a été rapporté tué à l'ennemi, s'est remariée au comte de Francheville. — A la faveur de la nuit, le marquis revient au château ; l'intendant Pierre Gallois le reconnaît, malgré les nombreuses cicatrices de son visage et le bandeau noir qui masque l'absence d'un œil, grâce au chien Miraut. — Le marquis vit sous le nom d'Emile Gonthier ; il est forcé de prendre place au foyer de son ancienne ordonnance. — Le vicomte René d'Orbac, ruiné, doit épouser Anne-Marie de Sermaize ; Oscar Ciboulant lui propose un marché qui doublera la dot de sa fiancée. — Marinette, chanteuse et sœur de Ciboulant, accepte le prince charmant proposé par son frère et qui n'est autre qu'Alain de Sermaize. — Alfred, fils d'Emile Gonthier, à la suite d'une aventure, refuse les conseils de son supposé père. — Marinette et Alain se connaissent et une idylle s'ébauche. — Oscar Ciboulant tente d'assassiner Alain mais ce dernier est sauvé par son père qui, sous la personnalité d'Emile Gonthier, a eu vent du complot ; le marquis va reconduire son fils au château où il y voit sa femme, Geneviève, qui ne le reconnaît pas. — Alain raconte son aventure à sa mère, mais refuse que l'on cherche à retracer l'assassin.

Devant la surprise de ses deux auditeurs, le policier expliqua :

— J'ai besoin, simplement, qu'on m'expose le fait tel qu'il est, sans déduction. Le reste me regarde.

— Vous vous méfiiez de l'opinion d'autrui ?

— Evidemment, ponctua nettement l'inspecteur. Si on réclame mes services, c'est qu'on ne sait rien ; si on ne sait rien, inutile d'essayer de m'apprendre quelque chose.

Malgré son habitude d'aller droit au but, l'officier se sentait un peu interloqué.

— En somme, hésita-t-il, que désirez-vous que je vous dise ?

— Le récit succinct de l'affaire. Vol, viol, chantage, espionnage ou assassinat ?

— Tentative de meurtre.

— Sur qui ?

— Sur mon beau-fils.

— Il y a longtemps ?

— Avant-hier soir.

— Parlez. Je vous écoute.

Il s'appuya à la cheminée devant laquelle il était debout, et attendit.

Le colonel de Francheville fit le récit du guet-apens, attentif à n'omettre aucune des circonstances qui fût de nature à éclairer le jugement du policier, insistant sur cette particularité que l'homme qui avait aidé Pierre Gallois à soustraire Alain aux coups du malfaiteur et à le rapporter au château, portait un large bandeau noir qui lui cachait la moitié du visage.

M. Lelièvre l'écoutait, immobile, les yeux mi-clos. Quand parfois li relevait les paupières, on voyait ses yeux s'agiter avec une grande mobilité. Dès que l'officier eut terminé, il déclara :

— C'est bien. J'espère découvrir d'ici peu les coupables.

D'Orbac tressaillit. Pour la première fois depuis le début de l'entrevue il parla :

— Pourquoi dites-vous *les* coupables ? interrogea-t-il.

— Parce que, riposta l'inspecteur Lelièvre, pour assassiner quelqu'un dans les conditions que l'on vient de m'indiquer il faut être plusieurs.

Sans plus tarder, le policier se dirigea vers la porte. Il salua M. de Francheville et dit :

— Je vous téléphonerai, colonel, dès que je saurai quelque chose.

— Monsieur, répliqua l'officier, j'ai tout mon temps pris par le ministère. Vous risqueriez, en voulant me tenir directement au courant, de ne pas me rencontrer ou de perdre votre temps.

Puis, se tournant vers le fiancé d'Anne-Marie, il ajouta :

— Mon ami, le vicomte René d'Orbac me remplacera dans la conduite dt cette affaire... C'est à lui que vous devrez vous adresser en principe. Il possède toute notre confiance, et sera toujours, au moindre signe, à votre disposition.

— Monsieur demeure ici ? demanda l'inspecteur.

— Non, répondit d'Orbac, qui, au cas où Ciboulant serait le vrai coupable, entrevit tout de suite l'intérêt qu'il pouvait avoir à accepter la proposition de M. de Francheville. Je vais vous remettre mon adresse.

Il tira de son carnet une carte de visite qu'il tendit au policier.

— Parfait ! fit celui-ci, qui salua une dernière fois et sortit.

Une fois seuls, le colonel crut devoir ajouter :

— Excusez-moi, mon cher d'Orbac, d'avoir ainsi disposé de vous. Vous ne m'en volez pas ?

— Au contraire, cher ami, s'empressa le vicomte. Vous ne pouviez rien imaginer qui me fût plus agréable. Ne suis-je pas un peu de la famille ?

Une demi-heure plus tard, d'Orbac prenait congé de ses hôtes, et sautait dans le train pour Paris.

Gare Saint-Lazare, il hélait un taxi et se faisait conduire 18, rue de Navarin, à l'adresse que lui avait donnée le frère de Marinette.

Et pendant que la voiture le cahotait sur le pavé de la rue des Martyrs dans un grincement métallique de changements de vitesse, le fiancé d'Anne-Marie songeait avec terreur.

— Si c'est lui qui a fait le coup et que la police découvre le papier que j'ai été assez bête pour signer, on va croire que je suis son complice... Nom d'un chien de nom d'un chien, me voilà dans de beaux draps !

V — Les deux complices

Bornée de chaque côté par les deux montées de la rue Henri-Monnier (ex-rue Brédal) et de la rue des Martyrs, la rue de Navarin, silencieuse et peu passante, est un coin de province en plein Paris.

Vers le milieu de cette voie, derrière une haute et large grille, s'étend un jardin orné d'une pelouse centrale et planté d'arbres centenaires, au fond duquel, bordée de plates-bandes fleuries et de caisses d'orangers, s'élève une construction qui date du premier Empire avec, sur le toit, une terrasse à l'italienne.

Une allée de voitures part de la grille d'entrée, contourne le jardin, en longtant un pavillon qui sert de loge au concierge et passe devant une autre construction de modeste apparence composée de petits appartements, dont les locataires prennent vue de leurs fenêtres sur les arbres du jardin, sans avoir d'ailleurs le droit d'y pénétrer.

C'est là, au troisième étage, qu'habitait le frère de Marinette ; le second était occupé par un chauffeur et le premier par un chansonnier montmartrois.

René d'Orbac descendit de taxi, pénétra dans le jardin et aperçut le concierge en train d'arroser le gazon à la lance.

— M. Oscar Ciboulant ? demanda-t-il.

— Il n'est pas là... Il n'est jamais là à cette heure-ci.

— Quand est-on sûr de le rencontrer ?

— On n'est jamais sûr... Ce monsieur est très irrégulier. Cependant, il y a des chances le matin, avant dix heures.

— Merci.

Le vicomte s'en retourna très ennuyé d'avoir encore quinze ou seize heures à attendre avant d'être fixé sur la réalité des craintes qui le talonnaient :

— Je ne suis pas fichu de penser a autre chose d'ici demain ! songea-t-il avec humeur. Le diable l'emporte de ne s'être pas trouvé chez lui ! Et à présent, qu'est-ce que je vais faire de ma soirée ? Si j'ai le malheur de rentrer me coucher avant minuit, je me connais, je resterai toute la nuit inquiet, énervé, sans pouvoir fermer l'œil. Bon sang de bon sang ! Il ne manquerait plus que je sois compromis dans une affaire pareille !

Il redescendit à pied par la rue Notre-Dame-de-Lorette, prit la rue Le Pelletier et gagna les grands boulevards. Il faisait chaud. Les terrasses des cafés étaient remplies de buveurs. Une odeur fade et lourde flottait, faite de parfums d'essence, de poussière et de bitume surchauffé. Des camelots criaient les journaux du soir. Les autobus Madeleine-Bastille passaient, faisant trembler le sol et la multiplicité des uniformes jetait dans la foule une couleur bleu horizon.

René d'Orbac se laissa machinalement porter par le flot des flâneurs qui prenaient l'air en cette fin de journée d'été. Puis il entra dans un grand restaurant de l'avenue de l'Opéra.

Le gérant le salua comme un habitué qu'il n'avait pas revu depuis quelque temps.

— Monsieur le vicomte se fait rare. Monsieur le vicomte n'a pas été souffrant ?

— Non, Henri... Vous avez une table de libre ?

— Oui, monsieur le vicomte. Tenez... dans ce petit coin. Vous y serez admirablement.

Comme le jour baissait, des lampes électriques s'allumèrent, coiffées d'abat-jour roses. Des garçons en habit s'empressaient autour des dressoirs. Le préposé au vestiaire recevait des mains des clients, pardessus, cannes et chapeaux.

D'Orbac se trouvait dans le même état de surexcitation, dans la même nerveuse mentalité que lorsque jadis il quittait le cercle après une après-midi de banques désastreuses. Il éprouvait alors le besoin de racheter tant de minutes angoissantes par quelques instants, sinon de joie, du moins de satisfaction matérielle.

De même, aujourd'hui, cherchait-il à calmer l'inquiétude que lui causait l'avenir par tout ce que son instinct naturel de jouissance pouvait lui procurer de bon.

Il choisit donc sur le menu les mets les plus recherchés, les vins les plus fins.

Après la première bouteille, il sentit le sang courir plus joyeux dans ses veines.

— Bah! conclut-il, entre une bouchée de homard à l'américaine et un verre de château-yquem, la situation n'est peut-être pas aussi grave que je le craignais.

Il attaqua ensuite le foie gras truffé et le saint-estèphe. Après quoi, il eut de la vie une conception plus audacieuse. Ciboulant lui apparut comme le seul coupable... coupable de n'avoir pas réussi.

— Je lui dirai son fait demain... murmura-t-il. Sûrement, il n'y coupera pas! Comment! Voilà un monsieur qui se charge d'une affaire, qui n'a qu'un geste à accomplir, et qui se permet de rater son coup! C'est imbécile... Je dirai même plus : C'est déloyal!

Il s'aperçut qu'il parlait tout haut, et comprit à un certain engourdissement qui l'envahissait qu'il était un peu gris. Pour ne pas avoir l'air ridicule aux yeux du gérant qui venait de lui faire apporter les liqueurs, il but un verre de kummel, régla l'addition, laissa un pourboire princier, et sortit très éméché parmi les salutations obséquieuses de la domesticité.

— Quatre millions! Quand il s'agit de quatre millions, bon sang de bon sang, on s'arrange de façon à ne pas rater aussi bêtement son coup!

Sous l'influence de l'ivresse, mauvaise conseillère, le gentilhomme s'habituait à l'idée du crime, et n'hésitait pas, comme on le voit, à admettre et à absoudre la manière forte de l'ancien bonneteur.

Tout à coup, il s'arrêta devant une porte, très étonné.

— Epatant! s'exclama-t-il. Me voilà déjà chez moi! Par quel chemin est-ce que j'ai donc pris?

Il réfléchit un instant debout devant sa porte cochère, son chapeau à la main, car il était en nage. Soudain, un éclair de réalité lui traversa la cervelle.

— Au fait, dit-il, puisque je suis chez moi, je vais me coucher... D'autant qu'il faut que je me lève demain matin de très bonne heure pour aller voir cet animal de Ciboulant.

Alors il monta l'escalier, pénétra dans son appartement, gagna sa chambre, s'assit sur un fauteuil, essaya en vain d'ôter ses bottines, et s'endormit profondément.

Le lendemain, il se réveilla brusquement au tintement de la pendule qui sonnait huit heures.

— Tiens! s'étonna le gentilhomme, en se voyant sur le fauteuil où il venait de passer la nuit. Je ne me suis donc pas couché? Ma foi, tant mieux! Comme ça je suis tout habillé. En allant tout de suite chez Ciboulant, je serai sûr de le trouver. Malgré que ce soit la guerre, il doit avoir conservé ses anciennes habitudes du cercle. C'est un monsieur qui travaille certainement plus la nuit que le jour.

Il appela son valet de chambre.

— Maxime!

Il sonna... personne ne vint.

L'animal aura découché... et ne se presse pas de rentrer! C'est ma faute... Il sait que je ne suis jamais réveillé avant dix heures!

Il passa dans son cabinet de toilette et se plongea la tête dans l'eau froide. Ses idées redevinrent ce qu'elles étaient la veille avant de se griser, c'est-à-dire très nettes, et fortement teintées d'inquiétude.

Il assistait au réveil de sa conscience, assaillie par les mêmes appréhensions que ses raisonnements d'ivrogne repu n'avaient pu faire disparaître.

Dès huit heures et demie, il arriva rue de Navarin et trouva le concierge dans le jardin, en train de ratisser.

— Cette fois, dit-il en le reconnaissant, vous allez trouver votre homme Il est probablement encore au lit.

— Où demeure-t-il? interrogea d'Orbac.

— En haut de l'allée des voitures, bâtiment du fond, au troisième... Vous ferez bien de sonner plusieurs fois, car il pourrait ne pas se réveiller à la première. Il est rentré tard, cette nuit... comme d'habitude.

Le vicomte monta vivement l'escalier. Arrivé devant la porte, il tira fortement à lui un bouton de cuivre qui fit résonner un timbre sonore.

Il attendit une minute et, n'entendant rien, recommença à sonner, mais à deux reprises. Au bout d'un instant, il perçut un bruit de savate traînant sur le parquet.

— Qui est là? demanda une voix grincheuse et encore ensommeillée.

— Vicomte d'Orbac, annonça le fiancé d'Anne-Marie.

On entendit glisser un verrou vivement tiré. La porte s'entre-bâilla, et Oscar Ciboulant apparut en chemise de flanelle grise rayée de bleu, soutenant de sa main gauche un pantalon sans bretelles, les cheveux embroussaillés, les yeux à moitié ouverts, mais souriant quand même.

— Comment! s'empressa-t-il, mon cher vicomte... Vous vous êtes donné la peine de venir jusqu'à moi. Croyez bien que j'en suis très flatté, mais que je ne vous attendais pas.

Il s'était effacé, livrant passage à d'Orbac, qui pénétra dans une petite pièce mal entretenue, pleine d'objets disparates, avec, dans un coin, près de la fenêtre, une table-bureau en acajou à tiroirs, et au milieu de la pièce un guéridon à un pied, recouvert d'un tapis fané et encombré de journaux mal pliés, de brochures usagées et d'un grand cendrier de forme japonaise, où se desséchaient des mégots de cigarettes et de cigares.

Une poussière révélatrice s'étalait un peu partout, ce qui dénotaient que le ménage n'était pas fait tous les jours et peut-être bien toutes les semaines.

Remarquant l'air un peu ahuri du visiteur, le frère de Marinette lui dit en s'excusant d'un air légèrement narquois :

— Dame, vous savez, mon cher vicomte, c'est pas si bath que chez vous. Ici, on n'est pas fiancé avec des millions!

En même temps, il prenait son veston jeté à la volée sur le dossier d'une chaise, en enfilant les manches, et désignant le siège libre invitait :

— Asseyez-vous donc, cher ami.

Bien qu'un peu choqué de cette tendance à une familiarité par trop déplacée, René d'Orbac crut plus prudent de n'en pas paraître froissé et obéit à l'ancien croupier, anxieux de savoir comment il allait entamer la conversation.

Ciboulant allait et venait.

Il continuait à traîner ses savates. Il prit sur le guéridon un paquet de caporal et affecta de rouler, machinalement une cigarette. Il frotta une allumette contre sa cuisse, alluma sa « sibiche », puis se planta devant d'Orbac toujours préoccupé.

— Et alors? fit-il.

— Alors... quoi? hésita le vicomte.

— Ce mariage? Ça va-t-il comme vous voulez?

— Non, pas précisément.

— Diable!

— Il y a différentes choses qui me tracassent à ce sujet-là.

— Vraiment? Contez-moi donc ça? Vous n'avez pas rompu... j'espère?

— Non, je n'ai pas rompu... Mais je suis très inquiet.

— Inquiet? Pourquoi? Qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a, brusqua le fiancé d'Anne-Marie, que mon futur beau-frère a failli être assassiné.

— Allons donc! ricana le bandit.

— Oui, insista le vicomte. Et je me demande par qui?

— Le fait est, remarqua Ciboulant, que si vous n'avez ni piste, ni indices sérieux, vous n'êtes pas près de le savoir.

— Etes-vous sûr?

— D'abord, où ça s'est-il passé, cette histoire-là?

— Au Vésinet.

— Et a-t-on le signalement de celui qui a fait le coup?

D'Orbac se leva, et regardant fixement, bien en face, son interlocuteur :

— Non... mais moi je le connais. C'est vous!

Ciboulant ne sourcilla pas. Il tira de sa cigarette une large bouffée et répliqua avec le plus grand calme :

— Vous avez deviné.

— Vous avouez?

— J'avoue que je suis épaté de votre flair... Décidément, mon cher vicomte, vous êtes plus mariolle que je ne pensais... Et vraiment, vous m'en bouchez un sacré coin.

— Alors, quand vous êtes venu me proposer de faire doubler la fortune de ma fiancée, c'était ça votre moyen?

— Parfaitement!

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

— Parce que ça ne vous regardait pas.. .et que je n'ai pas l'habitude de raconter mes affaires à tout le monde.

— Vous n'aviez donc pas réfléchi que je pouvais être compromis là-dedans?

— Si! riposta froidement l'ancien bonneteur. Je vous dirai même que je n'ai pensé qu'à ça.

Devant cet aveu cynique auquel il ne s'attendait pas, d'Orbac sentit une bouffée de sang lui monter à la tête. Il eut le pressentiment qu'il était dans la gueule du loup et que le loup s'apprêtait à serrer ses mâchoires.

— On ne peut pourtant pas, dans un pareil crime, me considérer comme votre complice?

— Qu'est-ce qui en empêchera, si je dis au juge que nous sommes de mèche?

— Vous feriez ça?

— Tu parles!

A mesure que les propos s'échangeaient, d'Orbac se sentait devenir fou d'inquiétude et de colère. Il lança un violent coup de poing sur le vieux guéridon qui trembla sur sa base et s'écria :

— Mais c'est ignoble, ce que vous avez fait là!... C'est infâme! Vous m'avez attiré dans un guet-apens.

— Oh! oh! pas de pétard, monsieur le vicomte. Causons gentiment... en gens du monde que nous sommes... C'est la meilleure manière de s'entendre.

LA VIE COURANTE . . . *par George Clark*

— Tu vois que j'avais bien raison de m'opposer à ton système de payer Toto pour le faire dormir de bonne heure. Il a lu les journaux et prétend maintenant pouvoir appliquer son droit de grève si tu ne lui donnes pas deux sous de plus de l'heure!

— Si vous m'aviez prévenu, poursuivait furieusement le fiancé d'Anne-Marie, je n'aurais pas accepté.

— Ça, ça n'est pas très sûr... Car vous aviez vraiment l'air d'y tenir aux millions de la poule !

— Monsieur !...

— Quoi ?... Ah ! oui... de Mlle de Sermaize ! laissa tomber négligemment le frère de Marinette.

— Si j'ai accepté votre proposition de me faire toucher le double, c'est que je ne me doutais pas un seul instant que vous emploieriez un moyen aussi dangereux !

— Ah ! je comprends ! releva ironiquement le bandit. Vous vous figuriez qu'il ne s'agissait que d'une affaire louche... une escroquerie ?

— Evidemment ! s'écria naïvement le vicomte.

Devant cet aveu presque aussi cynique que le sien, l'ancien bonneteur se tourna vers son complice et lui dit :

— Je vois que nous pouvons nous donner la main, mon cher ami... Car soit dit sans vous flatter, nous sommes aussi crapules l'un que l'autre.

En écoutant cette conclusion d'une logique solide, inattaquable, René d'Orbac fut atterré, et il se demanda ce qu'il allait advenir pour lui d'une aussi inextricable situation.

L'autre, cependant, continuait à parler.

— En somme, je m'explique parfaitement votre indignation... et je la comprends très bien. Au fond, vous êtes furieux, parce que c'est raté... Tant que vous avez eu un espoir que ça réussisse, on n'a plus entendu parler de vous... Vous avez fait votre petit saint Jean !

« Avouez que si j'avais zigouillé votre beau-frère, vous seriez arrivé chez moi le sourire aux lèvres et vous m'auriez adressé vos plus sincères félicitations. Que voulez-vous ? J'ai fait ce que j'ai pu. Et je vous assure que ce n'est pas de ma faute si je n'ai pas réussi.

« J'avais pourtant tiré mes plans avec soin et je croyais avoir mis dans mon jeu tous les atouts. C'était même bien préparé pour faire du bon turbin...

« Mais au moment décisif, il s'est amené un gêneur... qui s'est mis en travers... et qui, non content de me faire rater mon coup, m'a empoigné et m'a balancé par la fenêtre dans le jardin, au milieu d'un bassin, la tête en plein dans le jus et la fesse gauche sur la margelle... même que ça m'a fait rudement du mal !...

« Et j'ai encore eu de la veine... car si, malheureusement, ç'avait été le contraire et que je sois tombé la fesse gauche dans le bouillon et la tête sur la pierre, je me serais salement bosselé la cafetière !...

« Je vous raconte ça pour vous prouver que c'est encore vous qui avez le beau rôle dans l'affaire. Vous touchiez les gros bénéfices sans vous occuper de rien, et si aujourd'hui il vous arrive un petit accroc, pour ce que vous avez dépensé jusqu'à présent faut pas encore trop vous plaindre.

— Bref, tenta d'Orbac, puisque vous avouez avoir manqué votre coup et que je suppose que vous n'avez pas envie de recommencer, il n'y a plus rien de fait entre nous deux.

— Parfaitement, répliqua le frère de Marinette avec un bon sourire... Il n'y a plus rien de fait entre nous deux... Il ne vous reste plus maintenant qu'à me payer mes honoraires.

— Vos honoraires ? répéta le vicomte suffoqué.

— Ben, oui, mes honoraires ! Car vous ne supposez pas, monsieur le vicomte, qu'Oscar Ciboulant travaille pour la peau ?

D'Orbac pâlit. Il comprit qu'il ne sortirait pas sans être obligé de verser entre les mains de ce coquin une somme respectable.

Il fit mine d'atteindre son portefeuille et demanda délibérément :

— Combien vous dois-je ?

— Oh ! fit l'ancien croupier, tout rupin que vous êtes, ça m'étonnerait que vous ayez sur vous la somme que j'ai l'intention de vous demander.

— C'est une plaisanterie ? essaya de sourire le vicomte.

— Je ne plaisante jamais, poursuivit impitoyablement le maître chanteur.

Il sortit de la pochette de côté de sa chemise un petit calepin en maroquin noir et y prit un papier soigneusement plié en quatre. Puis se retournant vers le fiancé d'Anne-Marie qui considérait son manège avec une inquiétude grandissante, il lui montra ce pli de loin, et dit :

— Vous vous souvenez sans doute que le 15 juin 1917 vous vous êtes engagé à payer au porteur de ceci la somme de cinq cent mille francs sur les quatre millions que devait vous apporter en mariage Mlle Anne-Marie de Sermaize.

— Je me souviens parfaitement, répondit d'Orbac. Mais je ne dois vous payer cette somme que le jour de la signature du contrat et au cas où Mlle de Sermaize m'apporterait quatre millions. Or, comme vous avez raté votre coup et qu'elle ne m'apportera que la moitié, soit deux millions...

— Vous ne me devez que la moitié, soit : deux cent cinquante mille francs.

— Vous êtes fou !

— Regardez-moi bien ! Est-ce que j'en ai l'air ? protesta l'ancien bonneteur, en remettant avec soin le précieux papier dans son compartiment et le petit calepin en maroquin noir dans la poche où il l'avait pris. Je parle, au contraire, très sérieusement. J'ai failli me faire estourbir. Je risque d'être poursuivi, arrêté et condamné... pour vos beaux yeux, mon cher monsieur... Tout ça se paye !... Et en attendant que nous réglions nos comptes, je crois n'être pas trop exigeant en vous demandant de m'avancer tout de suite sur ce que vous me devez, une toute petite somme de dix mille francs.

— Dix mille francs ! sursauta le gentilhomme.

— Oui... dix mille francs. Vous, ça ne vous gênerait pas beaucoup, et moi ça me rendrait bougrement service ! Parce que ça me permettrait d'acheter de la teinture d'iode pour me badigeonner la fesse gauche qui me fait encore terriblement souffrir !...

Devant le grossier persiflage de ce sinistre individu, d'Orbac avait complètement perdu pied. Il bégaya :

— Vous devez bien penser que je n'ai pas sur moi une pareille somme ?

— Oh ! riposta Ciboulant de plus en plus flegmatique, si vous n'avez pas le matelas, vous avez bien la couverture.

— Mon Dieu, risqua le vicomte, en ouvrant cette fois, carrément son portefeuille, je dois avoir sur moi dans les quatre ou cinq mille francs.

— Donnez toujours ! Ce sera un acompte. Vous m'apporterez le reste demain à la même heure... Vous serez d'autant plus certain de me trouver que je vous attendrai.

Il escamota vivement les cinq billets, les serra dans un tiroir de son bureau et ajouta avec satisfaction :

— Voilà qui est fait. A présent, vous ne me devez plus que deux cent quarante-cinq mille francs.

— Et vous ne me donnez pas de reçu ? réclama le gentilhomme.

— T'es bête ! blagua le frère de Marinette.

— Cependant... qu'est-ce qui prouve ?

— Et ma parole, elle ne compte donc pour rien ?

— Alors, insista d'Orbac, quand je vous aurai versé les deux cent quarante-cinq mille francs qui restent... vous me rendrez mon engagement ?

UN CADEAU

Mémorable...

SOURCE DE JOIE DANS LA VIE...

Que peut-on donner de mieux qu'un cadeau dont le nom et l'apparence sont synonymes de "Je suis le meilleur"! Quel article moderne peut être supérieur à celui qui symbolise la commodité! Qu'est-ce qui peut mieux rappeler votre sollicitude qu'un briquet RONSON... dont la flamme alerte se tient au service des fumeurs si fidèlement, si fréquemment, au cours des années! Des joyaux dont on est fier... des cadeaux incomparables pour les

MARIAGES,
COLLATIONS DE DIPLÔMES,
LA FÊTE DES MÈRES (11 mai)
LA FÊTE DES PÈRES (15 juin),
ou TOUTE AUTRE OCCASION.

Voyez-les chez votre vendeur habituel. Ravissants briquets de table en argent plaqué pour la table de dîner, la table à café, *n'importe quelle table.* Élégants briquets pour le gousset et le sac à main, de $5.00 à $10.00. *Les commandes individuelles ne peuvent pas être remplies directment.*

RONSON
LE MEILLEUR BRIQUET AU MONDE
Ronson Art Metal Works (Canada) Ltd., Toronto, Ont.

DU PLAISIR SUR LES ONDES... Tous les samedis soirs (lundis soirs à Vancouver), écoutez "20 QUESTIONS" de RONSON, sur le réseau National de Radio-Canada. (De même aux postes américains de MBS qui atteignent le Canada). Sur l'heure et le poste, consultez votre journal local.

Nouveau
LIVRE DE RECETTES
sur la Magie de la Moutarde

GRATIS!

DEPUIS longtemps reconnue comme l'un des meilleurs condiments, la moutarde est maintenant de plus en plus employée en cuisine—pour donner à une multitude de plats ce "piquant"—ce "quelque chose" qui la caractérise si bien. De nos jours, les "artistes" en cuisine emploient la moutarde de mainte et mainte façon, la considérant comme une saveur indispensable.

Nous avons préparé un nouveau Livre de Recettes intitulé "Art Culinaire", et superbement illustré; ce livre vient d'être imprime. Il contient une variété de recettes dans lesquelles la moutarde est employée pour *rehausser la saveur* et *faire ressortir la saveur.*

Ce livre vous donne beaucoup de nouveaux conseils sur la cuisson et la préparation des mets et sur la façon de les servir d'une manière attrayante. Préparer les aliments est une chose—les servir d'une façon attrayante en est une autre—un art qui augmente le plaisir de manger.

Le Livre de Recettes est Gratuit

Ce livre de recettes a été préparé pour vous. Pour avoir un exemplaire de "Art Culinaire", écrivez à Reckitt & Colman (Canada) Limited, Station T, Montréal. Vous vous réjouirez des recettes qu'il contient.

Demadez la Moutarde D.S.F. Keen

Quand vous achetez de la moutarde, exigez toujours la Moutarde D.S.F. Keen, faite uniquement avec la meilleure graine de moutarde qui a été récoltée de façon à conserver sa fraicheur et sa qualité.

F34B

MOUTARDE D.S.F. KEEN

— Parbleu ! Puisque c'est convenu ! Mais en attendant, conclut-il en fixant ardemment son complice, il restera là au chaud, dans la poche de ma liquette. Il ne me quitte jamais ... et ne me quittera que le jour où vous m'aurez payé entièrement les deux cent quarante-cinq mille francs que vous restez me devoir.

Le fiancé d'Anne-Marie s'était levé, silencieux, et se dirigeait vers la porte. Ciboulant, empressé, se précipita pour la lui ouvrir.

— A demain, dit-il.

D'Orbac franchit le seuil et ne répondit même pas.

Sans se froisser, Ciboulant rentra chez lui, retira son veston qu'il jeta à la volée sur la chaise d'où il l'avait retiré tout à l'heure, retourna dans sa chambre à coucher et se remit au lit :

— Bonne journée, conclut-il.

Il s'étira voluptueusement dans ses draps, il enfonça sa tête dans l'oreiller en ricanant :

— Eh bien ! mon petit d'Orbac, t'as pas fini d'en verser, des acomptes !

Puis l'ancien bonneteur, souriant, la conscience tranquille, reprit son sommeil interrompu et ne se réveilla qu'à midi, heure à laquelle il avait l'habitude de se lever pour aller déjeuner dans un petit caboulot de la rue Henri-Monnier, où ceux qui avaient particulièrement affaire à lui étaient sûrs de le rencontrer devant sa tasse de café, jusqu'à deux heures.

Il revoyait là en effet d'anciens clients de cercle, habitués des tables de baccara, que la suppression des jeux pendant la guerre empêchait de se livrer à leur passion favorite ... Et aussi de vieilles joueuses hantées par l'espoir de réaliser en « matérielle », près de demi-mondains en quête de tripots clandestins.

A tout ce monde de noctambules, l'ancien croupier indiquait avec mystère le nom des rues et le numéro des immeubles où d'anciens tenanciers proxénètes avaient, *pour ce soir-là seulement*, organisé la partie.

Car chaque jour le lieu de la réunion changeait, dans le but de dépister les indiscrétions et de se garer des descentes de la police.

Décidément, quoique sans travail, M. Oscar Ciboulant était un homme terriblement occupé !

VI — La fête des drapeaux

Il était cinq heures du matin. Déjà le logis habité par M. Bidault (Ferdinand) s'emplissait d'un grand remue-ménage.

Le surveillant à la gare des marchandises de Bercy avait poussé sa femme hors du lit, et, se levant à son tour précipitamment, avait à peine pris le temps de passer son pantalon.

— Debout, Doxie ! criait-il ... Allons, ouste ! ... On n'a que le temps.

Puis, ouvrant la porte de l'escalier, il se précipita sur le palier en bras de chemise et tambourina à la porte de l'appartement des époux Gonthier, en vociférant :

— Dépêche-toi, Jeanne ! ... Tout le monde sur le pont ! Il est cinq heures ... S'agit pas d'être en retard si on veut voir passer les drapeaux !

C'était, en effet, le samedi 14 juillet 1917, et désireux, au début de la quatrième année de guerre, de renouveler sous une forme plus ardente la splendeur des précédentes revues, le gouvernement de la République avait décidé de célébrer en une apothéose la gloire de l'armée française et des héroïques combattants qui, plus solidement que par des murailles d'acier, opposaient à l'invasion allemande l'obstacle de leurs poitrines vivantes.

Ferdinand Bidault, patriote fervent, ami de l'ordre et de l'état de choses établi, avait décidé qu'il était du devoir de tout bon Français d'assister au défilé des poilus de France et de témoigner ainsi par des applaudissements enthousiastes la reconnaissance due à leur bravoure, à leur sacrifice, à leur ténacité.

— C'est bien le moins, avait-il décidé, qu'on aille leur dire bonjour à ces braves bougres qui n'ont pas hésité à quitter leurs femmes et leurs enfants pour nous empêcher de devenir Boches !

Et, dès la veille, il avait décrété qu'il emmènerait à la revue toute sa famille, jusqu'à Doxie, sa femme, malgré qu'elle n'avait pas l'habitude de sortir de chez elle, « rapport » à son ménage et à la cuisine.

— Toi, tu nous embêtes ! avait-il répliqué devant les hésitations de son épouse. Le 14 juillet n'est pas un jour comme un autre ! ... On déjeunera dehors ... On couchera dans les lits pas faits s'il le faut ... La Patrie avant tout !

Il avait même dit à sa fille Jeanne, surmontant l'aversion qu'il avait pour son gendre :

— Aujourd'hui, tu peux amener Gonthier ... Une fois n'est pas coutume.

Il avait ajouté, fixant l'ordre et la marche avec l'autorité dont, comme chef de famille, il ne s'était jamais départi :

— On se lèvera à cinq heures ... On prendra le café à cinq heures et demie ... On sortira à cinq heures trois quarts ... et ou sera à six heures au coin de la rue de Charonne et du faubourg Saint-Antoine, où j'ai donné rendez-vous à Alfred ... au milieu de la chaussée.

Jeanne avait interrogé timidement :

— Tu crois que c'est la peine d'arriver si tôt ?

— Je sais ce que je dis ! Je sais ce que je fais ! avait répondu l'agent commissionné de la Compagnie P.-L.-M. Je n'ai pas besoin de tes conseils. Et maintenant, allons tous nous coucher pour être prêts à l'heure demain matin.

Aussi, le lendemain, à cinq heures moins cinq, il était devant la porte de sa fille, faisant un boucan du diable et réveillant tous les locataires de la maison.

Des protestations se firent entendre, des têtes effarées apparurent, passant par-dessus la rampe et au travers des barreaux de l'escalier :

— Ben vrai, qu'est-ce qui se passe ?
— C'est-il que la maison brûle ?
— En v'là un potin ! ...
— Qu'est-ce qu'il y a ?
— Il y a qu'il faut se lever, et vivement, pour aller saluer les drapeaux ! tonitrua M. Bidault de sa voix puissante et autoritaire.

— C'est vrai ! C'est vrai ! approuvèrent à tous les étages les voix subitement calmées. C'est aujourd'hui la fête des poilus !

Les têtes disparurent. On entendit les portes se refermer. M. Bidault, heureux de l'effet qu'il venait de produire, rentra chez lui. Tout retomba dans le silence.

Le jour s'était levé dans une atmosphère brumeuse, coupée de temps en temps par de pâles éclaircies de soleil. Dès l'aube, le faubourg Saint-Antoine présentait une animation inaccoutumée. Des groupes commençaient à circuler, allant et venant, cherchant à s'installer à l'endroit jugé le meilleur pour voir le défilé des troupes.

Déjà aux angles des rues, le bord des trottoirs était garni d'une double rangée de spectateurs, hommes, femmes, enfants, ouvriers et petits bourgeois, décidés à maintenir quand même à coups de coude, à coups de rein, et même au besoin à coups de poing, la place qu'ils avaient choisie, estimant qu'ils l'avaient déjà suffisamment conquise par leur droit de premier occupant et une station prolongée.

[*Lire la suite page* 30]

"J'y vais, maman!"

"Pas besoin de m'appeler deux fois! Je t'ai vue, ce matin, préparer tes desserts à la cossetarde-caillette — puis j'te dis que je les aime!"

Les bébés, les enfants, les adultes . . . toute la famille raffole du lait préparé en délicieuses cossetardes-caillette. Elles retiennent toute la saveur alimentaire du lait entier parce qu'on ne les fait pas cuire, et que l'enzyme à présure les rend encore plus faciles à digérer que le lait lui-même. Elles sont si rapides et si faciles à préparer. — Régalez-vous, vous et vos enfants, en servant aujourd'hui, des cossetardes-caillette!

Préparez vos cossetardes-caillette soit avec les Pastilles à Présure de marque "Junket"— ni sucrées, ni aromatisées — ajouter du sucre et une saveur au goût — soit avec la Poudre à Présure de marque "Junket"— en six saveurs délicieuses préalablement sucrées. Toutes les deux chez tous les épiciers. Pour obtenir un échantillon gratuit des Pastilles à Présure "Junket", écrivez à "Junket" Brand Foods, Division de Chr. Hansen's Laboratory, Dept. M-1 Toronto, Canada.

UN RÉGAL TELLEMENT DÉSIRÉ!
"JUNKET" BRAND FOODS
Mélange congelé et Mélange rapide au fudge

"Junket" est la marque déposée de Chr. Hansen's Laboratory Inc., pour sa présure et ses autres produits alimentaires, enregistrée au Canada et aux États-Unis.

LA PETITE SERVANTE de Maman

● CHORE GIRL est toujours serviable. Elle nettoie vite et bien les plats et casseroles sales et graisseux. En cuivre pur, ne peut rouiller. Exigez la véritable, portant l'étiquette Chore Girl, à votre magasin favori.

Le Nettoyeur des Plats du Pays
CHORE GIRL
Vaut son pesant d'or

HERNIE SOULAGÉE

Notre méthode améliorée a soulagée des milliers. Pas de courroie sur la jambe, pas d'élastique, pas d'emplâtres. Pas de pression sur les hanches ou l'épine dorsale. Rien qu'un coussinet Flexo. Differe totalement des autres. Recommandé par médecins, mécaniciens, commis de partout. Très léger. PEU COUTEUX. GARANTI. Demandez renseignements et offre d'essai.

SMITH MANUFACTURING COMPANY
Fondé en 1893 Dept. 215, Preston, Ont.

MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager, du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

POUDING CHAUMIERE AU CHOCOLAT

2 carrés de chocolat — *2 c. à tb. de beurre*
1¼ tasse de farine
1½ c. à thé de poudre à pâte — *½ c. à thé de sel*
2 oeufs
½ tasse de miel — *1 c. à thé de vanille*

Mettre le chocolat et le beurre dans une tasse mesure et faire fondre au-dessus de l'eau bouillante. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Mettre dans la tasse les 2 oeufs battus et assez de lait pour en remplir la tasse. Mettre les ingrédients secs dans un bol à mélanger, y ajouter la tasse de liquide et battre le tout parfaitement jusqu'à obtention d'une pâte bien lisse. Aromatiser et y battre le miel. Verser dans un moule à gâteau beurré et cuire à 350° F. 40 minutes. Servir avec crème fouettée.

•

SOUFFLE AU CELERI

¼ de tasse de beurre ou de shortening
1 oignon moyen finement haché — *1 tasse de mie de pain*
1 tasse de lait
¼ de tasse de crème — *1 tasse de feuilles de céleri hachées finement*
4 oeufs

Faire chauffer le beurre et y faire dorer l'oignon. Retirer du feu et y ajouter la mie de pain, le lait, la crème et les feuilles de céleri puis les jaunes d'oeufs battus. Incorporer en dernier lieu les blancs battus en mousse ferme, assaisonner de sel et poivre. Verser dans des petits plats individuels en pyrex ou dans un grand plat bien beurré. Placer dans une lèchefrite qui contient de l'eau chaude et cuire à four modéré 375° F. 40 à 45 minutes ou jusqu'à ce que le soufflé soit ferme. Servir aussitôt. Excellent plat du soir. 5 *à* 6 *services.*

•

ŒUFS A LA TZIGANE

6 oeufs — *1 c. à tb. de beurre*
1 petit oignon haché finement
2 c. à tb. de pulpe de tomates — *sel et poivre*

Faire cuire les oeufs durs, les écaler, les séparer en deux et retirer le jaune. D'autre part, faire chauffer le beurre, y faire cuire l'oignon finement haché jusqu'à ce qu'il soit tendre et transparent. Ajouter la pulpe de tomates et les jaunes écrasés. Bien assaisonner de sel et poivre. Travailler le tout en pâte fine et en farcir les blancs. Faire une sauce aux tomates en faisant réduire 3 tasses de tomates, lier avec 2 c. à tb. de farine et mettre cette sauce dans une assiette en pyrex. Y dresser les oeufs et placer sur chaque oeuf une fine lamelle de fromage. Passer au four chaud juste le temps voulu pour faire fondre le fromage et servir le tout bien chaud. 6 *services.*

•

ESCALOPES DE VEAU AU FOUR

6 côtelettes de veau épaisses — *1 gros oignon haché cuit*
1 tasse de mie de pain sèche et émiettée
1 tasse de fromage râpé — *sel et poivre*

Désosser les côtelettes, les rouler et les fixer avec une brochette ou encore les ficeler. Faire cuire l'oignon haché finement dans le beurre. Bien mélanger avec la mie de pain et le fromage râpé. Assaisonner de sel et poivre. Couvrir de cette purée les côtelettes. Mettre dans un plat beurré généreusement et faire cuire à four moyen 350° F. 1 heure. Arroser très souvent avec le jus de cuisson. 6 *services.*

•

SALADE AU JAMBON

1 tasse de pois
1 tasse de céleri taillé en filets fins — *3 oeufs cuits durs*
1 tasse de jambon coupé en cubes
¼ de tasse de vinaigre — *¼ de tasse d'huile à salade*
1 c. à thé de sel
¼ de c. à thé de moutarde — *1 c. à thé de sucre*
2 c. à tb. d'olives farcies

Bien égoutter les pois après les avoir fait chauffer dans leur jus. Mettre dans un bol avec le céleri, les oeufs durs hachés et le jambon. Bien mélanger le vinaigre, l'huile, les épices et les olives hachées finement. Verser sur les premiers ingrédients et à l'aide de deux fourchettes, remuer la salade pour l'enrober de la sauce. Servir bien froid sur des feuilles de laitue croquante avec des tranches de tomates et des radis frais. 4 *services.*

AVEC LE SEL WINDSOR TOUJOURS SEC!

TROUVEZ-VOUS que certains repas semblent manquer de "piquant"? Ce peut être votre plat favori, apprêté avec un soin jaloux . . . et pourtant, sa saveur vous désappointe. D'instinct, vous cherchez la salière. Une touche légère, quelques grains . . . et la saveur riche, totale, *réelle* ressuscite . . . et le repas redevient appétissant et joyeux . . . le sel a "mis en vedette" la saveur!

C'est cela, le sel . . . il met la dernière main. Les ménagères canadiennes savent que le sel est indispensable, qu'il faut acheter le meilleur, donc le WINDSOR. La pureté du SEL WINDSOR est sans pareille . . . c'est la joie de la ménagère de le voir toujours sec . . . et surtout il apporte de nouveaux plaisirs, un intérêt accru, une saveur plus piquante à tous les bons mets que vous servez!

Le clair et élégant carton bleu-blanc-rouge qui tire l'oeil dans votre cuisine vous rappellera de maintenir votre provision de SEL WINDSOR. La nourriture peut être la meilleure . . . la cuisson bien à point . . . mais c'est le sel qui *met en vedette* la saveur. Il faut du WINDSOR

POUR RELEVER LE GOÛT DES ALIMENTS

CANADIAN INDUSTRIES C-I-L LIMITED

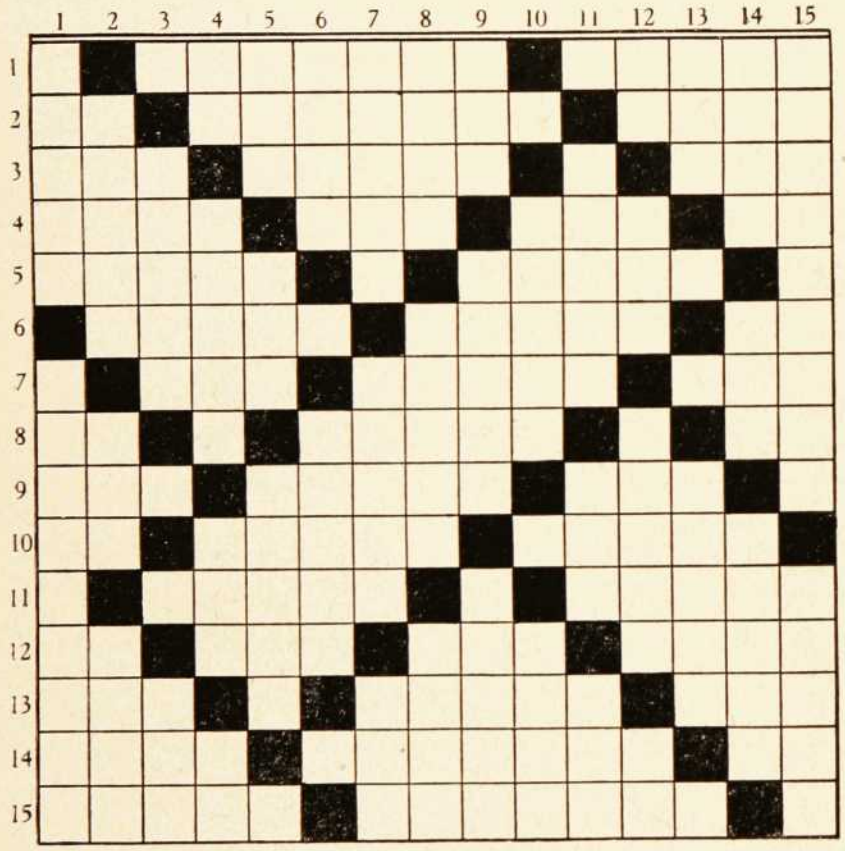
DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 10 GAGNANTS DU PROBLEME No 802
10 JEUX DE CARTES

Mme. Hidola De Launière, 111, rue Burma, Arvida, P.Q.; Baillargeon Agencies, 172, 8ième Avenue, Québec, P.Q.; M. Joseph Giguère, 215, rue St-Paul, Québec, P.Q.; Mlle Mérilda Ferguson, Anse-au-Beaufils, Comté Gaspé, P.Q.; M. Louis Chamonard, 169, Avenue Laurier, Hull, P.Q.; Mme Suzanne Cadoret, 464a, rue Notre-Dame, St-Paul L'Ermite, P.Q.; M. Philémon Tremblay, 36a, Avenue Tamabac, Shawinigan Falls, P.Q.; Mme J. Groleau, 1150, rue St-Hubert, appt. 3, Montréal, P.Q.; Mme Hervé Leblanc, 4553, rue Delaroche, Montréal, P.Q.; M. Gaston Langlois, 3180, rue Van Horne, appt. 7, Montréal, P.Q.

Solution du Problème No 803

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 804



Nom .....

Adresse .....

Ville ou Village ..... *Province* .....

Adressez : LES MOTS CROISES, *Le Samedi*, 975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

1. Camail que portent les cordeliers. — Roi de Phrygie.
2. Grand fleuve. — Enfoncement au-dessus des yeux. — Vague de la mer.
3. Canton suisse. — Embarrassée. — Linacée.
4. Couchis de fascines. — Colère. — Possessif. — Conjonction.
5. Débarrassé des noeuds. — Tumeur.
6. Tumeur dure sur la jambe du cheval. — Qui croit sur les murs. — Préfixe.
7. Poète, né à Chio. — Avec soustraction de. —Masse de pierre dure.
8. Exclamation d'admiration. — Fleuve le plus long de France. — Pronom.
9. Sans mélange. — Ensemble des animaux. — Auteur de "Robinson Crusoé".
10. Note. — Corps sphérique. — Réduit pratiqué dans la cale d'un navire.
11. Sombre. — Qui rend service.
12. Cela. — Volonté. — Bateau plat. — Dieu de l'Amour.
13. Marque le doute. — Songer. — Légumineuse.
14. Le même en nature. — Poterie employée par les maçons. — Négation.
15. Prénom de la fille de Louis XII. — Chemin étroit.

VERTICALEMENT

1. Soupçon. — Rappeler avec aigreur.
2. Entre jaune, roux et noir (pl.). — Terme des charretiers. — Récipient de bois.
3. Extraordinaire. — Larve du hanneton.
4. En évidence chez les maigres. — Vent de l'est. — Jeu de cartes. — Chemin de halage.
5. Tamis. — Aventurier français. — Grand marché public.
6. Trésorier de Dagobert. — Couronné de lauriers.
7. Qualification de dignité. — Genre de mollusques. — Plate-forme flottante.
8. Extrémité antérieure de l'animal. — Espèce du genre phoque. — Animal.
9. Epoque. — Convenir. — Chemin creux.
10. Peu éclatant. — Petite monnaie du Canada.
11. Nourriture. — Ancien nom du hêtre. — Souverain.
12. Lui. — Terrain. — Chemin. — Règle double.
13. Fleuve de la Suède. — Allongé.
14. Favorable. — Une des Cyclades. — Fleuve côtier de France.
15. Maximes. — Crochets de fer.

LE RETOUR SANS ESPOIR

[*Suite de la page* 28]

Quelques petits boutiquiers installaient le long de leurs devantures des échelles, espérant les louer un bon prix aux retardataires désireux d'assister à la revue sans s'être donné la peine de se lever de bonne heure ni de rester pendant des heures sur le trottoir à faire le pied de grue.

Parmi la foule qui commençait à grossir, on voyait circuler sur la chaussée des marchands ayant au bras des paniers pleins de fleurs et criant :

— Achetez, achetez !... Fleurissez nos poilus !

Et chacun faisait sa provision de roses, d'œillets, de violettes, de fleurs de toutes sortes dont les couleurs variées, passant de main en main, donnaient à la fête une note de gaîté bien française.

Six heures sonnaient à une double horloge en saillie au-dessus de l'imposte d'un bijoutier du faubourg, quand, suivi d'Eudoxie, de Jeanne, du marquis de Sermaize et de la petite Augustine, M. Bidault (Ferdinand), fit irruption sur la chaussée au coin de la rue de Charonne et du faubourg Saint-Antoine.

— Halte ! commanda-t-il. Nous sommes arrivés.

Et jetant autour de lui un regard circulaire :

— Je ne vois pas Alfred, grommela-t-il. Jamais à l'heure ! Toujours en retard ! Ah ! il est bien le fils de son père, ce petit chameau-là !

— Qué sale graine ! prononça derrière lui une voix de basse-taille.

— Tiens, c'est Clément ! A la bonne heure ! Au moins toi, t'arrives à temps pour saluer les drapeaux de la France !

— Sûr ! ponctua le vieil ouvrier. On est patriote ! Et puis, le 1 juillet, c'est-il pas la fête du faubourg !... Notre fête à nous !...

« La prise de la Bastille !... 48 !... Les « trois Glorieuses » !...

— Et t'as pas vu Alfred ? interrogea M. Bidault, inquiet de ne pas avoir autour de lui sa famille au complet.

— Alfred ? Il va venir... avec M. et Mme Camuzat. Ils m'ont donné rendez-vous ici pour six heures.

— Parfaitement ! Six heures... Et il est six heures cinq !

— T'en fais pas... Les v'là !

— Où ça ?

— Là-bas, à droite, avec Gratte-Ciel ! Tu ne les vois pas qui arrivent tous les quatre sur le trottoir ?

— Sur le trottoir !... hurla Ferdinand. Alors, ils ne vont rien voir ! Ils ne connaissent donc pas la manœuvre ? Appelle-les et fais-leur signe de venir ici... Et tout de suite !

— Attends ! Je vais les chercher... Je te les amène.

Deux minutes après les Camuzat et les Bidault se rejoignaient, échangeaient des poignées de mains cordiales.

Aussitôt qu'il aperçut son petit-fils, l'agent commissionné l'apostropha :

— Alors, toujours en retard, toi ? Je t'avais pourtant bien recommandé d'être là, à six heures précises.

Alfred avait écouté son grand-père sans s'émouvoir, les deux mains dans ses poches, se dandinant selon son habitude. Il répondit, la cigarette collée aux lèvres :

— D'abord, je pouvais pas venir avant mon patron... Et puis, c'est pas rigolo de se lever à cinq heures, un jour de fête, et de venir planter des poireaux dans le faubourg pendant deux heures.

M. Bidault haussa les épaules d'un air découragé, et se tournant vers P'tit Louis dont la tête dépassait la foule :

— Vous vl'é, fit-il, mon grand ami ! Aujourd'hui, je suis rudement content de vous voir !...

— Moi aussi, m'sieu Bidault, répondit en un large sourire Gratte-Ciel, ravi de constater que celui qu'il avait surnommé « monsieur du Ressaut » au Concert des Délices, lui faisait un aussi charmant accueil.

— Eh bien ! continua Ferdinand, vous allez pouvoir vous en servir ce matin de vos deux battoirs ?

Et le vieux patriote chauvin du faubourg Saint-Antoine, heureux de respirer déjà comme une atmosphère de gloire, contempla les larges mains du jeune ouvrier emballeur et ajouta plaisamment, lui qui ne plaisantait jamais :

— Car je vois avec plaisir que vous n'avez pas oublié vos deux épaules de mouton !

Pendant près de trois heures les Bidault et les Camuzat restèrent là sur place à causer, mélangés à la foule qui attendait comme eux, cette foule parisienne si impressionnable, si patiente, qui marche avec le même élan, le même cœur, au plaisir et au devoir. Ils écoutaient les propos des voisins, et comme tout le monde, ce jour-là, s'abordait joyeusement et se parlait sans se connaître, comme si le souffle de la patrie transformait la nation tout entière en une unique et splendide famille, ils prenaient part aux conversations, s'intéressaient aux anecdotes de guerre.

Jeanne Gonthier avait rencontré une de ses clientes du marché Beauveau qui ne cessait de lui parler de son fils, récemment tué devant Verdun, et qui disait :

— Je suis venue quand même... j'ai voulu voir ceux qui le vengeront !

M. Camuzat affirmait qu'il avait fallu une occasion pareille pour qu'il s'interrompit de clouer ses caisses, mais que sitôt le défilé passé, il retournerait dans sa boutique reprendre son marteau.

Et Gratte-Ciel, dont la haute taille se dressait au-dessus du flot populaire, agitait les bras en criant :

— Le jour où je serai soldat — et ça ne tardera pas — c'est porte-drapeau que je veux être. Comme ça, pendant la bataille, on le verra de plus loin !

Seul, se tenant volontairement à l'écart de tous ces groupes dont les paroles, les exclamations ne frappaient pas ses oreilles, se renfermant dans l'évocation puissante de ses souvenirs, respecté de la foule qui ne troublait pas le silence hautain de ce grand blessé décoré de la croix de guerre, dont un bandeau noir sur la moitié de la figure tâchait de dissimuler les glorieuses cicatrices, le commandant Robert de Sermaize songeait.

Il avait espéré pouvoir assister seul à cette revue de gloire dont la pensée précipitait les battements de son cœur... Mais puisque son « beau-père » Ferdinand avait décidé qu'on devait s'y rendre en famille, il n'avait pas voulu offenser le vieil employé de la Compagnie P.-L.-M. par un refus qui eût pu paraître désobligeant pour « l'honneur de la famille Bidault ». Et puis, n'était-il pas naturel qu'il accompagnât à une manifestation patriotique « sa femme et ses enfants » ?

Seulement, bien qu'en ce coin du faubourg ils fussent là à portée de sa main, qu'il entendit leurs voix, comme il était loin d'eux, cependant ! Il se revoyait à la Marne, entraînant ses soldats splendides à la poursuite des Allemands qui fuyaient devant eux... Il se revoyait en Flandre, à la tête de ces mêmes héros que la fatalité, qui avait fait de lui un prisonnier, l'avait

Confort suprême pour la marche

Pour Yeux Fatigués

Deux Gouttes suffisent pour Soulager Vite

FAITES CE SIMPLE ESSAI AUJOURD'HUI

YEUX FATIGUÉS? Calmez-les et rafraîchissez-les avec deux gouttes de Murine sûr et doux, dans chacun—Vous obtenez un . . .

SOULAGEMENT RAPIDE. Instantanément, vos yeux se sentent rafraîchis. Murine, melange habile de 7 ingrédients, nettoie et calme les yeux qui sont fatigués par le surmenage ou l'exposition au soleil. au vent et à la poussière.

MURINE
POUR LES YEUX

FAUSSES DENTS

Fin des embarras dus à leur malajustement

Nombreux sont ceux qui connurent le terrible embarras causé par un glissement ou autre accident de même nature arrivé à leur dentier, toujours à un moment inopportun. Prenez le moyen pour éviter ce risque. Vous n'avez qu'à saupoudrer légèrement votre dentier de FASTEETH, poudre *alcaline* (non-*acide*). Fait adhérer les fausses-dents avec plus de fermeté, d'où plus grand confort. Ne surit pas. Enraye l'"odeur des dentiers". Procurez-vous FASTEETH chez n'importe quel pharmacien.

VOUS LEVEZ-VOUS LA NUIT?

Comme vous vous sentez misérable quand votre sommeil est dérangé! Fatigué, souffrant, indolent tout le jour. Pourquoi ne pas prendre les Gin Pills, ce vieux remède sûr pour le soulagement des maux de reins? Composé pour aider à calmer et à tonifier les reins, *les Gin Pills se vendent sur le principe de satisfaction ou argent remis.*

Format régulier, 40 Pilules

Format économique, 80 Pilules

GIN PILLS POUR LES REINS

(Aux États-Unis, demandez les Gino Pills)
National Drug & Chemical Company of Canada, Limited

Avez-vous des cadeaux à faire?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film.*

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

empêché de commander jusqu'à la mort . . .

Les braves gens! Il les évoquait tous prêts à se faire hacher pour lui : car ils savaient bien que leur chef n'était pas en reste avec eux de courage et d'audace.

Et tout à l'heure, après deux ans d'absence douloureuse, il allait les revoir! Car il avait lu les journaux, et il savait que la délégation de son régiment allait défiler devant lui!

Cependant les heures d'attente, qui avaient paru si longues à chacun en son désir impatient de fêter les délégués des tranchées françaises, avaient fini par s'écouler. Petit à petit la foule s'était accrue, était devenue compacte au point qu'on pouvait à peine maintenant circuler sur les trottoirs et dans le faubourg.

Déjà une sorte de frisson courait. On percevait des bruits précurseurs, des rumeurs lointaines du côté de la place de la Nation. Quelques voix crièrent :

— Les voilà! Les voilà!

Mais d'autres exclamations s'entrecroisèrent :

— C'est pas vrai!

— Je te dis que si!

— Je te dis que non!

— Moi je suis sûr que c'est eux! . Je les entends!

— Quoi que t'entends?

— Les clairons . . . Les tambours . . .

— T'entends la peau, hé, fourneau!

Soudain, dans une clameur, la foule oscilla, refoulée par quelques agents cyclistes que suivaient des gardiens de la paix et des gardes municipaux. Lentement, prudemment, ils pratiquaient une trouée dans le bloc humain qui se resserrait peu à peu de chaque côté des trottoirs, laissant la chaussée libre pour le prochain passage des troupes.

Au milieu du brouhaha, on entendit la voix autoritaire du surveillant à la gare des marchandises de Bercy, qui commandait à sa famille et à ses amis :

— Bougez pas! . . . Restez au milieu de la chaussée, et reculons les derniers! Comme ça nous serons au premier rang.

Sous la poussée bienveillante des agents, la manœuvre s'exécuta comme le vieux faubourien l'avait prédit, et les deux groupes des Bidault et des Camuzat se trouvèrent naturellement en bordure du trottoir, malgré la résistance et les protestations de ceux qui l'occupaient précédemment et qui se trouvèrent pressés, acculés en arrière contre la devanture des boutiques.

— Hein? s'écria Ferdinand d'un ton triomphal. Qu'est-ce que j'avais dit? Nous v'là placés pour ne pas en perdre une bouchée!

Maintenant, on entendait distinctement le son des clairons et des tambours qui se rapprochait rapidement.

L'émotion devenait intense, les yeux brillaient, les têtes se penchaient pardessus les épaules des spectateurs du premier rang, impatientes d'apercevoir plutôt les soldats de France.

Des cris de femme s'élevaient :

— Poussez pas! . . .

— Faites donc attention!

— Et vous, là devant . . . vous empêchez de voir . . . Descendez de votre chaise . . .

Ces paroles s'adressaient à Gratte-Ciel qui se trouvait au second rang et, dressé sur la pointe de ses longs pieds, allongeait son long corps et son long cou, en haut duquel sa grosse tête ronde atteignait presque la hauteur d'un entresol.

Et comme la femme qui l'interpellait lui tapait de loin sur l'épaule avec son ombrelle, il se retourna en demandant :

— Qu'est-ce que vous voulez, la p'tite mère?

— Ce que je veux? Je vous l'ai dit . . . Que vous descendiez de votre chaise.

— De ma chaise? J'ai pas de chaise! Ce que j'ai, c'est un mètre quatre-vingt-dix-neuf de haut. Et tout galant que je sois avec les poules, je vas pas me mettre à genoux pour vos beaux yeux . . .

A deux pas plus loin s'élevait la voix grave de Clément qui grognait :

— Qué sale graine!

En entendant l'exclamation de son ami, M. Bidault, persuadé que son petit-fils venait encore de commettre quelque sottise, demanda, sans se retourner, car il ne quittait pas des yeux le commencement du défilé :

— Qu'est-ce qu'il fait encore, Alfred?

— C'est pas Alfred, répondit l'ouvrier emballeur. C'est un gosse qui, pour mieux voir, vient de sauter à cheval sur mon dos.

Puis, paternellement, il ajouta en s'adressant au gamin :

— Tiens! pendant que tu y es . . . grimpe donc sur mes épaules . . . Tu verras encore mieux.

Et tout en facilitant le mouvement d'ascension qu'il venait de conseiller, le brave homme répétait en lui-même :

— Qué sale graine!

Tout à coup le drapeau de la « Légion » parut, porté par un lieutenant à la poitrine constellée de croix qui semblait une statue de gloire soulevée par une acclamation formidable. Il marchait droit, le visage sérieux, l'œil fixe, le regard au delà, perdu dans le flot d'enthousiasme qui se déchaînait sur son passage.

Puis tout de suite lui succéda le drapeau du 152e, fier de sa fourragère neuve, éployant sur la ville frissonnante d'orgueil ses plis agités par le vent comme les ailes de la victoire!

De la foule, secouée d'une noble frénésie, surgissait un roulement de tonnerre fait de bravos et de cris dont le torrent grandissant éteignait le son de la *Marche de Sambre-et-Meuse.*

Et de toutes les fenêtres chargées de grappes humaines pleuvaient des poignées d'œillets et de roses, des bouquets entiers que les héros piquaient à leurs baïonnettes et faisaient planer sur le peuple qu'ils avaient su défendre, sur Paris qu'ils avaient pu sauver.

M. Bidault, en proie à cette intensité d'émotion que seul peut procurer le spectacle de la gloire, hurlait de joie, les bras tendus en son désir de serrer toutes ces mains de braves . . .

Quand brusquement, de sa voix de cuivre, il entonna la *Marseillaise.*

Comme une traînée de poudre l'hymne national gagna la foule surchauffée, et cent mille voix lancèrent vers le ciel gris, où dans un rayon de soleil évoluait l'escadrille de nos avions, les paroles libératrices :

« Marchons! Marchons!
Qu'un sang impur abreuve nos sillons.»

— Vive la France! crièrent les poilus dans un élan sublime d'enthousiasme, d'espérance et de joie.

— Vive la France! clamèrent les cent mille voix de Paris, pendant que continuaient à défiler, grandis dans cette unique apothéose, les sapeurs-pompiers qui veillent jour et nuit sur la cité menacée, Polytechnique, Saint-Cyr, qui sont un peu de l'âme de l'armée, et les chassseurs à pied, les « vitriers » populaires dont le drapeau, le plus décoré de tous, laissait passer la lumière du ciel à travers ses glorieuses déchirures.

— Hein? C'est-il beau? Dis, Doxie, crie Ferdinand Bidault à son épouse.

— Oh! oui, approuve la vieille, qui parle pour la première fois.

Sans interruption, les acclamations continuent :

Dans son émotion, Clément a mis sa main sur la main de Jeanne et lui serre les doigts énergiquement.

— Faites excuse, dit-il soudain. Je vous fais mal!

Quand un estomac dérangé vous tourmente—

Ou quand un mal de tête vous tenaille—

Quand la constipation vous complique l'existence—

c'est le moment de prendre du

SAL HEPATICA

Le laxatif salin, rapide, inoffensif qui combat aussi l'excès d'acidité gastrique!

Deux cuillerées à thé de Sal Hepatica dans un verre d'eau donne un soulagement rapide—habituellement en moins d'une heure. Et ce soulagement est plus complet car, en plus de son action laxative bénigne, Sal Hepatica combat aussi l'excès d'acidité gastrique—ce qui aide à vous remettre d'aplomb plus rapidement. Sal Hepatica a bon goût et est facile à prendre; il n'incommode pas ni ne laisse d'effet désagréable. Efficace dans un grand nombre de malaises, Sal Hepatica est le laxatif familial par excellence. Procurez-vous, dès aujourd'hui, une bouteille de ce laxatif rapide, inoffensif chez votre pharmacien.

Un produit Bristol-Myers—Fabriqué au Canada

LE LAXATIF DOUX... RAPIDE À DOUBLE ACTION

SAL HEPATICA

Les meilleures pendules que nous ayons jamais fabriquées ...

Prenez une Westclox dans la main ... vous en sentez vraiment la qualité! Examinez-en le fini, le travail soigné ... tout, dans ces pendules, vous dit qu'elles sont d'une exécution parfaite. Et la preuve en est dans la durée et la précision qui fait que la marque Westclox est la plus renommée dans le domaine des pendules.

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE : Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

— Oh ! répond-elle. Je ne m'en étais pas aperçue.

P'tit Louis ne cesse de faire manœuvrer ses « battoirs » qui claquent l'un sur l'autre comme deux planches qui se rejoignent, tandis que M. Camuzat confie à sa femme Sidonie :

— Eh bien ! tu sais ... Je ne regrette pas de n'avoir pas travaillé ce matin ...

Alfred, lui, regarde sans un mot, la cigarette éteinte au coin des lèvres ... Il ne crie pas, il ne chante pas ... Il est tout pâle ! ...

Mais voilà qu'au passage de l'infanterie, Augustine, qui a ramassé un bouquet de roses tombé d'une fenêtre à ses pieds, se précipite et le donne à un des soldats qui accompagnent le porte-drapeau. Le poilu prend le bouquet, et, aux applaudissements de la foule, embrasse la fillette toute rose.

— C'est ma petite-fille ! annonce triomphalement l'employé commissionné. C'est Augustine ! ... Ma petite-fille a été embrassée par un héros !

Il s'interrompt. Plus fier que tous les autres, s'avance le porte-drapeau d'un régiment d'infanterie. Mais celui-là ne porte qu'une hampe. Qu'est devenu le drapeau ?

L'œil cherche en vain les plis flottants et ne découvre, tout en haut, qu'un bout d'étoffe déchiquetée, brûlée, noircie ... un reste de soie qui fut jadis tricolore mais dont aujourd'hui il est impossible de distinguer les couleurs.

Devant cette relique sublime, cette chose encore vivante qui s'est obstinée à ne pas mourir, pour témoigner jusqu'au bout de l'héroïsme de ceux qu'elle groupait autour d'elle et qui se sont fait tuer afin qu'elle puisse aujourd'hui prendre sa part de gloire, dans la foule angoissée un silence survint, profond, subit, un de ces silences fait de l'arrêt des cœurs devant la manifestation d'une catastrophe ou d'un miracle.

Et au milieu de ce silence impressionnant, Ferdinand Bidault entendit près de lui un sanglot.

Il tourna la tête.

Il vit le « mari de Jeanne » raidi dans une immobilité douloureuse, la face convulsée, la main droite faisant le salut militaire ... Et sous son bandeau noir, il aperçut le long de ses joues dévastées, descendant le sillon de ses cicatrices, de grosses larmes qui coulaient.

Il eut le pressentiment d'une chose terrible. Tout doucement il demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a, Gonthier, que vous pleurez comme ça ?

Le commandant de Sermaize répondit d'une voix sourde :

— C'est le drapeau de mon régiment !

— Votre drapeau ?

— Mon drapeau !

— Brûlé ?

— Brûlé.

— Comme vous ?

— Comme moi.

Les acclamations retentissaient de plus belle ... Les héros disparaissaient sous les fleurs.

De tout cela Bidault ne voyait et n'entendait plus rien.

Son regard allait du drapeau brûlé qui s'éloignait au visage également brûlé de celui qu'il ne savait pas être le commandant de Sermaize se demandant lequel des deux il devait le plus admirer : du drapeau ou du mutilé.

Et saluant militairement à son tour, le vieux patriote se tint droite, fixe, devant l'homme qu'il croyait être Emile Gonthier, son gendre, et prononça avec émotion :

— C'est égal, mon brave Emile ... Vous avez dû avoir chaud ce jour-là !

Cependant le défilé des délégations de nos régiments continuait sa marche triomphale dans le frisson des drapeaux et des cœurs. Dans les yeux des soldats, illuminés d'une foi profonde, le peuple de Paris lisait l'absence de toute défaillance pour l'avenir, et l'inébranlable conviction de la victoire prochaine.

Le soleil perça brusquement la grisaille des nuées, accrochant ses rayons aux casques et aux baïonnettes, inondant de lumière les drapeaux aux franges d'or dont les trois couleurs éclatèrent en un sourire d'espérance.

Ce fut comme une aurore divine, une aveuglante apothéose allumant sur les faces de nos héros, la flamme du merveilleux sacrifice. Le 14 juillet de la France, qui avait commencé par la prise de la Bastille, incendiait les peuples du monde entier du feu libérateur fait pour purifier l'humanité.

Tous, bouleversés par une émotion d'une violence inconnue à la vue de ces jeunes hommes simples et beaux, qui étaient venus leur « montrer » la Victoire, recevaient pour ainsi dire au passage le choc puissant de la Patrie.

Tous auraient voulu serrer contre leur poitrine ces demi-dieux, aujourd'hui couronnés de roses qui se préparaient à retourner demain sous les obus.

Et croyant voir, grâce à eux, s'élever dans le ciel rayonnant la statue de la France glorieuse, les cœurs saignants sentaient se fermer leur blessure ...

Les deuils eux-mêmes souriaient.

VII — Les remords de Ferdinand

Le soir de ce même jour, 14 juillet 1917, M. Bidault (Ferdinand), qui venait de terminer son dîner, était assis dans sa salle à manger et, à la lueur d'une lampe coiffée d'un abat-jour vert, lisait attentivement un journal du soir qu'il s'était empressé d'acheter pour connaître en détail les derniers incidents du défilé des drapeaux dont la vue lui avait causé une aussi tragique et réconfortable émotion.

Ainsi que l'avait décidé l'agent commissionné de la compagnie P.-L.-M., toute la famille Bidault avait copieusement déjeuné dans un restaurant du faubourg Saint-Antoine. Seul, Alfred n'avait pas assisté à ce petit extra, ayant subitement disparu après le défilé des drapeaux. On ne s'était pas d'ailleurs beaucoup inquiété de cette absence, habitué qu'on était aux frasques du jeune apprenti emballeur.

Après avoir lavé et rangé les quelques assiettes qui leur avaient servi à faire un dîner frugal. Doxie, installée près de Ferdinand, reprisait avec soin une paire de chaussettes de coton que son époux devait mettre le lendemain, M. Bidault ayant l'excellente et hygiénique habitude de changer de linge tous les huit jours.

Tout à coup, il posa le journal, et assenant un grand coup de poing sur la table, il s'écria :

— C'est égal, j'ai vraiment été trop mufle avec lui.

— Mufle ! Toi ? répéta avec un profond étonnement la bonne vieille qui, selon son habitude, n'avait pas encore prononcé un mot de la soirée.

— Oui, moi, Bidault ... j'ai été mufle

— Avec qui ?

— Avec Gonthier.

Doxie, stupéfaite, laissa tomber son ouvrage sur ses genoux.

— Pourquoi que tu me dis ça, mon homme ?

— Parce que c'est un héros ! Parce que s'il n'avait pas été blessé, mutilé, esquinté comme il est, il aurait défilé aujourd'hui avec ses camarades ... avec ceux que nous avons applaudis, fêtés, couverts de fleurs ... Avec nos poilus, quoi !

Devant l'admiration que son mari manifestait pour ce gendre dont, la veille encore, il ne parlait qu'avec un dédain méprisant, Mme Bidault ouvrait de grands yeux étonnés et l'écoutait la bouche ouverte.

— Parbleu, évidemment ! continua Ferdinand qui s'était levé et marchait

de long en large à travers la petite pièce. Tu ne sais pas, toi, ce qui s'est passé ? Tu n'as rien remarqué ! Tu as vu des soldats... Tu as entendu des tambours, des clairons, de la musique... Et t'es restée là, à regarder, sans voir, à écouter sans rien entendre... comme tu me regardes en ce moment... comme tu m'écoutes, tiens !... sans avoir l'air de comprendre ce que je te dis.

Doxie tourna la tête de droite et de gauche en un geste muet de protestation. Elle remua les lèvres comme pour parler. Il l'interrompit.

— Ce qui s'est passé, poursuivit-il, je vais te le dire. Tu dois te rappeler que, quand tous les drapeaux ont défilé devant nous, parmi eux il y en avait un presque complètement brûlé... Il n'en restait plus qu'un tout petit morceau, une loque noircie, un chiffon glorieux qui pendait héroïquement... Tu te le rappelles bien, voyons ?

La bonne femme agita la tête de haut en bas, en signe d'affirmation.

— Eh bien ! à ce moment-là, comme j'étais en train de hurler, de cogner des mains, de taper des pieds avec toute la foule qui m'entourait, nous sommes tous restés suffoqués d'émotion, et pendant un moment nous n'avons plus rien dit... tellement cette hampe toute nue nous faisait penser à tout ce qui s'était passé là-bas de terrible, d'abominable, de grandiose ! Alors, j'ai entendu tout près de moi la voix de Gonthier qui sanglotait :

« — Mon drapeau ! mon drapeau !

« Tu n'as rien vu, toi, parbleu ! Tu n'as rien entendu de tout ça !

Doxie écarta les bras d'un air de s'excuser.

— Evidemment, ce n'est pas ta faute... Tu ne fais attention à rien ! Alors, je me suis tourné du côté de Gonthier... Il pleurait, immobile, tout pâle sous son bandeau noir. Et en voyant ses larmes rouler le long de ses joues et tomber une à une sur le ruban de sa croix de guerre... Oh ! alors, Doxie, ça m'a bouleversé, ça m'a retourné... et pour un peu je me serais mis à pleurer moi aussi... comme une vieille bête !

Il se moucha bruyamment, et s'épongeant les yeux, continua, la voix sombre :

— Je regardais la loque noircie, je regardais le visage brûlé d'Emile... Et je me demandais lequel des deux était le plus beau, vois-tu, de son drapeau ou de lui... Et si je ne m'étais pas retenu, je lui aurais sauté au cou, et je l'aurais embrassé !

Mme Bidault écoutait sans bouger et n'avait même pas repris son travail. Ses yeux restaient fixes, mais on sentait qu'elle suivait une pensée, dans un effort de réflexion qui ne lui était pas coutumier.

Elle observa avec timidité :

— Oui, mon homme, t'as peut-être raison... Mais tout de même, il a abandonné Jeanne avec ses deux enfants !

Là-dessus, M. Bidault, qui venait de se rasseoir, bondit d'indignation et éclata, de sa voix puissante, autoritaire et qui n'admettait pas de réplique :

— En voilà assez avec cette histoire-là !... Je ne veux plus en entendre parler... T'as compris !... C'est vrai, il a plaqué Jeanne avec ses deux gosses, c'est entendu !... Il est resté treize ans sans donner de ses nouvelles, et sans s'occuper comment notre fille pouvait élever Alfred et Augustine... Tout ça, c'est connu ! Mais j'estime qu'il y en a qu'ont fait pire que lui... et qui, à cause de leur belle conduite devant l'ennemi, ont été réhabilités !

« Et par qui ont-ils été réhabilités ? Par le gouvernement, par les ministres, les sénateurs, les députés, les autorités, quoi ! les huiles, les grosses légumes ! Et moi, simple agent commissionné de la compagnie P.-L.-M., moi, simple surveillant à la gare des marchandises de Bercy, moi qui n'ai qu'un galon à ma casquette, je me permettrais de me dresser contre un état de choses établi ? Je me révolterais contre les décisions de l'autorité dont je suis un représentant ? Je serais le seul à ne pas admettre que tout doit être effacé quand on appartient à la phalange de ceux qui ont sauvé la France ?

« Eh bien ! non, madame Bidault, je ne serai pas ce *seul-là !* Gonthier s'est mal conduit avec notre famille... Mais tu devrais comprendre tout ce que ces héros ont supporté, tout ce qu'ils ont enduré... Quand je pense qu'ils se sont fait tuer, massacrer, hacher, asphyxier, brûler, pour empêcher les Boches de venir à Paris, ici, rue de Chaligny, chez nous... Crois-tu que ce n'est pas notre devoir de pardonner ? Voyons, Doxie, t'es-t-il pas de mon avis ?

— Oui, mon homme, approuva doucement la petite vieille, qui, maintenant que son mari lui avait imposé son idée, se remit tranquillement à tirer son aiguille.

Ferdinand s'était interrompu et, le regard vague, semblait plongé dans de nouvelles réflexions.

— Décidément, reprit-il en se parlant à lui-même, plus j'y pense et plus je suis forcé de me dire que, dans cette affaire-là, je me suis conduit comme un vulgaire salop !

Il fit encore quelques pas en silence, le front soucieux, poursuivi par une pensée qui le tracassait, et s'arrêtant net au milieu de la pièce, il murmura :

— Oui, c'est ça... Faut que je lui fasse des excuses... Autrement, je n'oserais plus lui parler.

Il hésita un instant, comme si un violent combat se livrait en lui... Puis, prenant son parti délibérément, il trancha :

— J'y vais... Et tout de suite encore !

Il sortit vivement de chez lui, traversa le palier, et frappa deux coups secs à la porte des Gonthier.

Au bout d'un instant, le commandant de Sermaize parut, un bougeoir allumé à la main. Il eut, à la vue de son « beau-père », une sensation désagréable, car il se demandait ce que l'agent commissionné pouvait bien venir faire chez lui, à une heure aussi tardive.

— Bonsoir, Emile, dit Ferdinand, d'une voix mal assurée.

— Bonsoir, monsieur, répliqua le marquis, qui s'était effacé pour lui livrer passage... Vous venez voir votre fille, sans doute ?

— Non... répondit M. Bidault dont l'embarras s'accentuait et qui ne savait trop comment entamer la conversation. C'est à vous que je veux parler.

QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?

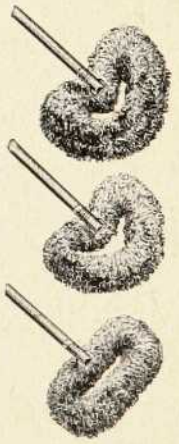
Mme ROSE REY-DUZIL qui a beaucoup voyagé, France, Martinique, Guadeloupe, Etats-Unis, Canada et le reste. On entend cette artiste tous les jours à la radio et très souvent, au cours de l'année, sur les scènes de Montréal, de Québec et des Etats-Unis. On a jugé sa merveilleuse interprétation dans "Marius" et "Fanny". Née de parents artistes, Mme Rey-Duzil a une grande conscience professionnelle.

"Mes planchers reluisants n'ont rien de mystérieux!"

"N'IMPORTE QUI peut entretenir la propreté et l'éclat des planchers — avec une Glossy-Glo. Les vadrouilles Glossy-Glo *polissent en époussetant* et font briller les planchers — même s'ils n'ont pas été cirés depuis quelques semaines."

Les vadrouilles Glossy-Glo sont douces et profilées—elles vont dans les coins et sous les meubles bas — elles ne sauraient ni marquer ni écorner les meubles. Gardez une vadrouille en haut et une autre en bas pour vous épargner bien des pas inutiles.

Simms
Glossy-Glo
VADROUILLES D'ÉPOUSSETAGE ET DE POLISSAGE



Glossy-Glo VICTORY
Couleur azur
bon teint
$2.50

Glossy-Glo BANNER
Fil écarlate
bon teint
$2.00

Glossy-Glo ACME
Fil vert
bon teint
$1.50

T. S. Simms and Co. Limited
SAINT JOHN, N. B.
Fabricants de vadrouilles, blaireaux, brosses de ménage et pinceaux de qualité depuis plus de 80 ans.

FIEZ-VOUS AU **"NUGGET"** POUR POLIR À COUP SÛR ET FAIRE BRILLER EN TOUT TEMPS.

IOF-47

POLI À CHAUSSURES NUGGET

DÉPRIMÉE ? NERVEUSE ? LYMPHATIQUE ? DÉLAISSÉE ?

LISEZ ALORS CECI . . .

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore ! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

Traitement Sano "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

Rayonnez de Santé et de Beauté

LES PRODUITS SANO Enrg.,
Mme CLAIRE LUCE,
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom .....

Votre adresse .....

.....

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

▼

Canada

1 an $3.50
6 mois 2.00

Etats-Unis

1 an $5.00
6 mois 2.50

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

— A moi ?

— Oui, à vous . . . Et à vous seul.

— Asseyez-vous, fit le commandant en posant son bougeoir sur le buffet.

Puis, remarquant l'air intimidé du père de Jeanne, il demanda avec bienveillance :

— Vous avez des ennuis ? Est-ce que je pourrais vous être utile ? . . . Qu'est-ce qu'il y a ?

— Eh bien ! il y a . . . entama résolument l'agent commissionné, il y a que je ne suis pas du tout content de moi.

— Vraiment ? fit sérieusement Robert. Vous m'étonnez !

C'est qu'en effet, depuis que le marquis de Sermaize faisait partie de la famille Bidault, il n'avait jamais vu le surveillant à la gare des marchandises de Bercy manifester le plus léger sujet de mécontentement à son égard. Aussi interrogea-t-il avec intérêt :

— Est-ce que vous auriez quelques difficultés avec la Compagnie ?

— Avec mes chefs ? . . . Jamais ! . . . se redressa l'agent commissionné. Pour ça, j'en suis incapable ! C'est de moi seul que je suis mécontent . . . de moi qui, depuis que vous êtes revenu, n'ai pas été avec vous ce que j'aurais dû être et ne vous ai pas traité avec tous les égards que je vous dois.

— Des égards ? . . . A moi ?

— Parfaitement ! Et je viens m'en excuser auprès de vous . . . Je viens vous en demander pardon !

Devant cet aveu spontané dont, étant donné le caractère franc, et même brutal, du chef de la famille Bidault, il ne pouvait mettre en doute la sincérité, le commandant de Sermaize ne put réprimer un geste de stupéfaction.

— Oui, je sais bien, poursuivit Ferdinand à qui la surprise qu'il provoquait n'avait pas échappé . . . Ça vous étonne . . . Je vois que vous n'y comprenez rien . . . mais si je n'étais pas venu vous dire ça ce soir, je n'aurais pas fermé l'œil de la nuit ! . . . Maintenant me voilà léger, dispos, soulagé, quoi ! Et quand vous m'aurez dit que vous ne m'en voulez pas, alors seulement j'aurai la conscience tranquille.

— Pourquoi vous en voudrais-je ? reprit Robert. Vous aviez raison de garder rancune à votre gendre, qui ne n'est pas conduit comme il le devait.

— Ne parlons plus de ça ! Mon gendre est un brave, mon gendre est un héros !

Et luttant contre l'émotion qui l'envahissait de nouveau, il poursuivit :

— Vous vous demandez sûrement pourquoi je suis venu vous dire toutes ces choses . . . C'est que, comme vous, je suis patriote . . . J'aime mon pays avant tout ! . . . Je n'ai pas été soldat, c'est vrai . . . mais c'est tout comme. En ma qualité d'employé de chemin de fer, j'étais mobilisé de droit . . . et quand la guerre fut déclarée, quand il nous a fallu rester des nuits entières sans dormir pour assurer le service de la mobilisation, nous avons tous ouvert l'œil, et nous pouvons dire avec fierté que dans ces milliers de trains qui se dirigeaient vers la frontière, il n'y en a pas eu un qui ne soit arrivé à l'heure !

« Et puis, si je n'ai pas eu l'honneur de porter le fusil, je puis dire que je suis fils et petit-fils de soldat. Mon père a été tué en 70 . . . Et mon grand-père, Edme Bidault, qui était grenadier de la garde, a suivi l'empereur en Russie. Il était, lui aussi, un mutilé de la guerre : il avait été blessé plusieurs fois en défendant son drapeau qu'il aimait comme vous aimez le vôtre !

« Il m'en parlait souvent, en me faisant sauter sur ses genoux . . . il me racontait ses souffrances, ses marches douloureuses à travers les plaines glacées, où la moitié de ses compagnons, vaincus par les bourrasques de neige, tombaient, les pieds gelés, pour ne plus se relever . . . Et plus d'une fois je l'ai vu pleurer quand il me parlait de son drapeau. Son drapeau ! c'était tout pour lui ! . . .

« Il me disait qu'un jour qu'ils étaient à bout de force et de souffle et que les hommes se demandaient s'il ne valait pas mieux crever là plutôt que d'affronter de nouvelles tortures, le maréchal, ne sachant plus quoi leur dire, avait eu l'idée de faire sortir tous les drapeaux de leur gaine . . .

« Alors quand, parmi les flocons de neige, elle vit flotter les trois couleurs de France, l'armée entière se sentit réchauffée . . . Et les grognards, en l'âme desquels renaissait l'espérance, se remirent courageusement en marche, résolus à suivre jusqu'au bout l'emblème de la patrie !

« Aussi, tantôt, quand au passage du drapeau de votre régiment je vous ai vu pleurer, comme jadis pleurait mon grand-père, j'ai compris que l'émotion vous étouffait en reconnaissant vos compagnons d'armes, ceux avec qui vous avez combattu là-bas, pour le salut de la France ! . . .

Ce que l'on pouvait encore voir du pauvre visage du mutilé se crispa douloureusement. Et Robert murmura d'une voix sourde, lointaine :

— Mes compagnons d'armes ! Où sont-ils ? . . . Morts ! . . . Presque tous !

— Morts ? . . . répéta anxieusement le vieux patriote.

— Parmi ceux qui ont défilé aujourd'hui devant moi, j'en ai cependant reconnu quelques-uns . . .

« Combien d'autres se sont sacrifiés pour conserver au régiment l'emblème du devoir, de l'honneur et de la patrie !

Un silence tragique pesa entre les deux hommes. Et, songeant à l'existence pénible et douloureuse qu'il devait supporter désormais, le mari de Geneviève, le père d'Alain et d'Anne-Marie conclut avec angoisse :

— Pourquoi ne suis-je pas mort comme ces héros ? Pourquoi m'a-t-il été donné de survivre ? Car, s'il en est un parmi tous qui aurait dû disparaître, c'est moi que le sort devait désigner !

Ferdinand, surpris d'entendre exprimer par « son gendre » un souhait que, malgré tout son patriotisme, il jugeait exagéré, avec inquiétude :

— Comment, Emile . . . vous êtes si malheureux que ça ? Est-ce que par hasard vous m'en voulez encore ?

— Je vous le répète, monsieur Bidault, je ne vous en ai jamais voulu.

— Bien vrai ? Et pourtant, j'ai été dur avec vous.

— En effet, vous avez été un peu vif. Mais vous aviez vos raisons, que je comprenais très bien. D'ailleurs vous venez de racheter tout cela par vos bonnes paroles.

— Ça me fait grand plaisir ce que vous me dites là, Gonthier. Je suis bien content d'être venu tout de suite m'expliquer avec vous, car, je vous l'avoue franchement, j'en avais gros sur le cœur. Et, si vous le permettez, je serais très heureux de vous serrer la main.

— Volontiers, répondit le commandant de Sermaize qui s'avança vers lui la main franchement tendue, en ajoutant :

— Monsieur Bidault, vous êtes un brave homme.

La figure du vieux patriote s'éclaira soudain, son regard s'anima : et d'une voix tremblante d'émotion, il exprima :

— Merci, Gonthier . . . Ça, je le savais. Mais je suis vraiment heureux de vous l'entendre dire !

Quand il revint chez lui, l'agent commissionné de la compagnie P.-L.-M avait la face rayonnante. Sa femme, qui venait de se mettre au lit, commençait à s'endormir. Il entra bruyamment dans la chambre en criant :

— Doxie ! Ça y est ! . . . Je suis remis avec notre gendre. C'est un garçon épatant . . . bon, loyal et généreux . . .

et juste avec ça, ce qui ne gâte rien ! Comprends-tu ? Il vient de me dire que j'étais un brave homme... Et pourtant, vrai, depuis bientôt deux mois je n'ai pas été très chouette avec lui... Aussi faut que je me rattrape ! Pas plus tard que demain soir, il dinera ici avec nous... Car, à partir d'aujourd'hui, j'entends que son couvert soit mis chez moi tous les dimanches.

— Bien, mon homme ! acquiesça Mme Bidault, qui recommençait déjà à s'assoupir.

Et tout en se déshabillant pour rejoindre son épouse, Ferdinand qui, peu à peu, venait de recouvrer son état d'esprit habituel, ne put s'empêcher de murmurer :

— C'est égal ! Celui qui m'aurait dit ça ce matin m'aurait bougrement épaté !

VIII — Où est Alfred ?

Robert de Sermaize avait été à même de connaître et d'apprécier le caractère entier du chef de la famille Bidault ; aussi avait-il éprouvé de la visite spontanée de Ferdinand un sentiment de satisfaction et presque de soulagement.

Bien qu'il se rendit compte que les sorties intempestives de l'agent commissionné de la compagnie P.-L.-M. visaient exclusivement son gendre Emile Gonthier, il préférait, puisque le sort lui imposait de mener une vie commune avec cette nouvelle famille qui lui était tombée des nues, ne pas se trouver perpétuellement en lutte avec son honorable chef.

Donc, il s'était réveillé, le lendemain dimanche, avec une relative bonne humeur. Lorsqu'il entra dans la salle à manger, il trouva Jeanne en train de mettre le couvert pour le petit déjeuner, tandis qu'une bonne odeur de café s'échappait de la cuisine dont la porte entr'ouverte laissait voir sur le fourneau à gaz une casserole fumante.

La marchande de légumes, elle aussi, paraissait toute rassérénée.

Elle accueillit « son mari » avec un sourire :

— Bonjour, Emile. Tu as passé une bonne nuit ?

— Très bonne, je te remercie, répondit Robert.

Elle le regarda avec un air de très réel contentement.

— Je suis heureuse, dit-elle, de ce qui s'est passé ici hier soir.

— Ah ! tu as entendu ? fit le mari de Geneviève.

— Tu penses si j'ai été forcée d'entendre ! La grosse voix de papa ne passe pas inaperçue. Je n'ai donc pas été obligée d'écouter aux portes pour savoir tout ce qu'il t'a dit. D'abord, quand il a frappé et que j'ai reconnu ses deux coups secs, qui signifient : « C'est moi ! Dépêchez-vous ! Je n'ai pas le temps d'attendre ! » j'ai eu peur qu'il vienne pour te dire des choses désagréables... Mais, après, ce que j'ai été étonnée !... Je n'aurais jamais cru papa capable de faire des excuses à personne.

— Oh ! atténua Sermaize, je ne lui avais jamais gardé rancune. Je savais fort bien qu'il avait raison d'en vouloir à son gendre. Seulement, il s'est aperçu que je n'étais pas si mauvais sujet qu'il le croyait...

— Dis que tu as beaucoup changé, Emile... rectifia la fille de M. Bidault. Je pourrais dire : presque complètement. Tu ne te ressembles plus d'avec ce que tu étais autrefois... C'est à croire que tu n'es plus le même homme !

A ces mots qui évoquaient sa double personnalité et lui rappelaient ce qu'il avait été jadis, le marquis de Sermaize oublia inconsciemment le rôle qu'il s'était condamné à remplir et répondit malgré lui, comme un instinctif écho de la vérité :

— Oui, vous avez raison... Je ne suis plus le même homme... Celui que vous pensiez avoir retrouvé n'existe plus ! Je ne suis pas votre ancien mari... mais un étranger que vous n'avez jamais vu, que vous ne connaissez pas.

Jeanne leva sur lui des yeux étonnés.

— Tout ce que tu me dis là est vrai, reprit-elle... Mais ce n'est pas une raison pour ne plus me tutoyer. Je me suis bien aperçue quelquefois que ça te gênait de me dire « tu »... Et j'ai bien compris pourquoi. C'est difficile, après treize ans qu'on est resté sans se voir, d'avoir l'air, en revenant, aussi à l'aise que quand on s'est quitté. Pourtant il y a des habitudes dont il n'est pas commode de se défaire. Ainsi moi, malgré tout ce que j'avais souffert de toi, du moment que je t'ai revu, je n'ai pas hésité à te tutoyer comme avant... Ça m'est venu tout seul !

« Peut-être est-ce parce que j'ai senti tout de suite que, comme tu viens de le dire, celui que je retrouvais enfin n'était plus mon ancien mari, mais un homme qui était devenu meilleur, et qui s'était vraiment repenti. Ce n'est pas une raison pour que tout soit oublié entre nous et reprenne comme par le passé... Il y a des choses, vois-tu, qui lorsqu'elles ont existé, même si on s'est beaucoup aimé, ne doivent plus se recommencer...

« Mais tu sais, on peut tout de même avoir de l'amitié l'un pour l'autre... surtout quand il y a les enfants... et que, comme toi, on comprend qu'on a eu tort et qu'on est devenu rangé et travailleur... Ah ! sûrement, la guerre t'a beaucoup changé, tu sais !

— Beaucoup changé, en effet ! fit Sermaize... Changé de toutes façons !

Mais Jeanne poursuivit, s'efforçant à consoler le mutilé par des paroles pitoyables :

— Ne te plains pas trop de ta blessure, qui est cause peut-être que tu es devenu un meilleur père. Il vaut mieux que la beauté ne soit pas restée seulement sur ton visage et soit descendue dans ton cœur. Car c'est pour ça que papa t'a pardonné... et c'est justement parce que tu n'es plus le même homme, que je suis contente de t'avoir retrouvé.

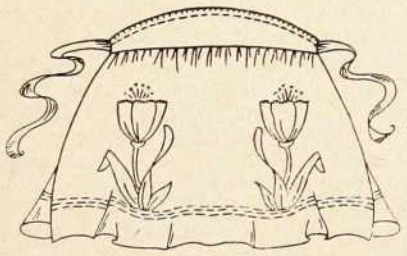
Tout en l'écoutant, avec le sentiment un peu détaché que faisait naître en lui une situation qui ne lui était pas personnelle, le marquis de Sermaize admirait le bon sens de cette femme du peuple qui, simplement, naturellement, loyalement, jugeait les hommes et les choses au point de vue strict de l'honnêteté.

Et de même que la visite de M. Bidault devait rendre plus nettes les relations futures, de même l'association de pure amitié que Jeanne Gonthier tenait à établir entre elle et celui qu'elle croyait être son mari créait une atmosphère nouvelle de franchise bien faite pour faciliter désormais leur vie commune.

Aussi, lorsque la petite Augustine sortit de sa chambre pour prendre part au léger repas familial, eût-elle en voyant à sa mère un visage plus souriant que de coutume une impression de réconfort, de quelque chose d'heureux dont elle se sentit toute réjouie, au point que la terreur nerveuse qu'elle avait jusqu'ici éprouvée à la vue de « son père » s'en trouva soudain atténuée. Les traits de son visage se détendirent et elle sourit à son tour.

La bonne humeur de chacun s'accentua, lorsque la marchande de légumes servit dans les bois le café au lait bien chaud, et apporta l'assiette pleine de tartines de pain de guerre

VOUS BRODEZ, MADAME ?



PETIT TABLIER RAVISSANT

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

LISTE DES PRIX — Patron No 747

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

☐ 747 — Tablier en coton jaune. Les grandes tulipes forment poches. Elles vous sont expédiées avec le tablier en roses, rouges ou jaunes ..... 59 cents
☐ Cotons de couleur pour la broderie ..... 20 cents
☐ Patron de papier ..... 15 cents
☐ Carbone ..... 10 cents

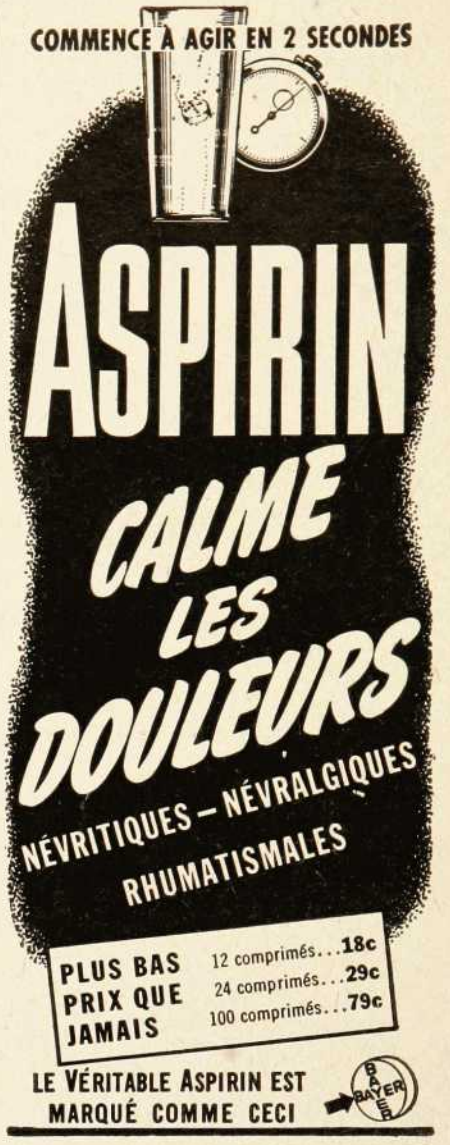
Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

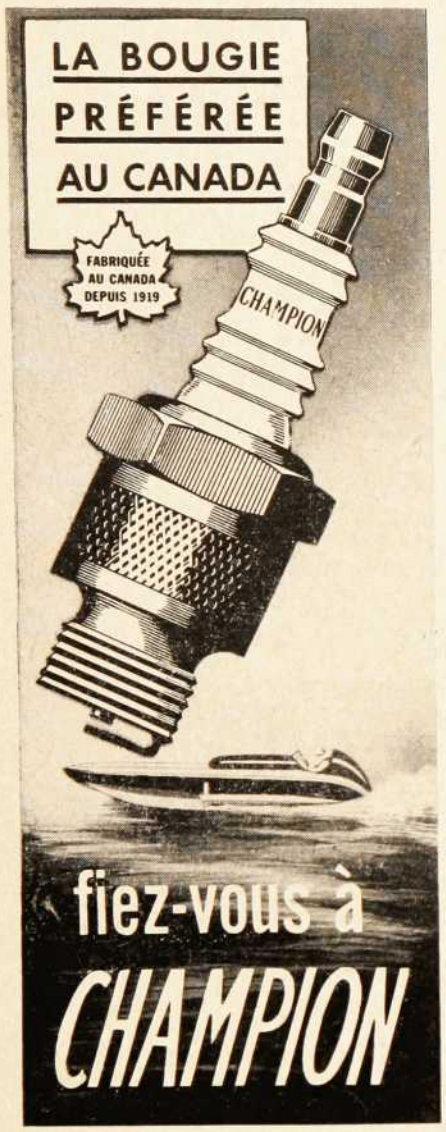
Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

Le Samedi — 17 mai 1947





La Revue Populaire

★

Lisez notre roman de mai :

DROITS D'AINESSE

Par CLAUDE JAUNIERE

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue POPULAIRE

Canada		*Etats-Unis*	
1 an	$1.50	1 an	$1.75
2 ans	2.00	2 ans	2.50

☐ IMPORTANT:—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

qu'elle avait soigneusement fait griller pour les rendre plus appétissantes, plus digestives, et graissées d'un peu de beurre, pas beaucoup, oh ! évidemment... car le beurre devenait une denrée rare et augmentait tous les jours.

Bref, les remords de Ferdinand avaient amené dans le ménage des Gonthier une véritable détente... Pour la première fois un calme réel semblait avoir gagné les paroles et les regards.

A ce moment trois coups sonores et régulièrement espacés frappés à la porte les firent sursauter tous les trois.

— Papa ! A cette heure-ci ? s'étonna la fille de M. Bidault.

— Non ! rectifia Augustine. Ce n'est pas la manière de grand-père. Tu sais bien qu'il ne frappe jamais que deux fois ?

La fillette avait vivement quitté la table, et, sa tartine à la main, avait couru vers la porte d'entrée.

— Tiens ! fit Jeanne. C'est M. Camuzat.

— Bonjour, monsieur, madame et mademoiselle, salua le père Cogne-Cogne qui, par habitude de clouer ses caisses, avait heurté violemment comme s'il avait son marteau en main.

— Bonjour, patron, répondit le marquis de Sermaize, qui s'était levé avec empressement. Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de votre visite ?

Il avança une chaise et invita l'emballeur :

— Asseyez-vous, je vous prie.

— Excusez-nous, monsieur Camuzat, s'empressa la fille de M. Bidault. Nous étions en train de finir notre petit déjeuner.

— Oh ! il n'y a pas de mal ! accepta tout naturellement le mari de Sidonie, en prenant place à quelque distance de la table... Finissez votre café. On peut causer tout en mangeant, n'est-ce pas ?

— Et Mme Camuzat se porte bien ? questionna Jeanne.

— Très bien, madame Gonthier, je vous remercie. Malgré que nous sommes un peu inquiets et que ça fait même l'objet de ma visite.

— Inquiets ? Pourquoi ? s'informa le livreur.

— Vous serait-il arrivé quelque chose de fâcheux ? appuya Jeanne.

— Non... à nous, il n'est rien arrivé... Je viens vous voir à propos d'Alfred.

— Alfred ? Qu'est-ce qu'il a encore fait ? sursauta la mère, à la mémoire de qui revenaient soudain tous les ennuis que lui avaient valus le caractère en révolte et les mauvaises fréquentations de son fils.

— Il n'a rien fait, répliqua l'emballeur. Je viens voir s'il est chez vous.

— Chez nous ? releva Robert d'un ton surpris. Mais non ! Pourquoi serait-il chez nous ?

— Parce que je ne l'ai pas vu depuis hier midi.

— Comment ! Il n'est pas rentré coucher chez vous ? s'informa Jeanne visiblement inquiète.

— Non, répondit l'emballeur. Comme je lui avais donné congé hier pour la fête des drapeaux, je ne m'en suis plus occupé de la journée. J'ai cru qu'il avait couché ici cette nuit...

« Il y a que ce matin que, voyant l'heure passer et qu'il ne venait pas faire sa demi-journée comme c'est convenu, j'ai tenu à me renseigner.

— Nous non plus, affirma Robert, nous ne l'avons pas vu hier de toute l'après-midi. Nous ne savons pas où il a déjeuné, ni où il a dîné... Mais comme il a pris des habitudes un peu indépendantes, nous ne nous en sommes pas préoccupés plus que cela, et nous le croyions ce matin en train de travailler avec vous.

— Travailler avec moi ? s'écria le patron emballeur. Dites plutôt qu'il en a soupé de travailler avec moi ! Pendant quelque temps, il a fait semblant d'avoir acheté une conduite, mais moi, je n'avais jamais coupé dans ses bateaux !...

« Je regrette de vous le dire, madame Gonthier, mais c'est un petit feignant, une petite gouape. Se mettre de la pommade sur les cheveux, se tailler les ongles, cirer ses croquenots, faire son nœud de cravate, se coller son petit chapeau de travers sur l'oreille et fiche le camp avec des demoiselles, v'là à quoi il est bon.

« Mais quant à ce qui est de clouer les caisses, de redresser les planches sur la « colombe » ou de ramasser les copeaux, les bouts de traverses et les tasseaux, ça n'est pas son affaire.

Et concluant, les bras étendus pour mieux affirmer sa conviction, il définit :

— C'est un lézard ! Il a les côtes en long, quoi !

Cependant, le petit déjeuner était terminé. Jeanne Gonthier, aidée de sa fille, venait d'enlever rapidement les bois et les soucoupes pour les porter dans la cuisine.

A présent, maman, fit Augustine, je vais aller chez grand-mère lui demander quelles commissions elle a à faire ce matin ?

— C'est ça, ma petite Titine... Dépêche-toi... Il est déjà un peu tard et ta grand-maman doit s'impatienter.

Augustine se préparait à sortir de la pièce quand la voix de sa mère l'arrêta :

— Eh bien ! tu pars comme ça sans dire adieu à M. Camuzat ?

— Ah ! oui, c'est vrai ! Au revoir, monsieur Camuzat.

— Au revoir, ma petite.

— Vous l'excuserez, expliqua la mère. Elle est encore un peu jeune.

— Oui, reconnut le père Cogne-Cogne. A cet âge-là, ça ne connaît pas encore les belles manières.

La fillette courut de nouveau à la porte du palier, l'ouvrit et se trouva en face de Clément.

— Bonjour, Titine, dit l'ouvrier emballeur. Ta maman est chez elle ?

— Oui, monsieur Clément.

— Et ton papa ?

— Mon papa aussi.

— Eh ben !... c'est très bien.

Et retirant sa casquette, Clément entra d'un air hésitant, un peu gêné comme cela lui arrivait chaque fois qu'il se trouvait en présence de la fille de son vieil ami Bidault.

— Bonjour, tout le monde ! cria-t-il gaiement, en effectant un air dégagé.

Puis apercevant M. Camuzat.

— Tiens, le patron ! Ah ! elle est bonne ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

« Toute la rue Traversière s'est donc donné rendez-vous chez vous, madame Jeanne ?

Sans façon, il approcha une chaise et s'assit auprès de Gonthier, pendant que Jeanne, croyant que lui aussi venait pour Alfred, lui demandait :

— Vous avez quelque chose à nous dire ?

— Moi ? Rien !

— Pas de nouveau ?

— Non.

— Alors, pourquoi venez-vous ce matin, de si bonne heure ?

Clément, un peu désarçonné par ce flot de questions qui le changeait de ses habitudes, répondit naïvement :

— Moi ? Je viens vous dire bonjour.

— C'est tout ? insista la marchande de légumes.

— Ben oui, c'est tout ! Qu'est-ce que vous voulez qu'il y ait encore ?

— C'est que, finit par intervenir Robert, le patron est venu nous inquiéter à propos d'Alfred.

— Alfred ! s'étonna « le baron du Tasseau », qu'est-ce qu'il a fait, Alfred ?

— Il paraît qu'il n'est pas rentré cette nuit.

— Alors il a découché ? interrogea l'ami de Ferdinand.

— Probable ! ponctua le patron emballeur.

— Qué sale graine ! s'indigna avec énergie l'amoureux de Mme Jeanne en entourant son gros nez de sa large main.

La marchande de légumes poursuivit :

— C'est même pour nous en prévenir que M. Camuzat a eu la complaisance de se déranger. Vous comprenez si je suis inquiète ! Alfred a très bien pu se faire écraser au milieu de cette foule, de cette cohue... Un accident est si vite arrivé !

Devant l'anxiété de celle à laquelle il avait voué une affection sans bornes, le bon Clément voulut essayer de la rassurer.

— Mais non, ne vous en faites pas, madame Jeanne ! Qu'est-ce que vous voulez qu'il arrive à Alfred ?... Un Parigot qui connaît le faubourg dans tous les coins... et qu'est roublard comme une potence ?... Et puis mariolle, et dessalé pour son âge ! Il a peut-être rencontré une petite quéqu'une avec qui qu'il ne se déplaît pas ! Allez, ne vous tourmentez pas... Il est jeune, et faut que jeunesse se passe ! Pas vrai, Camuzat ? Tu te rappelles bien, dans le temps, quand nous étions arpètes tous les deux ? On ne découchait pas encore, à cette époque-là... mais on n'en valait guère mieux ! Oh ! les gosses ! Qué sale graine !

Mais le père Cogne-Cogne riposta d'un ton sérieux :

— A cet âge-là, moi, j'apprenais mon métier d'emballeur !... Je faisais des caisses, je plantais des clous... Comme maintenant, je travaillais déjà le dimanche... Mon marteau ne me quittait pas. Et plus tard, s'il m'est arrivé de le poser sur l'établi pendant quarante-huit heures, ç'a été pour conduire ma femme Sidonie à la mairie du Xe, parce qu'alors, tu dois t'en rappeler, Clément, je demeurais rue des Vinaigriers, et je travaillais avec toi rue d'Enghien, chez M. Cottinot.

Il se renversa sur sa chaise en se rengorgeant, tapa un grand coup sur la table et conclut :

— Ça, c'est de l'histoire !

— C'est vrai, répondit Clément... T'as raison !... Seulement, quand nous étions arpètes, on n'était pas comme les jeunes gens d'aujourd'hui. Nous, nous respections nos parents... nous obéissions à nos patrons... Nous étions même heureux de recevoir leurs conseils et d'en profiter. Tandis qu'au jour d'aujourd'hui, il fait bon à leur donner des conseils !... On est reçu... et comment !...

— Tu parles ! approuva le patron emballeur. On est traité de raseur, de vieille baderne... quand c'est pas d'autre chose !

— Le fait est, intervint Robert, que l'autre fois, après l'affaire du cinéma, lorsqu'Alfred s'est battu avec ce fameux Poil-de-Brique, j'ai essayé de lui faire un peu de morale.

« Je l'ai emmené un dimanche au bois de Vincennes, pour lui parler en tête à tête et tâcher de le ramener à de meilleurs sentiments... Eh bien ! comme vous dites, monsieur Clément, ah ! oui, j'ai été reçu ! Aussi j'ai complètement jugé inutile de recommencer.

— Tu ne m'avais pas parlé de ça ? répondit Jeanne douloureusement.

— Parce que j'avais craint de te faire de la peine, répliqua sur un ton sincèrement apitoyé le marquis de Sermaize, qui malgré tout, prenait intérêt à l'angoisse maternelle de Jeanne comme si elle eût été vraiment sa femme et Alfred son propre enfant.

[*Lire la suite au prochain numéro*]

27/2/86,

LA MORTE AUX DOIGTS COUPÉS

[*Suite de la page* 23]

modeste taxi, réquisitionné par les policiers, suivait à très courte distance.

Claude, encore tout ébloui des lumières multiples que Paris nocturne faisait scintiller devant ses yeux, n'osait ouvrir la bouche. Il lui semblait vivre dans quelque rêve effrayant. Il ne questionna que lorsqu'il se trouva au premier rang d'une loge, dans un théâtre dont le spectacle était déjà commencé.

On jouait une revue. L'enfant ne comprenait pas grand'chose aux répliques que les acteurs échangeaient et qui faisaient rire bruyamment les spectateurs garnissant la salle. Par contre, il emplissait ses yeux de la féerie chatoyante des décors et des costumes somptueux.

Soudain, la rampe s'éteignit. Un fond de velours noir se substitua au décor bariolé. Dans l'aveuglante clarté d'un projecteur une femme parut, presque nue, des bracelets et des chaînes de brillants, une ceinture étincelante étaient son seul costume.

L'enfant faillit pousser un cri. La main de Roland s'abattit sur le poignet de Claude.

— C'est elle, tu l'as reconnue ?

Le petit fit de la tête un signe indécis.

— C'est pas elle, monsieur, j'en mettrais ma tête à couper, affirma Adeline, heureuse de jouer un rôle dans le scénario qui avait nécessité sa venue à Paris en même temps que celle de Mme Aubrieux et du petit garçon ... Et pourtant ...

— Alors ? questionna-t-il déçu.

La bague, monsieur Sertier. Elle porte la bague et aussi la même perruque qu'avait l'autre dame à la voilette, murmura Claude.

Ce n'était pas sans motif que l'inspecteur avait voulu confronter les témoins du drame avec l'artiste lyrique telle qu'elle apparaissait dans l'une des transformations de la revue, c'est-à-dire quand ses cheveux d'un beau châtain forcé étaient recouverts par une perruque platinée. Maintenant son espoir s'était évanoui. Pourtant l'enquête avait fait un grand pas mais il restait à découvrir la femme mystérieuse qui avait porté la bague de rubis et les cheveux d'or pâle, évidemment dans le but de faire naître une confusion dans l'esprit des enquêteurs, alors que l'artiste était munie de l'alibi qu'elle pourrait opposer. Tout était admirablement machiné et Roland avait devant lui des adversaires à sa taille.

L'inspecteur s'apprêtait à prendre congé de Marie-Rose et du petit Claude. Il ne voulait pas les priver de l'évident plaisir qu'ils éprouvaient dans cette loge d'où l'on pouvait suivre, confortablement assis, un spectacle prestigieux, mais avant qu'il ait quitté son siège, deux jeunes gens qui, depuis un instant, s'étaient installés dans la loge voisine, manifestèrent par de bruyants applaudissements l'enthousiasme éveillé en eux par le tableau qui venait de s'achever.

— Epatante, cette petite. Une trouvaille qu'a fait Irène. Je parie que dans le public, depuis une semaine qu'elle joue trois scènes de la revue, personne ne s'est aperçu de la substitution.

— Personne, c'est bien évident. On n'est pas comme toi dans le secret des dieux, ou des déesses. Secrétaire particulier de M...

— Tais-toi. La première qualité d'un futur diplomate doit être la discrétion. Par exemple, ce que je ne comprends pas, c'est que la belle Strena ait renoncé à ces tableaux qui étaient un triomphe ...

— Elle a prétexté la fatigue. Entre nous, je crois à une autre raison. As-tu remarqué le galbe parfait de cette enfant ? Or, Irène Strena a dépassé trente ans et elle a abusé de la vie. Et puis elle affirme que le blond ne lui va pas. Et c'est à remarquer. Elle se fait doubler dans trois scènes où elle doit paraître en perruque blonde.

Interloqués par ce qui se passait à côté d'eux, les deux amis se turent. De la loge voisine un homme surgissait à la façon d'un diable précipité par un ressort. Il gagna le couloir, dégringola l'escalier quatre à quatre et passa en trombe devant les contrôleurs ahuris. Sur le trottoir, Roland n'eut pas de peine à retrouver l'agent chargé de veiller sur sa voiture.

Un bref colloque eut lieu, puis, répondant à une question de son chef, le policier désigna la sortie des artistes.

— De la patience, chef, elle ne peut échapper par une autre issue. Je vais tâcher d'obtenir du concierge quelques renseignements supplémentaires.

Le temps s'écoulait, Roland, battant la semelle, ne sentait même pas le froid. Il jetait de minute en minute un coup d'œil sur quatre solides gaillards qui ne paraissaient pas le connaître et qu'un coup de télépone de Verdal avait rassemblés autour de lui.

Soudain, un mouvement se fit, annonçant la fin du spectacle et la sortie du public. Du temps s'écoula encore. Devant la porte des artistes quelques autos de maîtres stationnaient. Déjà des comédiennes emmitouflées dans de somptueuses fourrures, des artistes de moindre importance, passaient le seuil, une à une, ou par petits groupes. Parmi ce flot Verdal, enfin, parut. Il glissa à l'oreille de son chef :

— Les voici, patron ... toutes les deux.

En effet, deux jeunes femmes dont la stature était sensiblement pareille s'avançaient avec des gestes frileux.

Du siège d'une splendide Hispano, un chauffeur s'empressa, ouvrit respectueusement la portière.

Simultanément, les quatre agents bondirent cependant que Roland Sertier et son second mettaient la main sur l'épaule des deux femmes.

— Pas de scandale, mesdames, suivez-nous de bonne grâce.

— Vous suivre, où cela, fit Irène Strena avec hauteur tandis que sa compagne poussait un cri d'atroce frayeur.

A la même seconde le chauffeur avait fait un pas en arrière. Au bout de sa main droite un éclair jaillissait. Roland eut juste le temps de se baisser. Cette feinte lui sauvait la vie, mais la compagne d'Irène Stréna s'abattait, grièvement blessée, tandis que le policier passait les menottes au poignet de l'artiste lyrique et que ses acolytes maîtrisaient le chauffeur en qui le jeune inspecteur venait de reconnaître Victor Fréleck, dit l'Arbi.

•

Le juge d'instruction, averti de la quadruple arrestation qui mettait fin aux recherches, tout d'abord si mal engagées, ne pouvait que se féliciter d'avoir laissé, malgré les oppositions et les jalousies, l'inspecteur Sertier débrouiller cette sensationnelle affaire.

Le petit Claude, très fier du triomphe de son grand ami, triomphe dont il avait bien sa part, prenait au cours de l'instruction une importance de plus en plus grande. Les journaux publiaient sa photographie et les reporters sollicitaient de lui des interviews.

Grâce à lui, Olga Verasky, l'amie, la complice et aussi la doublure de Mlle Irène Strena, n'avait pu nier sa participation si non au crime, du moins à l'enlèvement et au dépôt du cadavre d'Albine de Révanes. Poussée par la misère — elle avait appartenu à une troupe de danseuses qu'un imprésario avait abandonnée au cours d'une tournée, la jeune Olga, remarquée un soir de bombe, par Robert Bercy auquel n'avait point échappé la surprenante ressemblance et le parti qu'on en pourrait tirer, avait accepté les propositions que l'artiste célèbre lui avait faites. Entrée dans la redoutable bande elle savait que la mort aurait puni la moindre tentative de libération. C'est pourquoi elle avait dû jouer ce rôle infâme et dangereux, mais elle paraissait en proie au remords et c'est par elle — quand sa blessure permit de l'interroger — que fut connu le rôle exact joué par chaque complice au cours de l'effroyable tragédie.

Si Robert Bercy n'avait pas été la main qui tue, il était cependant, moralement, le plus coupable de tous et tel paraissait être l'avis du magistrat qui interrogeait journellement le sinistre quatuor composé du neveu de Mme Bercy et de ses deux seconds, Victor l'Arbi, nanti d'un alibi tout comme Bercy et Irène Strena, Barinier qui, farouchement, rejetait le crime sur son père auquel la mort épargnait d'avoir à répondre d'un si odieux forfait.

Peser les responsabilités et prononcer les peines serait la tâche du jury. A l'Hostellerie du Vieux Moulin qui ne désemplissait pas de curieux, le petit Claude attendait, non sans émotion, le grand jour où il lui faudrait comparaître et Aline se croyait l'héroïne d'un des plus beaux drames policiers qu'il lui était donné de lire.

— D'abord, moi, je ne me troublerai pas, affirmait le gamin, parce que, plus tard, je serai policier tout comme mon grand ami Roland.

Le jeune inspecteur, mis au courant de ce projet, affirmait déjà à la mère un peu inquiète qu'il ne faut jamais décourager une vocation.

— Quand elle est irrésistible, disait en soupirant la veuve qui, sans doute, rêvait pour son unique enfant un avenir moins périlleux que celui d'un gangster ou même d'un policeman.

L. GESTELYS

Le Monde Sportif

[*Suite de la page* 11]

3° On nous dit que les directeurs du club de baseball Drummondville, de la Ligue Provinciale, avait jugé bon d'offrir un salaire de $100 par semaine à Maurice Richard, l'étoile du club de hockey Canadien. Ils étaient sous l'impression, croyons-nous, que la renommée de Maurice attirerait des foules considérables aux guichets. L'expérience, cependant, a prouvé maintes fois que, si votre club ne gagne pas plus souvent qu'à son tour, vous êtes voué au domaine des pertes financières, fussiez-vous le plus gourmand des anthropophages sur votre équipe !

4° Vous vous demandez pourquoi votre humble serviteur ne gère pas un club de la Ligue Provinciale ! La raison est bien simple, c'est que la majorité des propriétaires des clubs de ce circuit préfèrent mettre à la tête de leurs équipes des artistes de la courbette, venus au monde le dos en rond qui se croiraient damnés s'ils passaient une journée sans lécher les bottes de quelqu'un. Et que fait-on de Ray Cutter, Larry Carmel, Pamphile Yvon, trois anciens bons joueurs qui ont fait leur marque dans le baseball semi-professionnel local ? Ces trois dernières anciennes étoiles ont, selon l'expression consacré, plus de baseball dans leurs phalanges ou phalangettes que la plupart des gérants de ce circuit provincial en ont dans toute leur cervelle !

Admire-t-il vos cheveux ?

Quel plaisir de toujours être coiffée "comme il faut". . . pour les rendez-vous. Et comme c'est facile avec l'aide de Danderine.

Danderine enlève la pellicule terne qui fait paraître les cheveux sans vie, ajoute un beau luisant qui fait que vos cheveux lancent des reflets chatoyants.

Et remarquez comme Danderine aide à faire disparaître toute trace de pellicules.

Achetez Danderine aujourd'hui.

Danderine

LES HOMMES AUSSI AIMENT DANDERINE . . . L'ENNEMIE DES PELLICULES

En un clin d'oeil

KLENZO

efface erreurs de machine à écrire, d'encre ou de crayon.

TOUJOURS POINTUE
TOUJOURS PROPRE

20¢ CHACUN

GOMME À EFFACER
Blaisdell
KLENZO

ENROBÉE DE PAPIER

Pour avoir un échantillon gratuit, écrivez à:
Eagle Pencil Co. of Canada Limited,
217 Bay Street, Toronto, Canada

Si vous avez aux alentours de Montréal . . .

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR 9363 — 7662, rue St-Denis, Montréal

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

Joyeux Anniversaire

Ces deux mots bien connus, tracés sur une carte portant au bas votre signature, sont messagers d'une attention délicate qu'on ne manquera pas d'apprécier. Si vous désirez donner à ce message un sens et une valeur qui se répéteront automatiquement pendant un an, rien n'est plus simple, rien n'est moins coûteux : joignez-y tout simplement le reçu d'un abonnement à nos trois magazines :

Le Samedi

La Revue Populaire

Le Film

que vous aurez souscrit au nom du destinataire. Vous pourrez alors constater qu'il ne faut pas être nécessairement extravagant pour créer une grande joie. Soixante-seize numéros de magazines contenant 24 romans, plusieurs feuilletons, de nombreux récits et nouvelles, un nombre encore plus grand d'articles illustrés de tout genre font d'un abonnement à LA REVUE POPULAIRE, au SAMEDI et au FILM un cadeau de grand prix pour la somme modique qu'est $5.00. Donnez, cette année, un sens nouveau, une valeur plus grande à vos souhaits d'anniversaire, souscrivez au nom de cette personne à qui vous voulez plaire un abonnement qui assure, pour l'année durant, la réception de ces trois magazines les mieux connus de chez nous.

COUPON D'ABONNEMENT AUX

TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

☐ IMPORTANT : — Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985, rue de Bullion, Montréal 18

LES CHEVALIERS DU TASTEVIN

[*Suite de la page* 5]

Sur quoi l'assistance s'écrie :

— Vivat, vivat, cent fois vivat, novus chevalierus qui tam bene parlat !

L'ultime rite s'accomplit alors : le tastevin d'argent orne la poitrine du nouvel élu, qu'il s'appelle William Bullit, Duff Cooper, D. Stucki, De Lattre de Tassigny, Georges Duhamel, Claude Farrère ou Colette...

Et l'on boit.

Car les "frairies" et "disnees" qui suivent ne présentent les mets, si délicats soient-ils, que comme supports d'un régal plus délicat encore : la *dégustation*. En "issue de table" on boira, par exemple, un Clos-Vougeot 1937 "idoine à stimuler vapeurs subtiles du cerveau."

C'est là qu'intervient la raison et s'éclaire l'objet du Tastevin. Jamais le Bourguignon ne cède à l'ivrognerie, qui est un sacrilège. Ce cérémonial burlesque, ces chants, ce latin macaronique, ces agapes voilent une intention profonde : la sauvegarde des vins de Bourgogne. La santé résulte d'un heureux équilibre des conditions physiques. Le bon vin aussi. La fonction permanente du Tastevin, moins spectaculaire mais non moins utile que ses chapitres solennels, c'est la sélection, année par année, des meilleurs sujets (car rien n'est plus capricieux qu'un grand cru), la définition de leurs qualités, l'encouragement à la vente et la prise en charge de certaines années. L'acheteur d'une bouteille marquée de l'étiquette de la confrérie peut déguster en paix : il a la caution des docteurs.

Mais ce rôle commercial n'est qu'accessoire pour l'illustre compagnie. Son but principal est de créer, autour du vin de Bourgogne, un climat de prospérité qui lui permette de franchir victorieusement les cerises les plus aigües. Elle s'associe de plus en plus aux manifestations extérieures, aux congrès de toutes sortes, à l'occasion desquels elle organise des chapitres solennels. Elle tend à contrôler toutes les manifestations proprement vinicoles de la province, à les "fédérer" en quelque sorte sous sa tutelle.

Pour faire face à ces diverses tâches elle a, depuis la Libération, amplifié son administration en superposant au Grand Conseil de l'Ordre un Comité de patronage ou "comité d'honneur" et en créant une Chambre des Arts et des Lettres, qui doit être le noyau d'une Académie du Vin. Elle projette la formation d'une "Tastevine" ou Bibliothèque encyclopédique du vin, complétée par une discothèque et une photothèque et appelée à devenir un centre d'études et de recherches.

La Confrérie a son organe périodique sous la forme d'une revue illustrée qui paraît depuis le mois de mai de l'an dernier : c'est le "Tastevin en main". On y trouve, à côté de comptes-rendus des réunions, des notices d'art et d'archéologie, des études sur le vin et sa consommation — par exemple un "referendum bacchique" sur la forme du verre dans lequel il convient de boire le Bourgogne.

Enfin, depuis 1933, la Chorale des Cadets de Bourgogne rehausse toutes les solennités organisées par la Confrérie. Ils associent la cause du vin français à celle de la chanson française Ils ont été accueillis à l'étranger comme les ambassadeurs de l'un et de l'autre. Leur devise est "Toujours en vin jamais en vain."

Ce sont les Cadets de Bourgogne
Toujours buveurs, jamais ivrognes

dit un refrain de leur répertoire poétique.

Le Tastevin a joué son rôle dans la résistance française. Il le devait à sa vocation de défenseur de la tradition et du terroir. Aussi a-t-il célébré avec éclat exceptionnel, sa résurrection, le 30 novembre 1945, dans une assemblée générale extraordinaire tenue au Château du Clos-Vougeot, au cours de laquelle ont été adoptées diverses décisions propres à donner à la confrérie de nouveaux moyens d'action.

Ainsi se perpétue une jeune et déjà vigoureuse tradition où se retrouvent à la fois le patriotisme local, le goût de la qualité, la belle humeur et le culte de ce vin de Bourgogne dont Charles IV, roi de Bohème et empereur d'Allemagne, appréciait tellement les vertus qu'il fit transporter et acclimater des plants bourguignons dans son pays où ils ont prospéré...

ALBERT MOUSSET

L'ALERTE

[*Suite de la page* 10]

et le léger appel convenu. Elle s'était levée en glissant, avec mille précautions, et certainement, dans la journée, elle avait repéré les planches qui gémissaient sous le pied et qu'il faudrait éviter, la nuit... Ils avaient choisi une nuit de lune, pour que la chambre et la grande salle fussent un peu claires et qu'Isabelle ne risquât point de heurter quelque chaise...

Ah ! Les canailles ! Les canailles !

Jean-Louis leva les yeux, puis les mains, vers son fusil, accroché au mur, au-dessus de l'âtre, contre le manteau de la cheminée. L'arme, sur ce fond blanc, paraissait toute noire. Il la prit, toujours étonné et comme désespéré de ce maudit tremblement qui lui rendit laborieux l'acte si familier d'introduire dans le tonnerre deux cartouches à balle.

Isabelle, en sortant, n'avait pas refermé la porte à clef. Jean-Louis se trouva sur le seuil, devant la cour, et là il inspecta tout ce qu'il pouvait découvrir.

C'était l'immobilité et le silence. La cour donnait sur la campagne, directement, sans clôture. Le paysage d'arbres et de champs, brun, bleu et blême s'étendait, léthargique. A peine un souffle passait de temps en temps, comme une haleine paisible.

Ayant mis le fusil à la bretelle, Jean-Louis traversa la cour, pieds nus, sans que rien pût trahir sa marche. Une intuition lui disait d'ailleurs qu'il les surprendrait dans le petit bois, sur le côté de la ferme.

Il contourna l'étable, et, parvenu à l'angle, passa la tête pour voir le nouveau décor qui s'offrait à lui...

A l'entrée du petit bois, une forme pâle, debout, s'appuyait gracieusement sur une forme sombre.

« Les voilà ! » se dit Jean-Louis.

Et doucement, caché par le mur, il reprit en main son fusil.

Cependant, un doute étrange le tenait hésitant. Cette forme sombre, à laquelle sa femme s'appuyait, était-ce bien Bertrand ? Etait-ce bien quelqu'un ? N'était-ce pas plutôt le vieux chêne, foudroyé jadis et resté tordu ?

Là-dessus, précisément, Isabelle se mit en marche, et tandis qu'elle allait et venait lentement sur l'herbe, éclairée en plein par la lune, la chose noire demeurait immobile, inerte, dans l'ombre du bois, c'était donc bien le vieux chêne, n'est-ce pas ?

Jean-Louis, déconcerté, regardait sa femme. Elle allait, puis s'arrêtait, se passait la main sur le front, donnait toutes les marques d'un malaise... Elle semblait souffrir...

Sans quitter du coin de l'oeil cette chose sombre qui était très probablement le vieux chêne, Jean-Louis, doucement, doucement posa le fusil, la crosse à terre, le bout du canon contre la muraille lépreuse. Et il avança de deux pas, dans le clair de lune.

— Qu'as-tu, Isabelle ? C'est-il que tu te sens mal ?

— Je ne sais point ce que j'ai. Le coeur, qui me chavire ! Fallait pas t'éveiller, mon pauvre Jean-Louis ; moi qui ai pris tant de précautions pour que tu ne m'entendes pas... J'avais besoin de respirer le grand air...

— Des fois... fit-il évasivement. C'est-il ton souper qui ne passerait point ?

— J'ai rien mangé. Mais depuis quelques jours, sais-tu, ça me prend comme ça... Je crois bien que...

Jean-Louis, encore soupçonneux, marcha tout droit sur le bois, sur la chose sombre.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle, intriguée.

— Rien. J'avais cru voir...

Un immense soulagement lui gonflait la poitrine. Il n'y avait personne. Il n'y avait, en vérité, que le vieux chêne..

— Mais enfin qu'est-ce que tu as, Jean-Louis ? dit-elle, plus inquiète, et le voyait s'en aller derrière les bâtiments, sans se soucier d'elle encore.

— Laisse. J'ai entendu du bruit par là. Je voudrais savoir ce que c'est..

Il arrivait ainsi à la fenêtre de leur chambre, extérieurement. Et sur-le-champ il se mit à regarder les volets clos contre lesquels, tout à l'heure, on avait gratté si discrètement.

Une corde, une vieille corde terminée par un noeud, pendait d'une lucarne, au-dessus de la fenêtre, et de temps en temps le souffle de la brise la faisait osciller avec une grande douceur et frotter le bois des volets. C'était cela qui avait produit le grattement.

Il la tira avec force, cette corde, et la jeta au loin en riant sans bruit.

— Mais qu'est-ce donc que tu fais ? Qu'est-ce donc ? redisait Isabelle qui l'avait suivi.

Alors seulement, il s'approcha d'elle, la prit dans ses bras bien amoureusement, et, lui mettant le visage en plein clair de lune :

— Mon Isabelle murmura-t-il. Tu crois donc que ces malaises que tu me dis... Tu crois donc, morguienne ! que je serai papa, cette année ?

Elle baissa ses belles paupières ombrées, en souriant.

Il lui donna deux gros baisers, un sur chaque joue. Et il l'entraîna, pour rentrer, la soutenant et la faisant passer de l'autre côté de la ferme, afin qu'elle ne vît pas le fusil dressé contre le mur

MAURICE RENARD

Conte illustre du SAMEDI

LES ROIS DE L'AIR

(4ème EPISODE)

Sans attendre les autres, Pablo courut dans la direction des sons. Ses compagnons suivirent plus lentement et étaient assez loin derrière lui. Ils le virent s'arrêter près d'un arbre tombé, se baisser et examiner quelque chose.

"Pablo a trouvé quelque chose !" dit Calum, tout excité. "Regardez, il nous fait signe de la main de nous hâter !"

Comme ils approchaient, ils comprirent la raison de l'émoi de Pablo. Ce qui semblait être une forme humaine gisait là, coincée sous l'arbre tombé.

"Ceci semble être un homme, s'exclama Calum.

"Vite," ordonna Pablo. "Il ne peut vivre bien longtemps. Tirez-le pendant que je soulèverai l'arbre."

Pablo raidit ses muscles d'acier et souleva l'arbre. Les veines de son front étaient gonflées, pendant qu'il exécutait ce tour de force. Lentement, l'arbre se soulevait.

"Un peu plus encore, Pablo," dit le professeur. "Un autre petit effort et il sera libéré !"

Calum et Flora saisirent le corps prisonnier et, pendant que Pablo faisait un dernier effort désespéré, ils réussirent à tirer la forme humaine.

Pablo laissa retomber l'arbre et rejoignit ses compagnons. Il titubait un peu car il s'était rendu à la limite de ses forces. Il se remit bientôt et arriva près de Calum et Flora qui regardait le professeur, pendant que ce dernier examinait celui qu'il venait de tirer de sa mauvaise position.

"Aucun os n'est brisé," dit le professeur.

"Mais," dit Flora, "il ressemble à ces images que nous avons vues d'hommes des cavernes."

"C'est justement un homme des cavernes," répondit le professeur. "Il respire normalement maintenant. Cours au ruisseau et rapporte de l'eau."

Calum prit une curieuse feuille sur l'arbre tombé, elle avait la forme d'une tasse, et s'éloigna. Flora ramassa une pierre que l'homme des cavernes avait laissé tomber et l'examina.

Un cri de Calum fit se retourner Pablo. Flora cria à son tour, en voyant venir vers eux, ses terribles dents à nu, le plus horrible monstre qu'ils avaient jamais vu.

Pablo ne perdit pas une seconde. Il ramassa son lasso et courut au devant du monstre. Il savait que seul un miracle pouvait sauver les autres.

"Sauve-toi, Pablo," cria le professeur, désespéré. Mais Pablo s'arrêta à mi-chemin. Il étendit les bras, pendant que l'énorme bête allait fondre sur lui. Les autres guettaient, inquiets. Au moment où le monstre se penchait vers lui, Pablo fit un bond de côté.

La bête enragée allait de nouveau l'attaquer. Elle était rapide mais Pablo l'était encore plus. Il répéta la manoeuvre plusieurs fois et réussit ainsi à l'éloigner de ses compagnons.

"Ce bon vieux Pablo !" dit Calum. "Il va réussir !"

Pablo courut vivement vers un arbre. Le monstre prit la même direction. Pablo attacha son lasso à l'arbre, faisant ensuite tourner le noeud coulant au-dessus de sa tête il mesura sa distance et le lasso bien lancé passa pardessus la tête de la bête furieuse.

L'énorme animal passa comme un coup de tonnerre, pendant que Pablo faisait un bond de côté et courait vers ses compagnons, sans regarder si le lasso tenait bien.

"Une fois avec ses amis, il se retourna. "Bien," dit-il, "ceci le retiendra quelques minutes, mais il vaut mieux déguerpir au plus tôt !"

Le professeur se penchait sur l'homme des cavernes toujours inconscient, mais qui semblait revenir à lui peu à peu. Lentement, ses yeux s'ouvrirent. Une lueur de frayeur y passa. Pablo l'aida doucement à se mouvoir, pendant que Calum portait de l'eau à ses lèvres.

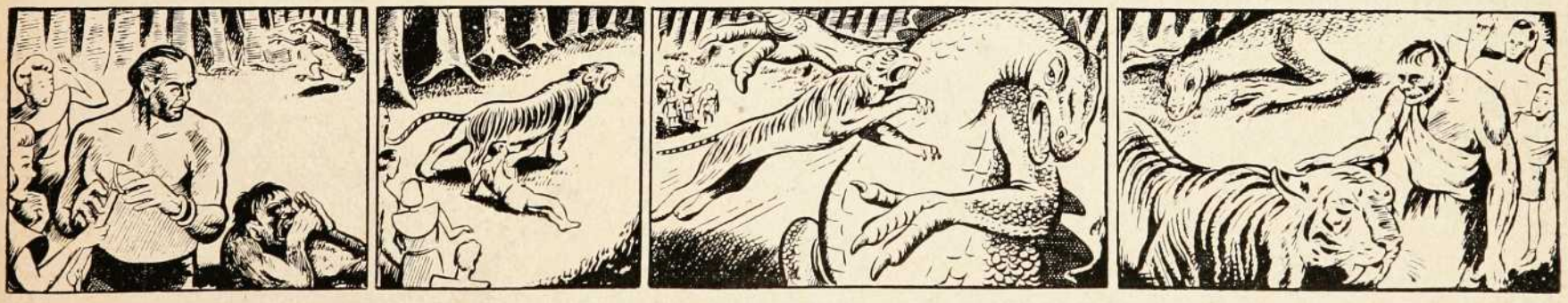
Pendant ce temps-là, le monstre, prisonnier dans son lasso, se débattait sauvagement pour retrouver sa liberté. L homme des cavernes, effrayé, le montrait du doigt.

"Il est trop faible pour marcher," dit Pablo, "il me faudra le porter !"

Pablo le prit dans ses bras, comme s'il se fût agi d'un enfant et les aventuriers commencèrent à marcher vers un endroit plus sûr. Ils n'étaient pas rendus bien loin, lorsque les hurlements de la bête se firent plus perçants

L'homme des cavernes s'agitait. Pablo regarda par-dessus son épaule et vit que la bête avait brisé son entrave et s'avançait vers eux.

Pablo déposa vivement sur le sol l'homme des cavernes et chercha autour de lui, afin de localiser une arme Flora tenait à la main la hache de pierre. Pablo s'en empara et se tourna pour faire face à la bête monstrueuse



"Voici la fin !" dit le professeur, "seul un miracle peut nous sauver !"

L'homme des cavernes éleva, soudain, ses mains jusqu'à sa bouche et fit entendre un appel étrange.

Avec la vitesse d'un éclair, le plus gros tigre que les jumeaux eussent jamais vu, bondit de la forêt. Pablo fit un bond, à l'approche de ce nouveau péril.

Mais à un autre appel de l'homme des cavernes, le tigre s'élança vers le monstre. Flora se couvrit les yeux, pendant que la terrible bataille s'engageait.

Le bruit causé par la lutte des deux bêtes rendait l'air ambiant. Se fiant sur son agileté pour remporter la victoire, le tigre fonça sur son ennemi et lui infligea une terrible blessure, puis il fit un bond afin d'éviter que la bête ne l'enserrât dans ses puissantes griffes.

Voyant de nouveau une ouverture, le tigre sauta à la gorge du monstre pour lui donner le coup fatal, mais la bête sut éviter le coup et le tigre fut rejeté à plusieurs verges, tombant sur le dos.

Avant que le monstre ne fût en mesure de prendre avantage de sa position et de s'emparer du tigre, Pablo courut en avant et lança sa hache de pierre de toutes ses forces à la tête de la bête.

La hache s'enfonça dans la tête du monstre, qui chancela. Avant qu'il se fût remis, le tigre lui sauta à la gorge et y enfonça ses terribles dents.

L'épouvantable bataille était terminée. Le monstre tomba lourdement sur le sol, ébranlant les alentours. Encore quelques efforts désespérés pour tenter de faire lâcher prise au tigre et la bête était morte.

L'homme des cavernes appela de nouveau et le tigre s'avança près de lui. Les jumeaux n'étaient pas du tout rassurés et se serraient contre Pablo Mais l'homme des cavernes caressa de la main la tête du fauve, lui murmurant quelque chose dans une langue inconnue.

"Ils sont nos amis !" dit Pablo. "Il n'y a rien à craindre !"

[*Suite au prochain numéro*]

L'Espion NO 11

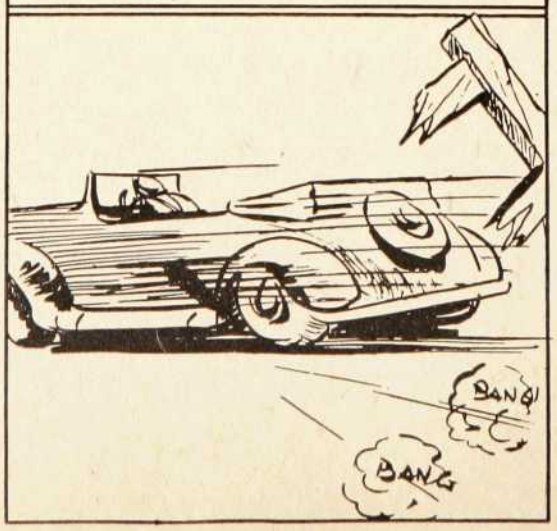
EPISODE NUMERO DIX-HUIT

Une fais hors de l'édifice, l'Espion No 11 eut un soupir de soulagement . . .

Dans la puissante automobile, l'espion déguerpit à toute vitesse et sort de la ville . . .

Dans une banlieue de la ville, il lui faut faire face aux patrouilleurs de la frontière . . .

Appuyant de toutes ses forces sur l'accélérateur, l'espion traverse la frontière comme un bolide, enfonçant les barrières, tandis que les balles crépitent autour de lui . . .



Au barraquement, une sentinelle entre en coup de vent, haletante . . .

(Suite au prochain numéro)

RIEN DE SÉRIEUX

La chose s'est passée dans l'Indochine, il y a quelques années.

Aujourd'hui, le télégraphe est installé presque partout en Indochine, particulièrement entre la côte et la frontière chinoise qu'il s'agit de surveiller. Ces dernières lignes sont des lignes purement stratégiques. Elles sont ouvertes au public certes, mais les usagers sont rares, surtout dans les postes frontières, et le télégraphiste, seul devant son appareil, trouve les heures longues parfois.

Alors, pour tuer le temps, il bavarde — par fil — avec son collègue de Saïgon ou d'Hanoï, qui lui donne des nouvelles d'Europe. Le préposé du poste frontière, qui n'a pas grande nouvelle à envoyer, en invente au besoin ; et cela a failli tourner mal, une fois.

Un jour, le télégraphiste de Pé-Hu, un petit poste perdu là-haut sur la frontière de Yunnan, informa son collègue de Saïgon qu'un bolide d'une taille prodigieuse, « gros comme une montagne », venait de tomber sur le village de Pé-Hu, dont les habitants fuyaient, affolés, etc., etc.

Le télégraphiste de Saïgon — un nouveau sans doute — prend la chose au sérieux et communique la dépêche au gouverneur.

Aussitôt celui-ci fait câbler à Pé-Hu : « Rassurez habitants. Envoyons mission avec secours d'urgence. »

Le télégraphiste de Pé-Hu fut fort embarrassé en recevant la dépêche du gouverneur. Il fallait mettre fin à cette *galéjade*, et ce, au plus vite. Plus tard, il s'expliquerait comme il pourrait. Pour l'instant, une chose pressait : empêcher la mission annoncée de se mettre en route.

Alors, il télégraphia :

« Retenez mission. Bolide reparti... »

Rentrant de son bureau, papa surprend Toto au moment où il griffonne, avec ardeur, sur son papier à lettres.

— Toto, que fais-tu là ? Tu gâches mon beau papier.

— Mais non, papa Je t'écris !

— Tu ne sais pas écrire, mon Toto !

— Si, papa, je sais écrire !

— Alors, si tu sais écrire, lis-moi ce que tu m'écrivais.

Toto demeure un instant confus, mais il se remet bien vite :

— Voyons, papa, c'est jamais ceux qui écrivent les lettres qui les lisent, c'est toujours ceux qui les reçoivent. Alors, papa, lis toi-même !...

•

Le roi Louis XVIII eut pour ministre un certain M. de Corbière, qui ne fut peut-être pas un as, mais qui n'était point un sot.

La première fois qu'il vint travailler aux Tuileries, pour être plus à son aise, il déposa sur le bureau du roi son mouchoir, sa tabatière et ses lunettes.

— Il me semble, lui dit le monarque surpris de ce sans-gêne, que vous videz vos poches !

— Votre majesté aimerait-elle mieux que je les remplisse ? répondit le ministre sans se troubler.

•

— Mon mari a toujours des ampoules plein les mains !

— Il fait un dur métier ?

— Il est électricien...

•

Le Sergent. — Vous êtes en sentinelle à la porte de la caserne. Soudain vous apercevez un incendie. Que faites-vous ?

Pitou. — Sergent, je... je crie : « Cessez le feu » !

LA VIE COURANTE . . . *par George Clark*

— On nous dit sans cesse de ne pas songer au mariage parce que nous ne sommes pas capables de nous établir. Mais pourquoi n'aurions-nous pas la même chance que ces radiophiles qui gagnent des réfrigérateurs, des machines à laver et quoi encore ?...

LA VIE COURANTE . . . *par George Clark*

— Je ne vous comprends pas, vous autres, les adultes, lorsque vous allez en soirée. Tout le monde s'asseoit bien sagement et s'endort pendant deux heures alors qu'il serait si simple de partir immédiatement après le souper ! Ah, tout de même, qu'elles sont stupides vos conventions !

Pierre et Paul sont deux étudiants. Ils ont bien envie de prendre un bock, car il fait chaud. Mais ils n'ont pas d'argent en poche. Comment faire ? Pierre, soudain, a une idée.

— Tiens ! dit-il à son ami. Le patron de ce bar, que tu vois là-bas, raffole des courses. Je vais entrer chez lui, me faire servir de la bière et, tout en buvant, je lui parlerai avec une telle abondance de sa passion favorite qu'il ne se rappellera pas que je ne l'ai pas payé. Puis, je sortirai. Tu entreras à ton tour et tu feras comme moi. Je lui ai déjà fait le coup : il n'y a jamais vu que du feu.

Les choses se passent comme Pierre l'avait prévu. Celui-ci entre en discussion avec le patron du bar sur les mérites respectifs de « Chou-chou Ier » et de « Fleur de Séné ». Tant et si bien qu'ayant avalé son bock sans le payer, le jeune homme s'en va, négligemment, sans que l'autre pense à le rappeler.

Quelques minutes plus tard, Paul entre à son tour dans le bar, se mêle aux consommateurs près du comptoir et, s'étant fait servir de la bière, entreprend le patron sur le même sujet :

— Vous avez vu, dimanche dernier, cette belle course à Longchamp ?

Le patron, enfourchant de nouveau son dada favori (c'est le cas de le dire), repart de plus belle. Paul l'excite. La conversation devient très animée. Puis, tout à coup, ayant achevé de boire, le jeune étudiant tend la main pour prendre congé. Mais, cette fois, le patron l'arrête :

— Eh là ! jeune homme, vous ne m'avez pas payé ! Tout à l'heure, il y a déjà un client qui m'a fait le même coup...

Alors Paul, sans perdre son sang-froid, de répondre aussitôt :

— Ce n'est pas de ma faute si vous avez été volé ! En tout cas, ce n'est pas une raison pour ne pas me rendre ma monnaie !

Jeanne. — Oh ! regarde, maman, le chien bull-dog ressemble à ma tante Euphrasie !

La maman. — Mais veux-tu bien ne pas dire cela.

Jeanne. — Qu'est-ce que cela fait, le chien ne comprend pas.

•

— Condoléances, mon vieux.

— Pourquoi ?

— Ma femme a un chapeau neuf.

— Eh bien ?

•

— Elle vient de partir en visite chez la tienne.

— Elle est bien, ta nouvelle bonne ?

— Oui, et d'une discrétion... Elle n'ouvrira jamais une armoire avant d'avoir frappé auparavant.

•

Le Professeur. — Rappelez-vous que la Terre est appelée à disparaître.

L'Elève. — Alors, m'sieu, ceux qui, à ce moment là seront en avion où atterriront-ils ?

•

— Tu vois, mon chéri, j'ai tenu compte de la crise. Pour ma fête, je n'ai rien acheté en or, ni même en doublé. Je n'ai pris que de l'argenté. Un beau petit renard...

•

— C'est ton stylo qui grince comme cela ?

— Oui. J'écris à ta mère.

•

— Cette bouteille était pleine... elle est vide : Baptiste, avouez que c'est vous, je ne dirai rien.

— Bien sûr... Mais après, Monsieur se méfierait.

•

— Vous avez quelque chose à dire pour votre défense ?

— Oui. Je voudrais être condamné à mort.

Saveur Délicieuse

THÉ ET CAFÉ "SALADA"

LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

LA FOIRE AUX JAMBONS

Avant 1476, vendait qui voulait, à Paris, la chair de porc préparée et cuite. Il n'y eut d'interdiction prononcée en Cour du parlement, par arrêt du 2 avril 1419, que contre les chandeliers et les corroyeurs.

Mais il y eut de graves abus et, en 1476, la corporation des « chaircuitiers » reçut son institution, avec des statuts minutieusement élaborés, sous le nom de « chaircuitiers-saulcissiers ».

C'est à cette époque que remonte la foire aux jambons qui se tenait sur le parvis Notre-Dame.

Les chanoines obtinrent, en 1684, que cette foire ne durât qu'un jour, le mardi saint.

Lorsqu'on éleva le portail de l'Hôtel-Dieu, la foire fut transférée au quai des Grands-Augustins ; puis elle émigra, d'abord au marché des fourrages, faubourg Saint-Denis, puis à l'entrepôt des Marais, ensuite boulevard Bourdon, où elle durait trois jours, et enfin, boulevard Richard-Lenoir, où elle se tient actuellement, dans le prolongement de la foire à la ferraille.

•

RESTAURANT

"Restaurant" a d'abord servi à qualifier un aliment capable de rendre des forces : une potion restaurante. Ou bien encore, le mot était pris comme substantif, on disait : "C'est un bon restaurant que le vin". Puis "restaurant" a servi à désigner l'établissement d'un restaurateur. C'est dans la rue des Poulies, à Paris, qu'un certain Boulanger ouvrit, en 1765, le premier restaurant qui fut ensuite transféré à l'hôtel d'Aligre. On y trouvait des bouillons, des volailles au gros sel, des oeufs frais, mais il était interdit d'y servir des ragoûts, comme chez les traiteurs.

•

PHARE

D'où vient le mot "phare" ? — Ne répondez pas tous à la fois ! Pharos est une petite île, toute petite, située dans la Méditerranée, au voisinage du port égyptien d'Alexandrie. En 285, avant l'ère chrétienne, on joignit cette île au continent par un môle de sept stades (environ 4,400 pieds) ; puis on y bâtit une haute tour sur le sommet de laquelle étaient allumés, le soir, des feux pour guider les vaisseaux.

Du nom de l'île où il était construit, cet appareil à signaux lumineux prit le nom de "phare" qui est devenu un terme commun pour désigner tous les édifices du même genre.

TRADUCTIONS BIZARRES

Il y a eu des traductions bizarres dans le domaine géographique canadien.

Rapides-de-Laval est devenu *Laval-des-Rapides* (Laval Rapids).

Les Français avaient baptisé *fond de baie*, le littoral que nous appelons aujourd'hui baie de Fundy. De "fond de baie", les Anglais ont fait, phonétiquement, "Fundy bay", ce que nos géographes traduisent courageusement par baie de Fundy.

La montagne à la tortue est devenue en anglais "Turtle mountain". On en a fait par la suite "montagne aux Tourtes."

De "rivière de la Reine", les Anglais ont fait "Rainy river", ce que les Canadiens ont traduit par "rivière à la Pluie".

De "cap d'Espoir", les Anglais ont fait "Despair cap", ce que les Canadiens traduisent aujourd'hui par "cap au Désespoir". Juste le contraire.

La rivière Hébert est devenue "Bear river". Les gens de langue française disent maintenant : "rivière à l'Ours".

La rue Hôtel-de-Ville, à Montréal était jadis la rue des Allemands.

Cette rue s'appelait d'abord la rue Saint-Germain. Les Anglais la nommèrent *German street*, et nos gens traduisirent cette appellation par rue des Allemands.

La rivière des Neiges (Snow river) est devenue la rivière des "Chenaux".

A Sherbrooke, il y avait la rue du Marché (Market street). Par assonance on en est venu à dire *rue Marquette*. Aujourd'hui, c'est ce nom qui est devenu officiel dans le bottin de Sherbrooke.

•

COMMENT SE NOMME ?

D. — Qu'est-ce qu'un *gratte-d'os* ?

R. — C'est une petite main d'ivoire adaptée à une baguette longue et mince nous permettant de nous soulager des piqûres de puces, moustiques, etc., sans être obligés de nous déshabiller ou de faire des gestes exagérés.

D. — Qu'appelle-t-on *phonophobe* ?

R. — C'est un petit objet en ivoire qu'on se met dans les oreilles pour pouvoir travailler tranquillement sans entendre le bruit.

D. — D'où vient le mot *couard* ?

R. — Ce mot, qui signifie lâche, timide, poltron, est une altération de *canda*, queue. C'est une allusion à certains animaux qui, lorsqu'ils ont peur, serrent la queue entre les jambes. Anciennement, on disait *coue* au lieu de *queue*.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

On a annoncé à Washington la construction du plus grand bombardier terrestre du monde, le XB-36. Les essais à terre ont commencé et les premiers vols auront lieu dans le courant de l'été. A la suite des différents *tests*, le nouveau bombardier sera réservé au commandement stratégique de l'air, qui a la responsabilité de conception et d'exécution de tous les bombardiers lourds et de grand rayon des forces armées. Le XB-36 est propulsé par six moteurs. Ses ailes ont une envergure de 225 pieds, sa longueur est de 165 pieds environ.

•

M. Gaillard présente au concours Lépine une très ingénieuse invention qui sauvera, nous n'en doutons pas, nombre de personnes de l'asphyxie. L'appareil se compose simplement d'une cage et d'un oiseau. Il suffit d'un peu d'oxyde de carbone dans l'air pour incommoder l'oiseau qui, de son perchoir, glisse sur un plan incliné et va heurter le bas de la cage, où un dispositif spécial fait s'allumer une lampe et déclencher une sonnerie. L'inventeur assure que son appareil peut aussi servir contre le vol en reliant simplement le signal d'alarme à une serrure, une porte ou une vitre. Si l'on pense qu'environ 500 personnes sont victimes chaque année dans une grande ville comme Paris, de l'asphyxie, on ne sous-estime pas cette invention aussi simple qu'économique.

•

Le Fort-Providence, l'un des postes les plus avancés dans l'extrême Nord canadien, a été fondé par la North West Company. Si l'on ne peut fixer la date exacte de cette fondation, on sait du moins qu'elle est antérieure à 1820 puisque Sir John Franklin, qui se rendit au Fort-Providence à cette époque, a noté : "Fort-Providence est exclusivement occupé par la Compagnie du Nord-Ouest car la Compagnie de la Baie d'Hudson n'a pas de poste au nord du Grand Lac-des-Esclaves."

•

Une statistique récente nous apprend que dans l'Inde anglaise, en un an, 2,382 personnes ont été tuées par des fauves. Le tigre a 882 meurtres à son actif ; le léopard, 366 ; l'ours, 482 ; l'éléphant et l'hyène, 77 ; le caïman, 244 ; le sanglier, 51 ; le buffle, 16 ; le chien sauvage, 24. Le serpent a fait 22,478 victimes. Plus de 100,000 têtes de bétail ont péri sous la dent des fauves ou le venin des reptiles. Une des causes de l'élévation de ces chiffres réside dans le respect rituel professé par une fraction majeure de la population hindoue pour la vie des êtres vivants, même nuisibles. C'est pousser un peu loin, tout de même, les principes de la tutélaire Société protectrice des animaux...

•

M. Francis Henry Taylor, directeur du Metropolitan Museum de New-York, vient de déclarer que l'on peut s'attendre à voir la télévision jouer un rôle culturel de premier plan dans la *diffusion* des expositions d'art. Trois années d'expérience ont prouvé que des expositions de peinture pouvaient être parfaitement transmises par télévision. Mais il faudra attendre encore cinq années avant qu'on puisse utiliser couramment ce moyen de diffusion.

•

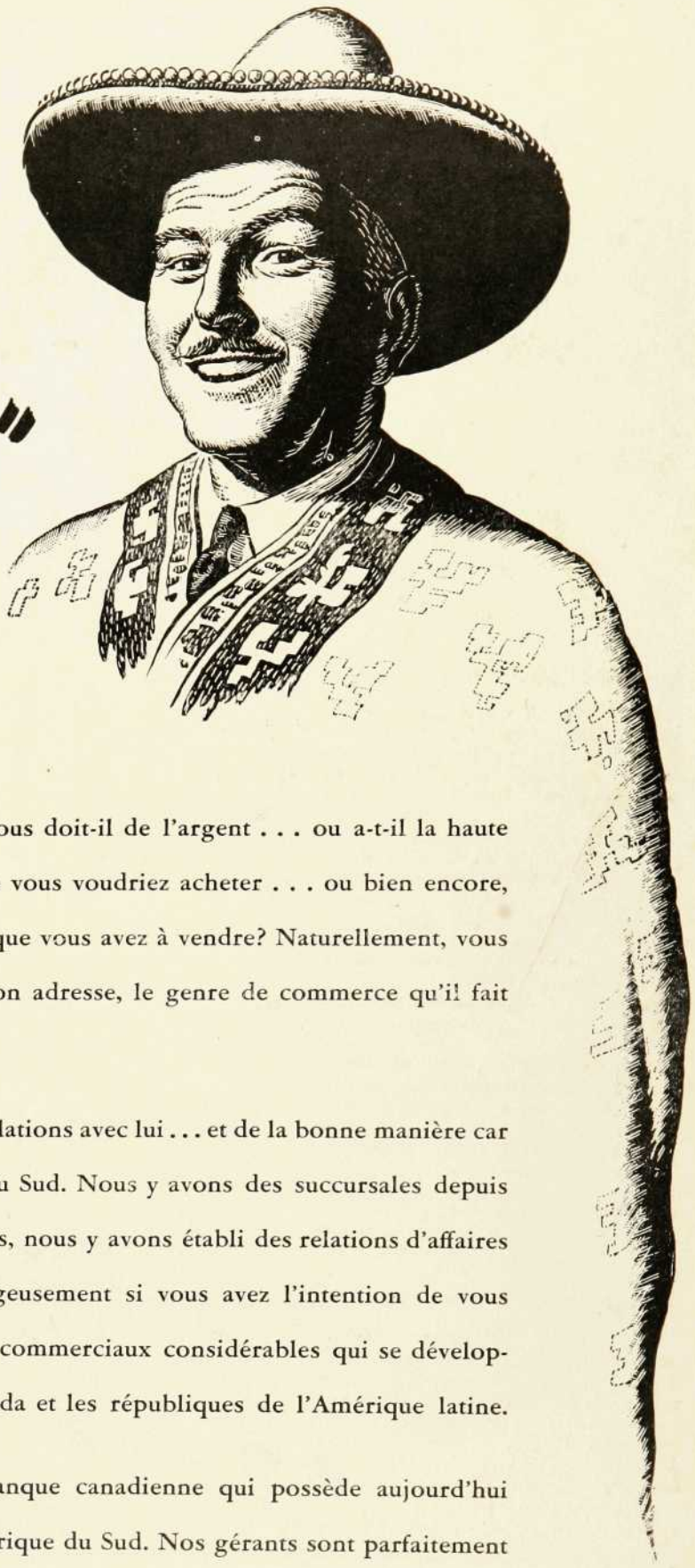
De récentes statistiques ont prouvé qu'environ un Suédois ou une Suédoise sur vingt-cinq, soit plus de 250,000 individus, souffrent de maladies rhumatismales et que ces maladies coûtent annuellement au pays plus de 150 millions de couronnes ($37,500,000) et la perte de 20 millions de journées de travail. Dans le but d'intensifier la lutte contre ce fléau, une Union nationale pour lutter contre ces maladies s'est fondée, soutenues par de nombreuses sociétés suédoises. L'organisation entreprendra une campagne d'information pour instruire le public sur l'étendue et les graves conséquences des maladies rhumatismales et pour réunir des fonds destinés à supporter les recherches médicales sur ces maladies et leur traitement. L'association s'inspirera largement des méthodes employées par une société similaire danoise qui comprend actuellement 125.000 membres.

•

Une enquête récemment conduite sur les conditions d'existence aux Pays-Bas révèle que la remise en culture de terres basses du polder de Wieringermeer s'est terminée dans la limite de temps prévue et que les cultivateurs se sont remis au travail ; mais la question de trouver des logements est toujours un gros problème. Dans le Walcheren, toutes les trouées dans les digues ont été comblées, mais l'inondation d'eau salée a causé partout une désolation complète, et ce ne sera pas avant quelques années que l'on pourra compter avoir régulièrement des récoltes. Les inondations, le manque d'engrais et la rareté de la main-d'oeuvre retardent la production. La récolte de grain de 1945 ne s'est élevée qu'à 63 pour cent de la moyenne d'avant-guerre. La production des vergers se remet lentement. L'état des bestiaux est assez bon, et le nombre de volailles augmente graduellement. Les prévisions agricoles aux Pays-Bas seraient encourageantes si l'on pouvait se remettre à exporter. La possibilité d'exporter dépend surtout des niveaux des prix, et il y a beaucoup d'appréhension sous ce rapport, car le niveau des prix en Hollande, et surtout des prix des produits laitiers et horticoles, paraît être bien supérieur aux prix mondiaux. En ce qui concerne les produits alimentaires et les autres articles nécessaires, on dit que la situation est raisonnablement bonne, bien supérieure à celle de 1944-45 et aux conditions actuelles dans les autres pays, surtout si l'on tient compte du manque de devises étrangères en Hollande et de la désorganisation du système de transport. Le peuple hollandais ne souffre pas de la faim. La quantité quotidienne de calories s'est élevée à environ 2,400. Seulement les petits salariés qui ont une nombreuse famille ont beaucoup de difficulté à se procurer même des rations alimentaires normales.

"¿Me anda usted buscando?"

"EST-CE MOI QUE VOUS CHERCHEZ, MONSIEUR?"



PEUT-ÊTRE CE SUD-AMÉRICAIN vous doit-il de l'argent . . . ou a-t-il la haute main sur des marchandises que vous voudriez acheter . . . ou bien encore, est-il à la recherche de choses que vous avez à vendre? Naturellement, vous aimeriez connaître son nom, son adresse, le genre de commerce qu'il fait . . . et le crédit dont il jouit.

Nous pouvons vous mettre en relations avec lui . . . et de la bonne manière car nous connaissons l'Amérique du Sud. Nous y avons des succursales depuis plus de 33 ans. Durant ce temps, nous y avons établi des relations d'affaires qui peuvent vous servir avantageusement si vous avez l'intention de vous assurer une part des échanges commerciaux considérables qui se développent actuellement entre le Canada et les républiques de l'Amérique latine.

Notre banque est la seule banque canadienne qui possède aujourd'hui ses propres succursales en Amérique du Sud. Nos gérants sont parfaitement au fait des changements rapides et radicaux que la guerre a amenés dans ces pays dans le domaine des affaires. Nous sommes à votre entière disposition. Nous vous invitons à nous écrire.

SUCCURSALES EN AMÉRIQUE DU SUD

① **Argentine**—Buenos Ayres — —3 succursales.

② **Brésil**—Pernambouc (Recife), Rio de Janeiro, Santos, Sao Paulo.

③ **Guyane anglaise**—Georgetown, New Amsterdam.

④ **Colombie**—Barranquilla, Bogota, Cali, Carthagène, Manizales, Medellin.

⑤ **Pérou**—Lima.

⑥ **Uruguay**—Montevideo.

⑦ **Vénézuéla**—Caracas, Ciudad Bolivar, Maracaïbo.

•

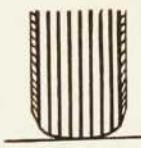
AIDE PRATIQUE POUR LE COMMERCE À L'ÉTRANGER

Lettres de crédit commercial — Renseignements sur les marchés — Rapports de crédit — Perceptions — Aide pour l'établissement de relations de commerce.

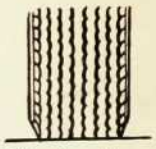
Nous vous invitons à nous écrire.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

Un chaînon commercial entre le Canada et l'Amérique latine depuis 1899.



Les anciens patrons de semelle sont courbés, une partie seulement de la semelle est en contact avec la route.

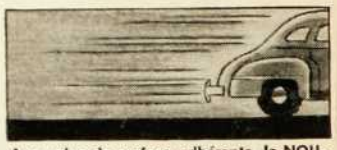


Le NOUVEAU patron de semelle B. F. Goodrich est PLAT—la largeur entière de la semelle s'agrippe à la route. Dès lors une plus grande sûreté et une plus longue distance.

CE PNEU EST DIFFÉRENT..

LA SEMELLE EST PLATE

Les patrons de semelles antérieurs sont portés à déraper dans les départs rapides.



Avec plus de surface adhérente, le NOUVEAU PNEU B. F. Goodrich s'agrippe à la route—vous fait avancer! ET LES DEPARTS SANS DÉRAPAGE PROLONGENT LA DURÉE DE LA SEMELLE!

FAITES CET ESSAI. Poussez deux doigts sur le dessus poli d'un bureau. Ils glissent sans beaucoup de résistance. C'est parce que le bout des doigts n'offre pas une grande "surface de contract."

Appuyez maintenant toute la paume de la main! La résistance est considérable parce qu'il y a une bien plus grande "surface de contact." C'est aussi pour cela que le NOUVEAU pneu B. F. Goodrich à semelle *plate* arrête plus vite quand vous appliquez les freins!

Vous n'avez jamais vu de pneu comme celui-ci. Il est *tout a fait nouveau et différent.* Sa conception est différente! Sa technique est différente. Sa construction est différente! Son rendement, son endurance et son millage sans précédent sont nouveaux. C'est le pneu d'après-guerre que vous attendiez . . . et le voici enfin!

Pour le réaliser, B. F. Goodrich a dû développer des compositions de caoutchouc plus résistantes, plus durables et qui s'échauffent moins en marche. On lui a donné une semelle *plate.* Cela met plus de caoutchouc en contact avec la route—donne une meilleure distribution du poids. C'est un gage de plus longue durée et de sûreté supérieure—de départs plus rapides et d'arrêts plus sûrs.

La carcasse massive du *nouveau* pneu B. F. Goodrich est entièrement nouvelle par sa technique et sa conception. Elle est plus forte de 35% que les carcasses de pneus ordinaires. Sur la route, cette combinaison de carcasse plus forte et de semelle plate, réduit le fléchissement des flancs et la friction. Le pneu s'échauffe moins en marche . . . et il dure plus longtemps. Il vous donne une protection supérieure contre la rupture des flancs et contre les éclatements.

Le *nouveau* pneu B. F. Goodrich a été parfaitement *éprouvé.* Au cours de 21 *millions* de milles de conduite, dans les plus dures épreuves de route, ce fameux pneu *nouveau* s'est facilement révélé plus durable que les meilleurs pneus d'avant-guerre. C'est le plus durable que B. F. Goodrich ait jamais produit.

C'est le pneu d'après-guerre que vous attendiez . . . le pneu silencieux au millage supérieur. Votre marchand B. F. Goodrich local en fait actuellement l'étalage! Voyez-le aujourd'hui!

Nouveaux accumulateurs B. F. Goodrich

Nouveaux accumulateurs B. F. Goodrich . . . débordants d'énergie pour le maximum de rendement. Chaque modèle est "surchargé," d'une capacité supérieure. Choisissez l'accumulateur B. F. Goodrich approprié à votre auto, camion, autobus ou tracteur —à votre éclairage de ferme ou à votre radio. Voyez votre marchand B. F. Goodrich—aujourd'hui!

7F-25

PNEUS B.F.Goodrich